# Bon Voyage fait son cinéma

Production
Atelier d'écriture AnimaNice Bon Voyage

Réalisation
Ville de Nice

VILLE DE NICE

AnimaNICE

# BON VOYAGE FAIT SON CINÉMA

Le clap a retenti

Moteur... Action...

Le silence s'installe bien avant d'être en salle

*Page de couverture réalisée par*

*Hervé FARCY*

*sur un tableau de*

*Bernard BRUNSTEIN*

**L’atelier d’écriture AnimaNice Bon Voyage présente**

# BON VOYAGE FAIT SON CINÉMA

SYNOPSIS

Tout commence le 16 septembre 2019, jour de rentrée pour l’atelier.

Les ‘‘écrivant.e.s’’ se retrouvent autour de la grande table du second étage pour rédiger un recueil sur le thème *Le Cinéma.*

Les séances ont lieu tous les lundis de 17h à 19h. Elles débutent par un joyeux brouhaha, des échanges, des rires, le temps de s’installer. Chaque fois, un nouveau sujet, inspiré par des répliques, des images, des affiches, des scénarios de films, leur est proposé. Les imaginations font le reste.

Dans la salle silencieuse, les stylos effleurent les cahiers d’un bruissement discret. Parfois, un soupir, le tintement d’un téléphone, le bruit menu d’une page que l’on tourne.

Puis vient le temps de la lecture, toujours bienveillant, ponctué souvent de drôlerie. Le recueil prend corps peu à peu, son contenu s’organise, sa mise en page se dessine.

Mais les auteur.e.s sont si productifs ! Les textes sont trop nombreux. Il faut choisir. Chacun doit faire une sélection de ses meilleurs écrits. Quel dilemme ! On aimerait tellement que tout soit édité !

La solution du problème sera virtuelle : tous les textes, ainsi que les sujets qui les ont inspirés, sont publiés sur le blog de l’atelier :

http://un-atelier-d-ecriture-a-nice.over-blog.com/2019/07/le-cinema.html

Pour clore cette fructueuse saison de travail, en juin, une fête est organisée par AnimaNice Bon-Voyage avec le vernissage de l’exposition de Bernard Brunstein sur le même thème. Lors de cet événement, le recueil est gracieusement distribué aux auteurs, aux invités.

Vous le tenez à présent entre vos mains. Il agrémentera votre été de ses histoires de ciné…

## GÉNÉRIQUE

***Dominique AMÉRIO*** *dans :* Le film – Dialogue au paradis – En cette année du centenaire des légendaires studios de La Victorine – Mémoires d'un Gant, suivi de Les Eclairs – Mémoires d'un Tapis rouge – Secret d'une vie réussie – Onirisme dérangeant – Découverte aux studios de la Victorine.

***Bernard BRUNSTEIN*** *dans :* Mon Héros – Le Choix – Quelques notes de musique, suivi de Un Brouillard intense – Impression – Dialogue – Un négatif qui se révèle – Nuances de gris – Jeune comédien.

***Jacqueline BURDEKIN****, dans :* Nice la belle – L'unique, la belle, la divine Victorine – *nouvelle sélectionnée lors du "Concours de la nouvelle Senior" 2019 à Nice.*

***Madeleine CAFEDJIAN*** *dans :* Le rôle de ma vie – Méli-mélo – La Jactance au Paradis – Mécanique sensible, suivi de Juste une clé à molette – Paroles d'atelier – La fée-ciné.

***Renée CHARTIER*** *dans :* Le Fauteuil – Pierre – Le billet du cinéphile – Le mari de la coiffeuse.

***Leslie DA SILVA MARQUES*** *dans :* Au cinéma – Titanice – Fin de vie poussiéreuse – La Naïveté – Coup de foudre à l'horizon – Les studios de la Victorine.

***Monique EHRLICH*** *dans :* Juste avant le film – L'éternité, tu parles ! – Un visiteur un peu encombrant – Catherine, non ! – Les irréductibles du tapis rouge – La rédaction.

***Hervé FARCY*** *dans :* Cinéma en Amazonie – Imaginez un dialogue – Marcellin – La paire – Bon pied la route – Victorine.

***Benoît HÉZARD*** *dans :* Salle 5, à l'étage – Une belle ardoise – Quelques jours à Nice – Histoire de nouilles – Reprise à 15 heures.

***Gérald IOTTI**, dans :* Romance inachevée *(nouvelle ayant obtenu le Premier prix du "Concours de la Nouvelle Senior" 2019 à Nice)* – L'Alambiquée – Serre céleste – I.N.I.M.I.T.A.B.L.E – Vent porteur – Rencontre inattendue – Les Studios – Cinéma passion – Quelle galère !

***Iliola KORADO** dans :* La triste histoire de la voiture du Corniaud.

***Dany-L** dans :* Protection rapprochée – Brigitte B – Le petit-fils d'Arsène Lupin – Court métrage.

***Nadine LEFEBVRE** dans :* Dans les limbes – Tonton Tati – Festen – Rêve de Fauteuil – Ciné-chute – Imbroglio.

***Françoise MADDENS** dans :* Cinéma, cinéma ! – A bâtons rompus – Le Chapeau – Festival – Pain et Beurre – Sage Femme.

***Brigitte MAZARGUIL** dans :* Grand Ecran – Dialogue d'acteurs au Paradis (Hommage à Audiard) – Séance au 7ème ciel ! – Antoine, mon calvaire.

***Bernadette MONTIGLIO** dans :* Deux pattes qui ne courront plus, suivi de Deux Pattes merveilleuses – Mémoire de salle obscure – Ennui or not ennui ? – A retenir cette semaine – L'histoire reconstituée.

***Louis NARDI** dans :* Cinéma – Cinéma, Cinéma ? – Rétrospective – Casse – Relâche – Poème à Gérard Depardieu.

***Françoise SIGNORELLI** dans :* Le vélosolex de Jacques Tati – Le fauteuil rouge du cinéma disparu.

**DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE**

*Bernard BRUNSTEIN*

## LE FILM

Il fait froid, le temps est parfait pour aller se calfeutrer dans une salle de cinéma. Qu'allons-nous voir… ? D'abord se réchauffer, prendre un café brûlant et odorant au bar de l'entrée du complexe. Déjà les enfants demandent, poussant des cris et sautant sur leurs pieds, des pop-corn dont l'odeur doucereuse de caramel titille les narines. Petits verres et gobelets géants sont proposés, vite emportés et dégustés avec gourmandise. On choisit le film, on hésite, puis on se met d'accord pour *"Le Professeur"* avec Fabrice Lucchini, acteur à forte personnalité, jouant avec emphase, déclamant des textes de la Comédie Française, nous laissant rêver et entrer dans son jeu.
Les salles du Polygone Riviera ne sont pas grandes mais cosy, avec les murs tapissés de velours rouge et leurs fauteuils confortables. Les publicités commencent avec des extraits de films à venir.
Le petit Bonhomme de Jean Mineur (qui a plus d'un demi-siècle), lance son pic qui arrive évidemment dans la cible annonçant : " Le Film va Commencer ". Ma voisine a deux adolescents qui ne se privent pas de mâchouiller les pop-corn qui volent de-ci, de-là et finissent au sol. Le film commence, le silence est de mise.
Parfois des rires fusent au regard de scènes burlesques ou bien de petits reniflements se font entendre, la dame âgée devant moi tente de retenir discrètement son émotion. Un monsieur un peu enrobé s'est endormi dès le début du film, poussant de petits ronflements. Un téléphone sonne, la propriétaire l'éteint rapidement.
Ce fut un très beau spectacle, émouvant, sincère et joué avec de très bons acteurs.
Dehors une odeur de calme, la neige s'est arrêtée de tomber, laissant un tapis immaculé que des enfants vont rapidement piétiner, s'amusant à se lancer des boules de neige.
Vais-je retrouver ma voiture, les parkings sont immenses, éclairés de lumières vertes et rouges..
- Ah ! La voilà ma Panda, elle m'attend. A présent, il faut trouver la sortie …

## DIALOGUE AU PARADIS

*entre Lino Ventura, Jean Gabin, Arletty et l'écrivaine*

J'ai rendez-vous avec lui, un grand Barbouze, l'air renfrogné, une gueule de con, m'a-t-on dit !! Bon, sympa la description !!
Le mot de passe : ***Un pigeon, c'est plus con qu'un dauphin, d'accord, mais ça vole*** !!
*(Faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages)*
Ça fait une plombe que j'attends, faudrait qu' il se magne !!
- Bonjour, moi c'est Arletty, vous m'attendiez, dit une petite voix en minaudant, une superbe rousse aux yeux verts.
- Eh bien, c'est à dire oui, non, j'attends un ami.

Mon Dieu, qu'est-ce que je fais !!
- LINO n'a pas pu venir, un cas d'extrême urgence, on peut dire ça comme ça, vous voyez !

A vrai dire je ne vois rien du tout, je vais bigophoner au PACHA, il me dira quoi faire.
- Un instant, je dois passer un coup de fil, permettez !

Cette situation est louche, une phrase me revient : ***Les ordres sont les suivants, on courtise, on séduit, on enlève et en cas d'urgence, on épouse.*** *(Les barbouzes)* Oui mais enfin, rien à voir avec la situation.
- PACHA, c'est moi
- Oui, je sais un contre temps, il t'a envoyé sa blonde!
- Non elle est rousse, ARLETTY !
- Ah bon, fais gaffe, laisse tomber et rentre : ***Il vaut mieux s'en aller la tête basse que les pieds devant***. *(Archimède le clochard)*
- Alors, beau brun qu'est ce qu'on fait !!
- Vous, je ne sais pas, moi je rentre, la journée est terminée.
- ***Quand on mettra les cons sur orbite, t'a pas fini de tourner*** **!!**

*(Le Pacha)*
- Qu'est ce qu'elle dit la gamine ? Répète !!
- Je dis qu'un pigeon, c'est plus con, patati, patata.... tu m'suis, c'était un test, t'es reçu, bravo !!! T'énerve pas !

Il a peut être une gueule de con LINO, mais il est prudent, tu vois le genre !!!

***- Mais pourquoi j' m'énerverais, je peux très bien lui claquer la gueule sans m'énerver.*** *(Le cave se rebiffe)*
- Surprise, c'était pour la camera cachée du Paradis !!!!!!!
***- Je ne suis pas contre les excuses, je suis même prêt à en recevoir.***
*(Les grandes familles)*

## EN CETTE ANNÉE DU CENTENAIRE
## DES LÉGENDAIRES STUDIOS DE LA VICTORINE

En cette année du centenaire des légendaires Studios de la Victorine à Nice, je suis devenue actrice ! C'est un signe, non ?

Je m'appelle Alice, j'ai 10 ans, jolie me dit-on, blonde bouclée, yeux verts. Je suis très bonne élève, surtout en écriture, j'adore les compositions françaises, je lis beaucoup, tous les livres qui me tombent sous la main. J'aime le dessin, mon père est peintre et je suis heureuse lorsque je m'installe dans mon coin en le regardant, se grattant la tête quand il doit retoucher une couleur ou un trait en particulier.

J'ai mon fidèle Lucky, ce griffon qui me comprend, me regarde souvent pour prévenir mes actions et m'indiquer les sons audibles pour une personne normale. Je suis malentendante. L'écriture et la peinture sont une évasion pour moi. J'ai une nouvelle passion, les claquettes, c'est bon pour moi, les sons remontent en tapant les pieds avec les fers, je suis le tempo (comme Shirley Temple dans les années 1932-39).

Éloïse, ma grande sœur, vient d'avoir son master et cherche du travail. Donc précipitation à Pôle emploi. Et là, c'est la découverte d'une annonce de casting. Dans le cadre d'un court métrage, la compagnie Chouette, recherche, des jeunes enfants âgés de 7 à 12 ans pour… Merci d'envoyer deux photos, une photo en pied… à l'adresse mail… demande dossier, nom, prénom, âge … tournage rémunéré.

Chiche… ?

Mon père est un peu dubitatif, mais il finit pas accepter et je me présente au casting accompagnée de ma famille. Ma candidature est retenue, mon handicap n'est pas un problème, je vais jouer le rôle de la fille de l'actrice Laëtitia MILOT. Laëtitia est très jolie, douce, elle m'a tout de suite adoptée, m'a traitée comme une jeune actrice sans handicap.

Passionnant de faire du cinéma ! Passionnant de voir l'intérieur de la vie et du travail des acteurs, d'assister au déroulement d'un film, de découvrir toutes les personnes qui s'occupent d'une production, le cadreur, les assistants, les maquilleurs, etc… C'est une ambiance fantastique, qui me laisse rêveuse… on n'imagine pas le travail que cela représente lorsque l'on s'installe tranquillement dans son siège au cinéma pour se faire plaisir à regarder son film.

Le synopsis de mon film ?

*Laëtitia vit un divorce douloureux, son mari kidnappe leur fille…* moi en l'occurrence...

La critique ?

*Une révélation ! La jeune Alice s'avère être une merveilleuse libellule, un ange d'interprétation gestuelle, au regard attractif et révélateur, d'une complicité prenante. Une actrice est née …*

Quand je vous disais que devenir actrice pour le centenaire des légendaires Studios de la Victorine, c'était un signe !

Après le tournage, le directeur de casting a proposé à mes parents de me faire poser pour des vêtements de marques pour jeunes. Folle de joie, je danse d'excitation en faisant quelques pas de claquettes.

– Mais tu danses aussi ! C'est super ! Ça te dirait une comédie musicale ?

Comme quoi, un handicap n'est pas rédhibitoire et ne constitue pas un obstacle à une ambition artistique.. ou autre ; Sophie VOUZELAUD devient première dauphine de Miss France en 2007, Deanne BRAY, premier rôle dans la série *Sue Thomas, l'œil du FBI*, Emmanuelle LABORIT, récompensée du Molière de la révélation théâtrale dans *Les Enfants du silence* en 1993, directrice de l'International Visual Théâtre. Toutes les trois aussi sont malentendantes.

Courage, persévérance, confiance en la vie…. et savoir écouter le langage des signes… ☺

Elle est belle, sensuelle, rousse aux yeux verts.

C'est elle, la grande révélation du cinéma américain des années 40, Rita HAYWORTH, qui doit faire le show sous le nom de "Gilda". Je la vois dans les salons d'essayage, très zen et pourtant son cœur bat la chamade, son partenaire, un vieux de la vieille, oscarisé, dom Juan à ses heures, mais sur le plateau, très impressionnant de professionnalisme. Bref, Gilda est grande, de longues jambes, une allure de déesse, le rythme dans la peau. Les vêtements sont à sa disposition sur les portants.

Le thème, une danse sexy, provocatrice, mais pas vulgaire, sur un rythme jazzy, mambo très à la mode à l'époque. La voilà qui arrive dans l'atelier d'essayage, en petite tenue, avant d'enfiler cette fameuse robe longue en satin noire, bustier, laissant découvrir ses larges épaules, fendue jusqu'à mi cuisse, et qui, d'un coup de rein, laisse apparaître sa longue jambe.

Et puis MOI, j'arrive (en fait nous sommes deux), mais mon opposé n'aura pas droit à la féerie du spectacle.
Un premier temps, l'enfilage des gants – les gants c'est nous ! -, exercice compliqué car nous ne sommes pas de vulgaires gants de mode, mais un véritable vêtement. Nous sommes très longs, très difficiles à enfiler. D'abord le gauche, qui arrive à mis bras, ses doigts remuent pour trouver la bonne position, c'est bon !! A Moi, le droit, même exercice, mais grande différence. Une fois adapté à son anatomie, elle m'enlève délicatement puis me remet, ça y est, la blagueuse m'enfile à nouveau. Nous sommes prêt pour le grand jeu de séduction.

Quelques pas de danse, les spectateurs commencent à suivre la musique en bougeant les pieds et tapant des mains. Puis viennent les déhanchements, la musique se fait plus rapide, puis plus lente et comme dans la chanson de Juliette GRECO “*Déshabillez-moi*”. Gilda commence à retirer le pouce, puis l'index, le majeur suit la cadence, l'annulaire a du mal à sortir, je fais ce que je peux, mais je

suis très serré, ouf, reste le petit auriculaire qui s'amuse comme un petit fou à surexciter le public... sortira... sortira pas... puis d'un geste rapide coupant le souffle à l'assistance, il apparaît laissant voir une nudité fragile et attendrie.
Certains se sont mis à danser autour d'Elle.

Ça y est, cette bombe de charme me tient aux bout de ses doigts et me fait virevolter comme si cet effort était l'aboutissement d'une féminité désirable et aboutie.

Mais qu'est-ce qui lui prend ? Elle me lance dans la foule excitée.. au secours ! Heureusement un complice me rattrape à temps !!!

**Et puis… Les Eclairs…**

Une nuit d'orage, des éclairs, un temps sec. J'ouvre la fenêtre, intriguée, la pluie n'est peut-être pas loin.
Mon chien aboie – tiens, 'SNOOPY' n'est pas rentré, c'est vrai qu'en ce moment il est amoureux de la caniche des voisins !
J'ouvre la porte d'entrée, il rentre en vitesse, en gémissant .
Je m'installe sur mon canapé devant la télé, commençant à déguster des pop-corn.

Soudain, le téléviseur s'éteint et des éclairs en forme de flèche le traversent, m'hypnotisant, puis je me retrouve sur le plateau du film 'GILDA' avec Rita Hayworth. C'est moi qui attire les regards, je suis ELLE au moment où cette dernière commence à retirer son gant.

Je me souviens n'avoir pensé à rien, avoir subi toute l'action, comme une automate.
– Pss.. pas mal la doublure!!
J'entends aussi :
– La pauvre trop de surmenage, elle doit se reposer, heureusement que DOMINIC était prête au cas où ! Elle lui ressemble beaucoup, même allure, des cheveux de lionne, un corps de danseuse.

Ce gant est terriblement difficile à enlever, je tire maladroitement, une petite voix me dit : doucement... langoureusement...
Je me reprends, m'efforçant à suivre le rythme de la musique, un mambo super excitant, c'est parti !!!
Je me souviens de mon gant tourbillonnant au-dessus de ma tête, puis s'envolant dans les airs, au ravissement du public excité.

L'instant d'après, je me suis retrouvée sur mon canapé, les pop-corn à la main et SNOOPY à mon côté. Le téléviseur fonctionnait à nouveau, un message disait : "Veuillez nous excuser de ce désagrément, les programmes vont reprendre".
Le film 'GILDA' apparaît sur une chaîne que je n'avais pas programmée, Rita me fait un clin d'œil, s'amuse à émoustiller, son gant ayant été rattrapé par un admirateur.. hum !! Beau comme Antony PERKINS ou Gary GRANT.

Quelle histoire, je la raconterais, personne ne me croirait et pourtant, il faut se méfier de l'orage et de ses éclairs !!!

Moi, la cannoise, de mes vingt-deux ans passés dans cette ville, j'ai pu le voir ce fameux tapis !! Mais je lui laisse la parole :
« Aussi loin que je me souvienne, le premier Festival a eu lieu en 1947, j’étais déjà là …. Que de monde sur la Croisette, c'est vrai que dans cette jolie petite ville, il se passe toujours un évènement important.
A mes débuts, il y avait des starlettes, jeunes filles au minois intéressant, jouant de leur chevelure, de leurs hanches ou autres attributs féminins, beaucoup sur la plage de sable mais sur moi aussi, sautillant de joie. A présent je suis plus épais, d'une couleur rouge flamboyant, plus grand... mais je m'égare... les années, à vous, public, sembleraient les mêmes... pas du tout…
Dans les années 1960/1970, on prenait soin de moi, me regardait avec gratitude et respect, les actrices me parcouraient de la Croisette, montaient les marches tout en s'arrêtant, prenant la pose et s'engouffraient dans le Palais des Festival. De nos jours, ce ne sont plus de simples figurantes (quoi que...), mais des femmes avec la volonté d'être des actrices reconnues, prenant des poses contrôlées, des allers-retours (quelquefois on se croyait dans un défilé de mode...), certaines robes, comme celle de Sophie MARCEAU qui a malencontreusement laissé voir son sein.. ( j'ai ri, si, si, je peux, si je veux ..) Des talons aiguilles bien trop hauts qui se prennent dans mes plis : Aie, Aie, fait attention. Mes durées de vie ne sont pas longues, mais intenses, j'aime bien ce que je suis, oui je sais, je suis prétentieux, narcissique, les premiers jours je me régale des gens que je vois en coin, montés sur des échelles pour me voir.. mais non pas moi.. enfin un peu.. surtout de sublimes acteurs ténébreux avec lesquels ils rêveraient de tourner. Une année, il y a deux ans je crois, les femmes, des Femmes ont poussé un cri, des cris pour une parité égale hommes/femmes dans le cinéma. C'était dur, elles pesaient leur tour de hanches ! Enfin, ces actrices ont eu raison et puis, je suis là sous leur pieds, les soutenant moralement et physiquement...
Mais au bout de quelques jours, le Festival se termine, et moi je vais disparaître ayant donné le meilleur de moi même.
A l'année prochaine, un autre Tapis Rouge prendra ma place... »

Elle est toujours au devant de la scène, dans un registre différent, s' il en est ....
La représentation de la jeune fille émancipée, libre, jouant de sensualité, faisant rêver les hommes et réfléchir les femmes sur leur condition physique, un exemple... pas toujours... les uns la traiteront de garce, les autres d'icône de la beauté.
Saint-Tropez, son lieu de prédilection, a grandement fait connaître ce petit lieu magique et charmant du sud de le France. La naissance de son fils Nicolas, que cette actrice sulfureuse a eu avec ce néanmoins " Play Boy" dirait-on de nos jours, Jacques Charrier… elle peut être maman aussi...
Les tapis rouges de Cannes se souviendront de ses montées de marches bouleversantes, tellement les photographes voulaient s'arracher les moindres gestes ou mimiques de cette star de cinéma. Ce temps est révolu depuis de longues années.
A ses débuts, les uns la ridiculisaient lorsqu'elle prenait la pose avec des bébés phoques sur des terres gelées.
A présent, l'octogénaire se bat avec une conviction implacable contre l'injustice animale, n'hésitant pas à accueillir dans son domaine des bêtes en tout genre, à attaquer le gouvernement pour établir une loi visant à punir les auteurs d'atrocités faites aux êtres vivants que sont nos compagnons à quatre pattes.

- *Cette mobilisation, concrétisée par ma "Fondation Brigitte BARDOT" contre l'injustice animale, est aujourd'hui ma raison de vivre ; le cinéma a été une période de ma vie que je ne regrette absolument pas, mais je suis passée à des actions plus constructives.*

Son livre "Ma Vie, Mes Bêtes", tout récemment sorti en librairie, est déjà un évènement salué par de nombreux admirateurs de l'actrice et des amis des bêtes.
Sacré bout de femme cette BRIGITTE BARDOT…

- Dis donc CATHERINE, j'ai pensé à NIMIKO, tu sais mon amie japonaise, elle devient parano !!!
- Ha bon !
- Elle pense se transformer en un immense Bouddha destructeur, dans sa ville de naissance OSAKA, et a même contacté un détective Samouraï DEE, si, si, crois moi, NIMIKO est en transe lorsqu'elle retrace ses nuits.

Bon, que me raconte SYLVIE avec un sourire compatissant... mon amie est tombée dans le piège de la folie de cette japonaise...

- Elle pense se remettre à peindre pour extérioriser ses hallucinations, une expo pourrait engendrer des critiques controversées et salutaire pour son mental. Je l'ai accompagnée acheter des tubes de couleurs vives, sa joie était intense.

Sur le chemin de la vie, SYLVIE et moi CATHERINE, amies depuis de longues années, sommes différentes et complémentaires.

SYLVIE, exaltée, prête à aider son prochain, comme dans son métier de sage femme.

Moi CATHERINE, méfiante, raisonnée mais flambeuse dans un temps qui n'est peut être pas si lointain.

- NIMIKO a terminé sa dernière toile, c'est superbe, je pense que son délire, ses cauchemars ont pris possession de ses tableaux ; d'ailleurs le galeriste FERRERO ne s'y est pas trompé et l'expose dans sa galerie de Monaco.

Une auto analyse en se lançant à corps perdu dans son art, relate une force de caractère immense.

C'est vrai, pensais-je, c'est stupéfiant de beauté. A d'autres, des connaisseurs en symbolisme, surréalisme, d'interpréter ces chefs-d'œuvre sortis de rêves de folie, comme DALI par exemple...

Du rêve à la réalité, du film à l'ordinaire de la vie...

## DÉCOUVERTE AUX STUDIOS DE LA VICTORINE

C'était une idée qui lui trottait dans la tête depuis son enfance. Que de livres lus, de films regardés avec son grand-père ! Sa grand-mère, durant le festival de Cannes, était secrétaire au bureau des artistes, dans l'ancien Palais, alors le petit garçon avait le droit d'assister à des cocktails ou, se faisant "invisible", à des prises de vues dans la rue pour de futurs films. Puis un jour, le jeune homme a eu l'opportunité de rentrer dans le cercle fermé de la production d'un film à petit budget mais bon, il y a un commencement à tout.
Jules gravit les échelons, il servait du café à droite, à gauche aux acteurs …. Puis devint figurant dans " Le Coup du Parapluie" avec Pierre Richard.

Un jour, Jean-Pierre Mocky le remarqua pour des films tournés à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes.
Ceux-ci étaient amusants ; son physique très agréable de jeune premier brun aux yeux noirs lui avait permis d'obtenir un petit rôle, le metteur en scène le précipita dans les Studios de la Victorine à Nice dont la renommée est immense.
Époque féerique de décors, de montages, d'ambiance folle, des gens déguisés courant dans tous les sens.
En fait, cet endroit a été l'élément déclenchant : devenir metteur en scène, faire tourner les autres, de l'empathie pour certains, tolérance et patience pour certaines actrices capricieuses etc... mais toujours à l'écoute de ses acteurs. Enfin, tout un monde à découvrir dans ces Studios !!
Son prochain film sera la découverte d'un monde égalitaire ou les personnages d'ethnies, de couleurs, de sociétés différentes, se retrouveraient afin de construire le monde de demain. Visionnaire, idéaliste, peut être naïf, ce qui faisait son charme.

Elodie et Sébastien, ses acteurs principaux, doivent faire la rencontre d'un petit garçon, Pierre, débrouillard, vif mais pas encore à l'écoute de son rôle.
Le matin du premier clap arrive, on est lundi 8 heures, le garçonnet doit être présent pour la première scène.
- On arrête ! dit la première assistante, il n'est pas là !!

- Bon ! scène suivante, dit Jules, on se dépêche, on perd du temps.. Silence on tourne..
Les acteurs enchaînent les répliques.
Soudain déboule Pierre, un gros coffret dans les mains.
- Regardez ce que j'ai trouvé, dit-il à qui veut l'entendre.
Mais personne ne prête attention à cette intrusion inopinée.
- Pause déjeuner, dit l'assistant dans le haut parleur.
Jules, agrippe Pierre par son vêtement.
- Qu'est ce qui c'est passé, tu es inconscient, c'est grave.
- Regardez ce que j'ai trouvé, dit l'enfant....

Du haut de ses dix ans, Pierre est curieux, c'est vrai, mais parfois la curiosité n'est pas un vilain défaut. Élodie, Sébastien et la jeune stagiaire Madeleine entendant les invectives du metteur en scène, accourent.
Le jeune garçon tient dans ses mains un coffret en bois qu'il vient de déterrer près de ce qu'il reste d'une ancienne piscine à moitié ensevelie.
Plein de terre, éventré, crasseux, à moitié ouvert.... Suspense.... Pierre, aidé de Jules, en viennent à bout.
Oh ! L'odeur des photos jaunies ! Des bouts de tissu tachés et une lettre, une sorte de script...
– Intéressant, dit Monsieur Benoit comme il aime être surnommé ; le producteur du film s'était approché de ce petit monde.
Il demande à l'enfant la permission de prendre l'objet afin de s'imprégner de cette découverte.
- Juste ciel ! dit il. Regardez, c'est un scoop, une relique avant de lire la lettre.

*Moi Léo JOANNON, metteur en scène dirige depuis quelques mois en l'année 1951, le film "ATOLL K", avec comme principaux acteurs américains : Mr Arthur Stanley Jefferson dit Stan et de Mr Oliver Hardy.*
*C'est une joie et un immense bonheur de pouvoir exercer mon métier dans l'entreprise que sont les studios de la Victorine.*
*Nous avons fait des miracles en prenant possession de cette piscine pour une scène sensée se dérouler en mer dans une terrible tempête, mais les disponibilités du personnel, les locaux et même le temps.. (il pleuvait des cordes).. se sont mis de la partie.*

Les autres documents, photos, reliques, conservés dans ce coffret, rescapés depuis soixante-dix ans, attestent la présence de cette équipe.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demande Pierre.

Avec précaution Mr Benoît ramasse tout ce qui concerne l'objet et décide de l'apporter à la direction des Studios, afin, il l'espère, que le musée de la Victorine en fasse bon usage.

Qui aurait cru que ce couple d'humoristes américains célèbres aurait foulé le sol de Nice dans les années 1950.. Vingt-cinq ans de carrière, une centaine de films, passant du muet au parlant à partir de 1929 avec tout autant de talent !

Le monde du cinéma est surprenant .....

## MON HÉROS

Cela faisait bien une demi-heure que j'étais là, dans la chaleur de cet après-midi, pour aller voir le dernier James Bond. J'avais hâte de le découvrir sur l'écran géant en trois dimensions. Pour cela, on nous avait fourni d'affreuses lunettes en carton jaune et rouge qui, selon les dires des employées, allaient nous faire vivre le film comme si l'on était soi-même le héros.

Enfin la file se mit à bouger vers la salle quatre du cinéma. Me voilà plongé dans l'aventure. La salle était encore pleine de l'odeur des spectateurs précédents. Mélange de parfum bon marché et de transpiration auxquels s'ajoutaient, en touche délicate, l'odeur caractéristique du pop-corn. Malgré ce désagrément olfactif, je me glissais dans mon fauteuil de cuir noir. Celui-ci gémit de plaisir en épousant les formes de mon corps.

Les lunettes rivées sur mon nez, j'étais prêt à partir à la suite de mon héros. La lumière se tamisa pour laisser la place à l'obscurité, couleur propice à l'imaginaire.

Dans un show de musique en Dolby Stéréo, l'écran se remplit de lettres et de noms, le générique nous annonçait l'imminence du départ. Ça y est, m'écriai-je, James, me voilà !

# LE CHOIX

*Discussion avec accent entre Fernandel et Raimu*

R : Tu sais Fernand ce qui manque ici, c'est un bon pastis avec des glaçons.
F : Pour les glaçons, difficile l'eau sur ce nuage a tendance à tomber, on peut essayer d'attraper un grêlon au passage.
R : T'es con, allez ce n'est pas tout, le patron nous attend.
F : Qui ?
R : Tu sais bien, on a rendez-vous avec Monsieur le porte-clés du Seigneur.
F : (se parlant à lui-même) Bon Dieu, pas moyen de finir une partie, ça m'apprendra à me faire élire délégué des Comédiens décédés, le tout puissant syndicat, le DCD. Il faut dire qu'ici on ne refuse personne. Tous les jours, il en arrive des quatre coins du monde. D'ailleurs, nos pièces sont en Espéranto, on se demande bien pourquoi, puisque ici il n'y a plus rien à espérer.
R : Alors tu viens ? Bouge ! Il va nous fermer la porte au nez ; tu sais que Pierre est à cheval sur les horaires. Il a un sablier dans la tête.
F : Ça va, j'arrive ! Enfer et damnation, on n'est pas payé à la pièce !
R : Ne blasphème pas, rappelle toi pour la dernière, il a fallu se mettre en grève de prière.
F : Bon, mais dis-moi, pour le rôle de Fanny, tu vas proposer qui ?
R : Je verrais bien la petite dernière qui nous est arrivée ce matin. Elle me plaît bien.
F : Tu n'y penses pas, elle est plate comme une limande.
R : Oh, tu sais, en matière de Saint, on a de quoi ici, mais surtout elle a un « tafanari » qu'on dirait une jarre d'huile.
Allez soyons sérieux on est arrivés.

Il était une fois dans l'ouest, enfin je crois.

Je me souviens du jour où l'homme aux yeux bleus avait obligé mon maître à jouer cette musique lancinante qui était un prélude à la mort. La mort de l'homme juché sur ses épaules, son frère. Les notes se bousculèrent quand il tomba à terre et je me retrouvais ainsi dans la poussière de l'hacienda.

Le temps passa et mon maître, d'enfant, était devenu adulte à la rancune tenace. Sa raison de vivre était de retrouver l'assassin. Il se servait de moi comme d'un appeau, la musique qu'il jouait, quelques notes, simple phrase musicale, donnait le frisson à qui pouvait l'entendre. Elle était le sésame de la porte de la mort. Enfin, un jour sous un soleil de plomb, il le trouva. Ses lèvres posées sur moi ne tremblèrent pas. La musique retentit dans un monde où tout s'arrête pour l'écouter. L'homme le regarda et ne comprit pas pourquoi une tache de sang venait d'envahir sa chemise. Mon maître s'avança alors, regarda fixement l'homme sur qui, le voile de la mort commençait à faire son œuvre. Il me prit et m'enfonça dans la bouche de cet inconnu. Il se retourna et s'en alla, me laissant seul au milieu d'un gargouillis de salive.

Plus jamais un son ne sortira de moi ; en se vengeant mon maître venait de signer ma mort.
Il était une fois un Harmonica.

**Et puis… Un Brouillard intense...**

Un brouillard intense m'entourait, je ne savais plus dans qu'elle direction aller. Pourtant il y a à peine un quart d'heure, j'étais assis dans mon canapé. Je me souviens, le film *Il était une fois dans l'ouest* venait de se terminer. Tout cela ne m'expliquait pas le pourquoi de la situation dans laquelle je me trouvais. Pas un bruit,

juste le crissement de mes pas sur du sable venait troubler le silence de mon environnement. Le monde, mon monde avait disparu.
Je fis quelques pas, les bras tendus à la recherche d'un mur, d'une porte, rien ; le brouillard épaississait le mystère. Quand soudain, avec mes pieds, je heurtais un objet. Qu'est ce que cela ? Doucement à tâtons je le saisis entre mes mains. L'objet était de forme parallélépipédique, je le portais à mes yeux et là, je ne pus retenir un cri :
– Un harmonica !
L'harmonica du film, *Il était une fois dans l'ouest*.
Devant mon air ahuri, il se mit à parler :
– Oui c'est moi, je t'ai fait venir dans mon monde pour que tu me retrouves. Je ne pouvais pas mourir et disparaître comme ça ! Porte-moi à tes lèvres et joue.
Une peur indicible m'envahit ; serais-je entrain de devenir fou ?
A l'intérieur de moi, une petite voix me dit :
– Écoute-le, joue !
– Mais je ne sais pas, je n'ai jamais fait de musique, m'écriais-je.
– Joue, fais-lui confiance, me répondit la voix.
Alors, au milieu de nulle part, je portais l'harmonica à mes lèvres et je me mis à souffler, à jouer.
A ce moment-là, le brouillard se déchira, un vent l'emporta et je me retrouvais enfoncé dans mon canapé.
J'ouvris les yeux, la nuit était bien avancée et là, éclairé par un rayon de lune, l'harmonica trônait sur le guéridon.
Je lui chuchotais :
– C'est toi ?
Le silence fut sa réponse.
Je repensais alors à cette phrase du poète Lamartine : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?».
Aujourd'hui, enfin cette nuit, je sais, et la réponse est Oui !

# IMPRESSION

Je peux dire que j'en ai vu passer des kilomètres de gélatine, enfin, de pellicule. Sans moi et ma famille, pas de stars, pas de festival, pas de cinéma, l'écran blanc dans les salles obscures serait resté un simple drap pour ombres chinoises.

Je me souviens de l'histoire de ma grand-mère : elle était sur le quai de la gare de la Ciotat au milieu d'une fumée ; il a fallu qu'elle saisisse l'arrivée d'un train. Il parait qu'elle a participé à une révolution, la naissance du cinéma. Elle m'a raconté que c'était un jeune opérateur qui lui tournait la manivelle et qu'il aurait pu lui faire tourner la tête. Heureusement que mon grand-père veillait au grain.

Mes parents, eux, se sont ouverts au grand public, de 8 en super 8 ; ils ont filmé les premiers congés payés, les baptêmes, les mariages... la pellicule coulait à flots. Ils travaillaient beaucoup avec Kodak, ils filmaient et lui, développait... une époque de rêve, peuplée d'incertitudes sur le résultat.

Pour moi aujourd'hui, fini de sentir en moi et sur moi la caresse de la pellicule ; je suis dans mon époque, une carte informatique me sert de mémoire, je filme, je regarde, j'efface et je recommence. Parfois je regrette le temps de mes grands-parents, je crois que nous avons perdu la part de magie qui était en nous, le rêve de l'inexpliqué.

DIALOGUE..

*.. entre Mado et Bernard à la sortie du cinéma où ils ont vu un court métrage sur la vie des pigeons.*

Bernard : C'est drôle de penser que cette bestiole qui pollue les statues de nos parcs et jardins soit le descendant direct des dinosaures.
Mado : Oui, tu as raison « *Un pigeon c'est plus con qu'un dauphin d'accord mais ça vole »*[1]
Bernard : Vole certes, mais il aurait pu apprendre à nager comme le canard et comme ça, cela il aurait pu jouer avec le dauphin qui lui aurait appris à être moins con.
Mado : Con, con, tu sais très bien que « *le temps ne fait rien à la faire, quand on est con on est con* »[2] alors tu penses, depuis des millions d'années...
Bernard : Oui mais tu sais, il est plus difficile de voler que de nager. Dans l'eau, Archimède l'a dit, on reçoit une poussée opposée au poids et au volume déplacés donc on flotte. Alors que Newton, avec sa loi sur la gravitation, nous apprend pourquoi les pommes tombent toutes seules des arbres et elles s'écrasent.
Mado : En conclusion, si j'ai bien compris ton raisonnement, il vaut mieux nager que voler, on risque moins de tomber et de chuter lourdement.
Bernard : Oui tu as raison !
Mado : Bon sang, « *L'important n'est pas la chute mais l'atterrissage »*[3] Il faudrait donc apprendre aux pigeons non pas à atterrir mais à amerrir comme ça ils pourraient rencontrer les dauphins et … devenir moins cons.
Bernard : Mado, le cinéma peut nous faire rêver, mais on ne peut pas lui demander l'impossible. Si l'on pouvait sur une pellicule faire disparaître la connerie, le monde deviendrait une Magnifique comédie. Hélas, le pigeon sera toujours pigeon même avec l'évolution.

[1] : *Faut pas prendre les Enfants du Bon Dieu pour des Canards sauvages* de Michel Audiard
[2] : *Le temps ne fait rien à l'affaire* – chanson de Georges Brassens
[3] : *La Haine* de Matthieu Kassovitz

## UN NÉGATIF QUI SE RÉVÈLE !

C’est devant une salle comble au cinéma le Capitole que l’actrice réalisatrice Carmela Marengo est venue à la rencontre du public pour parler de son dernier film « Le romancier perdu ».
Film qui n’a pas eu le succès qu’elle espérait. Elle se prêta avec enthousiasme aux questions du public. Je vous fais part des questions les plus pertinentes.

**Qu’elle est la source de votre scenario ?**
*CM : Il est tiré d’un roman d’un auteur inconnu du grand public qui, à travers son écrit, a voulu montrer la difficulté d’écrire, d’aligner les mots sans se perdre et en restant fidèle à son éthique.*

**Comment expliquez-vous le peu de succès de votre film à sa sortie ?**
*CM : Je pense que je n’ai pas su l’expliquer, le vendre comme on dit, et c’est pour cela que je suis aujourd’hui devant vous, pour essayer de le promouvoir.*

**Pourquoi avez-vous choisi l’option de vous mettre seule en scène ?**
*MC : Ce n’est pas du narcissisme de ma part, mais il m’a été difficile de transmettre mon ressenti de lecture à un autre comédien. La lecture est un vécu personnel.*
*C’est pour cela que ce soir, si vous me le permettez, je vais vous lire un passage du livre qui correspond à l’extrait du film que vous allez voir.*

Les lumières de la salle s’éteignirent et sur les images projetées sur l’écran, la voix de Carmela se fit entendre. Une communion s’installa entre le public et la lectrice. Lorsque les dernières images disparurent, un silence tomba. Un silence lourd d’émotion s’installa puis un applaudissement se fit entendre, timide, pour devenir une « standing ovation ». Le public debout applaudissait et criait bravo. Les mots, les images, la voix de Carmela avaient, comme dans un laboratoire, transformé le négatif du film en positif !

*Le correspondant de l’atelier d’écriture Bernard Brunstein*

# NUANCES DE GRIS

Le bar était plongé dans le noir, l'homme assis à la table dans son costume blanc semblait absorber la lumière. Il ne parlait pas, le regard dans le vide comme le verre qu'il tenait dans la main.
Un homme de couleur, le serveur sans doute, semblait attendre une réponse à la question qu'il n'avait pas encore posée. Monsieur, monsieur je pense que vous avez trop bu de « black and white ».
L'homme en blanc, le regard toujours dans le vide, répondit comme s'il se parlait à lui-même.

- Ah! Si j'avais écouté mon parrain, il me l'avait pourtant bien dit ...
- Parle plus bas, elles pourraient bien nous entendre.
- Personne ne doit savoir ni voir. Regarde ce que je suis devenu.

- Qui ? demanda le serveur. Il n'y a personne ici, il n'y a que vous et moi et il se fait tard.
- Elles ! répondit l'homme en blanc. Ma fille et ma femme, deux anges, une brune et l'autre blonde, et ils me les ont prises. Il ne fallait pas qu'elles regardent vers le ciel.

Mon parrain avait raison, lui, il savait. Voila maintenant je suis seul, tout n'est plus noir sans vouloir vous offenser.
Mais que s'est-il passé ?
Le monde dans lequel je vivais était fait de nuances de gris, de blanc et de noir. Ce monde que l'on projetait sur des écrans blanc, dans des salles obscures, ce monde vient de s'écrouler, elles ont regardé la lumière du ciel. Nous vivions jusqu'alors sur le même support ; entre nous, il existait une émulsion, une mince pellicule d'amour qui nous rapprochait. Tout cela c'est fini, bien fini.
Pourquoi ?

Elles se sont colorisées.

# JEUNE COMÉDIEN

Jeune comédien venant de Lille, je débarquais sur le quai de la gare de Nice, dans ma poche une adresse et un nom écrits sur une carte de visite. Je repérais un taxi qui me conduisit à l'adresse indiquée.
Et voilà, me voila seul devant ce lieu magique qui allait peut-être m'ouvrir les portes du succès.

L'entrée, une invitation à rentrer de plain-pied dans le monde de l'irréel. Un grand portique blanc et sur son fronton, en lettres bleues comme une formule magique, « Studios de la Victorine ». Je n'ai jamais su qui était Victorine… les deux palmiers plantés de chaque côté semblaient monter la garde et nous rappelaient qu'ici nous étions dans le sud alors, on évite les questions.
Je restais un moment à contempler ce rêve, mon rêve, quand une voix me sortit de ma rêverie :

- Vous désirez ?

C'était le gardien, je lui expliquais qui j'étais et le pourquoi de ma présence.
Il m'indiqua l'emplacement du studio, deuxième rue sur votre gauche.
Devant moi une sorte d'avenue bordée de bâtiments grimpait vers le sommet. Elle devint pour moi la voie sacrée tapissée de rouge version Cannes ; j'arrivais devant le bâtiment sur lequel était écrit en grosses lettres Studio de tournage.

A peine rentré, le metteur en scène m'accueillit les bras ouverts. Enfin vous voilà, votre loge est au fond derrière le décor. Ma loge, enfin.. une table, une chaise, loin de ce que j'avais imaginé. Je me regardais dans la glace auréolée de lumière, j'y étais mon premier rôle.
Mon premier rôle dont j'ignorais le scenario ! Au téléphone le metteur en scène m'avait rassuré :

- Tu verras c'est simple, le scenario tient en quatre pages.

En effet, sur la table quatre feuillets semblaient m'attendre. Fébrile, je les ai pris. Le titre me surprit.. « Meurtre à la Victorine ».. j'ignorais que j'allais jouer dans un policier.

Au fur et à meure que j'avançais dans ma lecture, une sueur glaciale me coulait dans le dos. Je relus plusieurs fois pour être sûr de bien comprendre mon rôle. Je devais simplement mourir et pour que cela soit réaliste l'acteur principal devait m'assassiner avec un couteau.
Mon premier rôle serait le dernier.

Aussi, quand le metteur en scène cria ''on se dépêche, on va tourner'', je pris mes jambes à mon cou, oubliant mon rêve, le tapis rouge, les palmiers et le soleil. Je bondis dans le premier taxi pour la gare, pour fuir les projecteurs de la gloire et retrouver la simplicité de l'ombre de ma vie.

## NICE LA BELLE

Il est six heures,  la lune s'endort,
le soleil sort, les volets s'ouvrent,
les portes baillent, Nice s'étire ;
la mer chante, les galets applaudissent,
la promenade s'éveille, les joggers joggent,
un chiwawa trotte, et sa maîtresse en laisse ;
les deux roues slaloment, le jour s'étend,
les chaises s'allongent.

Sur la Colline, au cimetière,
à l'ombre de l'Histoire, les pierres songent.
Gambetta, Lautner, Goscinny et les autres,
où êtes-vous ? Les âmes vagabondent,
le château se terre, le petit train sifflote,
on s'aère, on batifole,
en bas, au monument aux morts,
vent de souvenirs, recueillement,
les esprits planent, les chapeaux volent.

Dans les bras de la baie des Anges,
le ciel se mire, le ciel s'admire :
bleu Chagall, bleu Matisse,
sirènes de Dufy, reflets de Klein...
Au loin, les voiliers dansent,
la Corse, l'Espagne sourient,
l'Italie aussi.

D'est en ouest, dans les rues,
des quatre roues vrombissent,
les vitrines s'animent, les cafés s'attablent,
odeurs de croissants et petits noirs.
Les trottoirs s'étalent,
des gens courent, d'autres flânent.

Gare du Sud, ambiance Lisboa.
Libération, Cours Saleya,
dans le giron des saisons,
les marchés s'égosillent.
Valse des sens, bouquets de légumes,
farandoles de fruits...
les yeux salivent, les fleurs se pâment.
De l'étal des poissonniers
s'envolent des cris, des poissons,
des goélands gloutons.

Place du Palais, la Justice s'agite,
effets de manches en coulisses.
Place Sainte Réparate,
arts en tous genres des âmes et des corps.
Sainte Gourmandise, pardonnez nos péchés,
priez sous les clochers.

Place Garibaldi, rue de la République,
chorégraphie urbaine.
Rue Bonaparte, Vieux Nice, rue piétonne,
bistros, bars, cafés, restos, jazz,
tentations en tous coins, accents de toutes couleurs,
spectacles de rues, sens sens dessus dessous.
Nice s'ébaudit, Nice s'encanaille,
d'un théâtre l'autre, du port aux Arènes,
du kiosque à musique à l'Opéra,

La beauté est une fête,  Nice un slow, un blues,
un slam, un tango, un requiem, une symphonie.

Sur le Paillon ciel dans l'eau, immeubles renversés.
Place Masséna, Apollon médite, Apollon regarde
la foule pressée, pendant que certains scrutent
ce qu'un papillon voilerait.
Décence oblige ou préjugés :
à tête bien faite, pièces discrètes...
De ce trop peu, Apollon s'excuse, quoique...
Merci les Grecs.

Porte Fausse, la fontaine chantonne :
*"Que Nice s'éveille,*
*que Nice s'étire ou se retire,*
*il y est toujours l'heure*
*d'y savourer la vie,*
*d'y goûter au bonheur.*
*Que Nice s'éveille,*
*que Nice s'étire ou se retire,*
*laissez passer les souvenirs,*
*laissez parler les rêves"*

Ils étaient venus, ils étaient tous là**, réunis autour de Louis Nalpas et Serge Sandberg, deux producteurs, créateurs de la Victorine dont ils avaient accompagné les premiers pas, et fait tourner la tête tant et tant de fois.
Combien de journées échevelées n'avaient-ils pas vécues ensemble ! Combien de tensions et de griseries aussi.
Dans leurs yeux, le passé, ses ombres, ses lumières, et dans la boîte à trésors de la Victorine - leur hôtesse -, cent ans de souvenirs, dont elle égrenait le chapelet avec joie et mélancolie pour le plus grand plaisir de ses hôtes - scénaristes, actrices, acteurs, metteurs en scène et autres passionnés de cinéma qui, pour certain(e)s, lui devaient leur célébrité -.
Alors qu'ils se pressaient autour d'elle, attentifs aux moindres anecdotes pouvant leur rappeler leur jeunesse, elle s'approcha de Louise Lagrange et lui offrit une *Orchidée* en esquissant un pas de danse, puis, reconnaissant Prévert, Carné, Christian Jaque, Vadim, Truffaut, et même les boucles noires exubérantes d'Alla Nazimova - la star entre les stars du cinéma muet -, elle leur lança un sourire.

Ah, la fameuse Alla au corps serpentin, et ses inimitables œillades ! Elle la revoyait pendant le tournage de *"La Dame aux camélias"*, chaloupant langoureusement dans l'escalier d'honneur parmi une foule d'invités en habits d'apparat, puis s'installant dans le salon du Comte de Varville, leur pygmalion d'un soir incarné par Arthur Hoyt.
*"Oiseau de nuit, aurore passagère, désirée de tous"*, Alla, dans le rôle principal, attirait tous les regards, dont celui de Rudolph Valentino, dans le rôle d'Armand Duval, qui ne tarda pas à succomber à son magnétisme. Ses sentiments pour elle allaient-ils trouver un écho ? Suspense ! Car, comme chacun sait, souvent Amour varie, et les chemins qu'il emprunte sont mystérieux.

Profondément émue, en repensant à ce tournage qui avait semblé si éprouvant pour l'héroïne, la Victorine écrasa une larme furtive.
Dans quels états ne s'était-elle pas mise alors pour rehausser ses atours ? Décors modernes et stylisés, fenêtres en forme de hublots, dentelle de toiles d'araignée suspendue au dessus des amoureux pour illustrer le piège dans lequel ils allaient finir par tomber.

Depuis, combien d'eau avait coulé dans son Paillon natal, combien de vagues l'avaient bercée, combien de mouettes, goélands et cigales lui avaient récité leurs journées, lui offrant sans compter leurs bouquets de rêves, et lui vantant les délices de la Méditerranée, berceau de tant d'artistes, tant de pinceaux et de plumes ?

Ne fallait-il pas continuer à célébrer ses richesses, ses cadres magiques, intérieurs ou extérieurs, sur fond de mer et montagnes, torrents et rivières, lauriers et mimosas, rues tortueuses, villas désuètes ou cossues, châteaux ou folies, vallées et solitudes rocailleuses, où l'azur semblait avoir inventé la lumière et vouloir la réinventer chaque jour ; où, selon les heures, les couleurs naissaient, hésitaient, tremblaient, rivalisaient de légèreté et douceur, sublimant parfums et saveurs ; où terre, mer et ciel étaient aquarelles.

Sentant la nostalgie l'envahir, elle se ressaisit, demanda l'attention de ses hôtes, et prit la parole :

"- Chères amies, chers amis,

Vous ne pouvez imaginer à quel point je suis touchée de vous voir si nombreux ici ce soir, pour célébrer mes cent ans. C'est un immense honneur que vous me faites.
Du fond du cœur : Merci !

"Je ne vous infligerai pas un long discours ; laissez-moi simplement souligner la présence parmi nous de Monsieur Tati, que vous connaissez tous bien."

"Grand poète de la pellicule, Monsieur Tati a eu l'extrême gentillesse d'organiser le tournage du film auquel nous allons assister, dans un instant - un film se jouant du temps et surtout de mon passé, qu'il s'agit, non pas d'enterrer, mais de faire vivre et revivre -.

Merci, Monsieur Tati, et, encore une fois, merci à toutes et à tous d'être là ! "

Trois coups retentirent sur le plateau dont le rideau s'ouvrit lentement, et une caméra se braqua sur des personnages hétéroclites vêtus, qui selon la mode des années 1920, qui selon celle des années 50, voire 60, 70 ou plus, jusqu'à nos jours. A chaque époque sa façon de s'habiller, se maquiller, s'exprimer, se mouvoir.

La surprise fut telle, que le silence se fit immédiatement, uniquement interrompu, au fil du tournage, par une succession de musiques, bruitages, effets spéciaux, monologues ou dialogues, selon les époques revisitées.

Mises en lumière tour à tour par le chef électro, tandis que défilaient en surtitrage les noms des différents films exhumés pour l'occasion, les stars concernées, installées sur des plateaux mobiles apparaissant ou disparaissant selon les instructions du régisseur, en réinterprétèrent les moments cultes.

Au fil de leurs gestes, mimiques, mots ou cascades, se devinaient sur les visages des spectateurs, joie, émerveillement, tristesse, rires, ou cris de frayeur sagement réprimés, afin que chacun put s'imprégner du jeu des acteurs et lire, à mesure que se déroulait le tournage :
"Elle en a vu la Victorine, la belle, l'unique, la divine Victorine, depuis son ***Âtre*** muet, jusqu'à son ***Beau rivage,*** en passant par les ***Visiteurs du soir,*** et les ***Enfants du paradis*** faisant *l'**Ecole buissonnière***, jetant ***Des Fleurs sur la mer***, et des ***Confettis,*** avec

***Manon***, et puis ***Fanfan ; Fanfan et sa Tulipe,*** et même ***Mon oncle...***
Allaient-ils à ***Monte Carlo***, goûter aux **Jeux interdits**, ou à ***Macao, l'enfer du jeu*** *?*
Ah ! devenir ***Crésus***, s'offrir mille ***Sacs de billes***, fuir le ***Gendarme de Saint Trop***, vivre ***d'Amour et d'eau fraîche***, se rouler dans les ***Sables,*** sous ***La Lumière d'été***, au goût d'éternité ; et partir, partir, vers ***l'Ile d'amour,*** en rêvant de ***Madame Récamier.***
Partir sur ***Le Bateau d'Emile***, en pleine ***Mare Nostrum***, savourer ***La Vie de bohème*** telle ***Une Anglaise romantique, l'Arlésienne, la Folle de Chaillot,*** ou encore ***Félicie...***
Mais, chut ! ***Les Enfants regardent...*** **!** Au revoir ***l'An 40, Le Corniaud***, ***Le Masque de fer***, échoués sur une **Ile sans amour**, avec ***le Diable au cœur.***
Au revoir, et surtout, ***Ne nous fâchons pas***, autant en emporte le temps...
D'ailleurs, que lui importe le temps, ***L'Âge sans pitié,*** à la belle, l'unique, la divine Victorine ! Qu'il ose lui mettre ***La main au collet***, le temps ! S'imaginer pouvoir un jour, une nuit peut-être, - fût-ce une ***Nuit du vendredi 13*** - ***Cracher sur sa tombe*** **!**
Le passé va, le passé vient, mais ***Le Passé ne meurt pas,*** et elle ne mourra pas non plus, la belle, l'unique, la divine Victorine, car pour elle, la flèche du temps est une ronde, et son cœur jamais, au grand jamais, elle ne le laissera battre ***La Chamade,*** encore moins battre en retraite. Non, son cœur, il continuera à battre, battre encore, battre toujours, comme un tambour, au rythme de ses succès passés et futurs, non loin de sa ***Baie des anges***, son ***Beau rivage***, où l'on a vu flâner ***Don Quichotte***, ***Brice de Nice, Romanetti, Catherine, Tarakanova.***

Tandis que se refermait le rideau et s'éteignaient les caméras, la Victorine, rayonnante, rangea sa boîte à trésors, puis après avoir rendu hommage à ses fondateurs, créateurs, stars, mécènes et tous ceux et celles sans qui elle n'aurait jamais pu exister, les invita à

célébrer avec elle tous ses prochains anniversaires, *Arbres de Noël,* et autres *Nuits américaines,* en promettant leur *Eternel retour :*
Un éternel retour auquel chacun se prit à croire, lorsque apparut, dans un grand tourbillon, sous une pluie d'étoiles, Jeanne Moreau, chantant d'une voix chaude et sensuelle :

"Elle en a vu la Victorine,
l'unique, la belle, la divine Victorine
près de la Grande Bleue, perchée sur sa colline.
Elle en a vu tourner des stars et des bobines...

Et maintenant, elle sait tant et tant de choses
que pour elle, on se prend à rêver, on ose
imaginer mil et une métamorphoses,
un futur enchanteur, un avenir grandiose

digne du septième art qu'elle n'a jamais cessé
d'aimer, chanter, célébrer depuis qu'elle est née,
courtisée par les six autres arts, ses aînés,
se nourrissant de rêve et de réalité.

Ah ! briller avec elle, voir ses soleils d'or
scintiller dans les yeux, sublimer les corps,
toucher l'invisible, ses multiples aurores,
transformer le monde en mille métaphores,

réfléchir sur la vie, à travers ses miroirs,
reflets de nos âmes quelquefois si noires,
en pleurer, en rire, s'imprégner d'histoires,
en tourner les pages, grises ou jubilatoires.

Elle en a vu la Victorine,
l'unique, la belle, la divine Victorine.
Du haut de ses cent ans, depuis son origine,
c'est le temps qu'elle dessine, nos vies qu'elle illumine."

Ces derniers mots à peine éteints sur ses lèvres, chacun trinqua à la santé de la Victorine, et, reprenant cette chanson à sa façon, se mit à danser avec son voisin, sa voisine. *C'était un très joli soir, un joli soir d'été****

Qu'importaient les aiguilles du temps ! Oui, la Victorine qui, pendant des années, avait si bien su faire honneur à Nissa la Bella, son grand soleil d'or, ses accents du sud, méritait de vivre et revivre, d'avoir de nouveaux amoureux, prêts à la faire tourner, tourner encore, tourner toujours.

***

** Les passages en italique et parfois aussi en caractères gras, correspondent aux titres de films tournés à la Victorine, ou à des paroles extraites de ces films. Si un certain nombre desdits films ont été cités ici, le but n'a pas été d'en dresser une liste exhaustive*

*** clin d'œil à Charles Aznavour : cf sa chanson "Ils sont venus, ils sont tous là"...*

**** clin d'œil à Jacques Prévert : cf "A l'enterrement d'une feuille morte".*

## LES SCRIPTS DE MADELEINE CAFEDJIAN

### LE RÔLE DE MA VIE

*Mai 2019. Premier jour du Festival de Cannes*

Enfin j'y suis ! Le tapis rouge est déroulé à mes pieds jusqu'au perron du Palais des Festivals. Je m'avance, tête haute, souriant aux photographes. C'est la première fois que je viens à Cannes. Dès mon arrivée, le luxe, la richesse m'ont assaillie. Vie dorée, vie de rêve, vie factice, l'impression de jouer un rôle. Parenthèse étrange dans laquelle je me perds un peu. De partout, des affiches de films, des stands. La ville toute entière se donne au cinéma. La Croisette disparaît sous les barnums, les starlettes se dénudent sur la plage. Ça vibre, ça grouille, ça fourmille de paillettes, d'exubérance, de démesure pendant que, discrètement, dans le secret des palaces on s'accorde sur les gros contrats.
J'ai tellement attendu ce moment ! Ce film, c'est la chance de ma vie ! Dès que j'ai lu le scénario, j'ai su que le rôle était fait pour moi, qu'il allait me porter vers la gloire. A mon âge, il était temps ! Toute une vie à courir le cachet, les auditions, toute une vie de second rôle, voire de figurante et enfin, cette proposition inespérée !
Un premier rôle dans un film intimiste, l'histoire d'une actrice vieillissante qui a passé sa jeunesse à se battre pour réussir, qui y parvient enfin. A croire que le scénariste s'est inspiré de ma propre existence pour créer son personnage !
J'ai l'impression de rejouer la scène de début ; le film commence au moment où, comme moi aujourd'hui, elle marche sur le tapis rouge. Puis, un flash-back raconte son histoire, comment elle a gagné la gloire et comment, pour cela, elle a sacrifié ses rêves, ses amis de jeunesse, son grand amour. Elle prend conscience de sa solitude quand, en haut des marches, elle croise le regard de son ancien amoureux parmi les badauds anonymes. Elle doute alors d'avoir fait les bons choix, réalise qu'elle a traversé sa vie à la poursuite d'une chimère.
C'est vrai que cela ressemble à ma vie. Je me reconnais dans l'héroïne, c'est sans doute ce qui donne sa force au film. Le rôle de

ma vie, je vous dis ! Comme elle je suis seule, comme elle j'ai laissé les gens qui m'aimaient derrière moi, j'ai laissé Étienne, mon grand amour aux cheveux blonds, j'ai laissé les projets de vie à deux, mais moi, je ne regrette rien. Cette chimère, je l'appelle réussite, succès, gloire.
Ce soir, je suis une star dans ma belle robe prêtée par un grand couturier, parée de bijoux étincelants. Les photographes m'interpellent, on crie mon nom, on veut mon visage, mon sourire, mon regard… par ici, tournez-vous… la main sur la hanche… oui, comme ça, super… Derrière les barrières de sécurité, les badauds se pressent, me détaillent, me critiquent, m'admirent. Exhibition de bêtes de scène dans ce zoo humain ; je tiens mon rôle d'animal à paillettes. J'avance vers les marches, sublimée de regards et de lumière, cernée de foule mouvante comme un ciel d'orage sous les éclairs des flashes.

L'escalier rouge, ultime marche vers l'Olympe cinématographique, se dresse devant moi. Je le gravis lentement, je veux faire durer cet instant, m'approprier les cris, les gens, la gloire, me nourrir de ce succès, me sentir aimée et adulée par le monde entier. Me sentir aimée et adulée… C'est donc le sens de tout cela ? Le rôle me rattrape. Non, je ne suis pas elle, je ne la laisserai pas me gâcher cet instant. Du haut de l'escalier, je domine le monde, je suis une déesse, je daigne abaisser mon divin regard sur ce peuple grouillant qui m'idolâtre. Si j'ai perdu quelque chose dans cette aventure, c'est surtout mon humilité. Ce soir, place au narcissisme exacerbé ! Je triomphe, on m'acclame et j'aime ça. Je les regarde ces gens d'en-bas, je me suis élevée au-dessus d'eux, ils me portent.

Je les regarde et soudain, je le vois. Au milieu de la foule, comme dans la dernière scène. Étienne, aux cheveux devenus blancs, Étienne qui me sourit, Étienne qui éclipse la lumière. Étienne, bien réel dans le rôle de ma vie !
Étienne s'arrache à la foule, s'avance vers moi, magnifique dans son smoking.

– C’est l’auteur du livre qui a inspiré le scénario, me glisse le réalisateur. L’héroïne te ressemble tellement, on pourrait croire qu’il l’a écrit pour toi !
Étienne… le rôle… ou la chance de ma vie… ?

*Mai 2019. Dernier jour du Festival de Cannes*

Le Festival de Cannes se termine. J’ai adoré être une star sur le tapis rouge, grand moment de reconnaissance, aboutissement de toute une vie d’effort et puis, cette belle émotion… Étienne, mon Étienne, surgi du passé. Je suis contente pour lui. Le film que je représentais est tiré d’un de ses romans ; il a obtenu le Prix du scénario, mais son actrice, c’est-à-dire moi, que dalle. Comment rivaliser avec la belle Emily Beecham aussi ? Elle est flamboyante !

Aujourd’hui fini le Festival ; c’est le départ. Étienne est déjà retourné à ses bouquins depuis longtemps. Il a une famille, des chiens et des chats, le tout dans une maison quelque part vers Vence. Si j’ai rêvé un instant, très vite j’ai compris que je ne faisais plus partie de son monde, qu’il s’est juste servi de notre histoire et de ma vie pour écrire son best-seller. Ça me laisse un goût un peu… d’inachevé, quelque chose comme un regret peut-être… Je ne sais pas trop. C’est juste là, sous la surface, un truc qui serre un peu du côté du cœur.

Le taxi arrive. Je n’ai pas le temps de m’y installer que l’on m’interpelle. Une femme, l’air gêné, me demande :
– Puis-je profiter de votre taxi ? Je dois me rendre à Nice, je n’ai pas beaucoup d’argent…
Dans ses yeux, comme une supplique… je fais la généreuse, c’est si facile...
– Montez madame.
Elle attend que nous soyons sur l’autoroute pour me dire :
– Tu ne me reconnais pas ?
Je la regarde, intriguée.
– Chantal. Cavalaire 89. J’étais en vacances avec mon mec, Étienne, quand tu as débarqué sur la plage en bikini et tu es repartie en

emportant Étienne. Tout ça pour quoi ? Pour le laisser tomber deux ans plus tard. Pour faire l'actrice ! Pfff… Et moi pendant ce temps, j'ai failli crever de chagrin, j'ai tout loupé et aujourd'hui, je suis grave dans la merde et c'est de ta faute alors, tu dois m'aider. Je m'installe chez toi.

Allons bon, voilà autre chose ! J'ai bien fait de venir à Cannes, moi ! Tout mon passé qui me saute dessus sans prévenir. Elle m'a bien eue la Chantal avec ses airs de pauvresse.
– Écoute Chantal, c'est de l'histoire ancienne ça ! Et puis, c'était un coup de foudre mutuel entre Étienne et moi. Comment veux-tu résister à ça, à vingt ans ? Quant à ta vie, si tu l'as loupée, ce n'est pas de ma faute, tout de même !
– Si, c'est de ta faute ! De toute façon, j'ai plus un rond, plus d'amis, pas d'amour, alors, je m'incruste.
– Comment ça tu t'incrustes ? Que veux-tu exactement ? Je peux de donner de l'argent pour te dépanner si tu veux...
– Je ne veux pas de ton pognon, je veux la vie que tu mènes, je veux vivre chez toi, aller dans les dîners parisiens, fréquenter les gens du cinéma, je veux que tu me présentes aux metteurs en scène, je veux devenir actrice. Je veux ta vie.

Je la détaille pendant qu'elle parle et je me rends compte qu'elle frise la folie. Son regard est traversé de lueurs inquiétantes, sa bouche se tord parfois dans un grimace haineuse, elle serre les poings. Je crois que ce qu'elle veut surtout, c'est me détruire. Elle s'énerve d'un coup :
– Ah, ah ! Tu m'observes… Tu es en train de chercher comment te débarrasser de moi hein ? N'essaie même pas. J'y suis, j'y reste. Je sais où tu habites, madame l'actrice, c'est écrit dans les magazines people. Alors si tu veux m'embrouiller en me racontant que c'est trop petit, trop loin, trop je ne sais quoi, ça ne prendra pas !
Je serai toujours là à te surveiller si tu me refuses ta maison, et je ferai de ta vie un enfer.

Sa tirade finit dans l'aigu. Elle me ferait presque peur cette idiote. Je vais la jouer « cinéma » :
– Mauvaise réplique, tu joues mal, tes menaces sont de piteux clichés. *Je ferai de ta vie un enfer !* Quelle phrase à la con ! Te rends-

tu compte de ton imbécile grandiloquence ? Tu es ridicule. Ce n'est pas comme ça que tu deviendras actrice.

Oups ! Ça n'a pas eu l'effet escompté. Elle me fixe, furibarde. J'ai l'impression qu'elle a envie de me tuer. Comment désamorcer l'affaire ? Je prends ma voix la plus neutre :
– Tu comprends, ce genre de choses, on l'a entendu mille fois, ce sont des répliques de mauvais films, des clichés, comme on dit. Si tu veux devenir actrice, il vaut mieux éviter les clichés… à part ceux des photographes, bien sûr, rajoute-je avec un clin d'œil que se veut amical et plein d'humour.
Elle se détend un peu, me dit :
– Je suis heureuse de voir que tu as compris que tu n'as pas le choix. Désormais, tu me donneras tous tes rôles. Sinon, je raconte à Gala ce que tu faisais sur la plage de Cavalaire en 89, comment tu as détruit mon couple.
La violence à nouveau sur ses traits. La rage enfle.
– Ça, ça n'y était pas dans le film. Il ne s'en est pas vanté Étienne, ce salaud ! Son tour viendra aussi, je lui ferai payer, rajoute-t-elle la voix rauque comme un feulement.

Mon Dieu ! Elle a ruminé toutes ces années jusqu'à en devenir obsessionnelle. Elle est folle, c'est sûr, et dangereuse, je crois. Elle peut basculer et passer à l'acte n'importe quand. Vaut mieux que j'entre dans son délire :
– Je vais à l'aéroport, je prends l'avion pour Paris. Je suppose que tu n'as pas de billet ?
– Non, mais tu vas m'en offrir un, bien sûr !
– Bien sûr… Je vais le réserver tout de suite sinon on risque de rater le vol.

Mon smartphone, mes contacts, mon vieux médecin de famille :

*De moi au docteur, à Nice :*
Suis dans un taxi avec une folle.Danger.
Envoyer ambulance avec psy à l'aéroport.
Arrivons dans 10 minutes. HELP !

– C’est bien long cette commande, se méfie Chantal, qu’est-ce que tu racontes ?
– C’est leur truc compliqué : ils veulent tout savoir. Rappelle-moi ton nom et date de naissance.

*De moi au docteur, à Nice :*
Chantal Latchan, née le 31 mai 1969

– Oh, mais c’est ton anniv aujourd’hui ! Bon anniversaire Chantal ! Cinquante ans, ça se fête ! Tiens, je t’offre cette bague, dis-je en retirant l’anneau d’argent qui orne mon annulaire. C’est une bague qui vient de Hollywood. Ah, mon téléphone vibre, c’est sans doute la confirmation pour ton billet d’avion..

*Du docteur à moi :*
Suis à l’aéroport avec ambulance devant arrêt taxi.

Toute à la contemplation du bijou, elle n’a remarqué mon soupir de soulagement. Le taxi bifurque, se gare devant le terminal.
A peine sommes-nous descendues de l’auto que mon gentil médecin est devant moi. A partir de là, tout va très vite : Chantal comprend ce qui se passe, tire de son sac un canif, attaque le bon docteur, est maîtrisée illico par deux ambulanciers costauds, embarquée, attachée, calmée par une injection qui la plonge dans le sommeil. Impression de jouer dans un film médiocre... scénario éculé…
Je suis secouée. Le médecin est indemne, Dieu merci ! Je culpabilise un peu… Est-ce à cause de moi qu’elle est gaga ? Je raconte en deux mots toute l’histoire.
– Tu n’y es pour rien, me rassure mon vieux docteur, je te tiendrai au courant de son état, file et prends soin de toi.

Prendre soin de moi… C’est ce que je décide de faire aussitôt. Cela m’apparaît comme un évidence. J’arrête le cinéma, je prends ma retraite, je vends tout et je reviens m’installer à Nice dans une maison avec des chiens et des chats. Je vais me lancer dans l’écriture, loin des paillettes et surtout, dans l’anonymat. *Pour vivre heureux, vivons cachés, s*era ma devise.

Et je raconterai mon histoire parce que ma vie, c’est du cinéma !

Dans le salon de coiffure, Jean Rochefort, confortablement installé au bac, tête renversée en arrière, se délecte. Il est ***Le Mari de la coiffeuse***, et, à ce titre, bénéficie d'un traitement de faveur : shampoing agrémenté de massages crâniens des plus agréables. Jean, béat, sourit aux anges. Son épouse aux doigts de fée sait si bien le délasser… Il n'en a jamais assez… La plénitude du bien-être l'amène à la Vérité suprême : le bonheur est soluble dans le shampoing !

C'est dans cet instant de grâce absolue que tout explose. Un crissement aigu suivi d'un fracas de tôles froissées le propulse instantanément en position verticale, toute mousse dégoulinante. Dehors, juste en face le salon de coiffure, une collision entre une limousine et une 2CV. Il ne reste pas grand-chose de cette dernière. Capot, ailes, moteur, tout est par terre, éparpillé *façon puzzle*, comme dirait Raoul, l'ami Blier, l'un des ***Tontons flingueurs***. Ne reste que le siège du conducteur sur lequel Bourvil, hébété, le volant dans les mains, s'écrie :
*– Elle va marcher beaucoup moins bien, forcément !*
Ah ! ***Le Corniaud*** *!* Il a vraiment la gueule de l'emploi, ce Bourvil ! Et Léopold Saroyan / Louis de Funès qui vocifère… quelle affaire ! Cela pourrait tourner vinaigre, mais une apparition calme tout le monde ! Une magnifique jeune femme blonde, moulée dans une robe noire, dos nu jusqu'aux fesses. Mireille d'Arc passe, s'éloigne, élégante, sensuelle, suivie par ***Le grand Blond avec une chaussure noire***, Pierrot lunaire, Pierre Richard. De Funès et Bourvil lui emboîtent le pas. Jean Rochefort, lui, préfère la béatitude du salon de coiffure. Il se rassied pour le rinçage. L'eau s'écoule, douce, sous les mains caressantes de madame.

L'image de la belle blonde s'estompe, disparaît d'un coup quand la porte du salon claque comme celle d'un saloon. Un autre grand blond, un cowboy, chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, colt à la ceinture et pardessus poussiéreux entre.
– Bonjour. C'est pour une coupe, Monsieur... ?
– ***Mon nom est Personne***, dit-il.
Il ajoute :

– *Quand tu vas chez le barbier, assure-toi que sous son tablier il y ait toujours un homme du métier*.
– Ah ! Désolée, vous vous trompez de film, d'époque et de pays, lui répond la coiffeuse en souriant.
Terence Hill salue d'un coup d'index sur le bord de son chapeau et repart vers l'Ouest sauvage. La rue devant le salon de coiffure, s'est transformée en piste de terre, l'autobus en diligence à chevaux, le supermarché en maison de bois comme dans les westerns.

Jean Rochefort se frotte les yeux, le mirage disparaît, la rue reprend sa place, un vélo-solex passe, piloté par un homme en pardessus, chapeau sur tête, pipe à la bouche, parapluie dans une sacoche latérale. Sur le porte-bagage, un enfant joyeux s'écrie :
– ***Mon Oncle !***
Et Jacques Tati bifurque vers le vieux Paris…

***Le Mari de la coiffeuse*** semble déboussolé. Trop d'interférences dans son histoire ! Sûrement que l'idiote qui tape ce texte sans queue ni tête s'amuse et s'immisce dans sa fiction !
Son regard transperce l'écran, il m'interpelle :
– Hé toi ! Paraît que *les cons ça ose tout. C'est même à ça qu'on mes reconnaît !* Arrête de polluer mon film avec tes âneries, sors d'ici.

Il a raison. Laissons ***Les Tontons flingueurs*** flinguer, ***Mon Oncle*** s'amuser, ***Mon nom est Personne*** s'identifier, ***Le grand Blond avec une chaussure noire*** se chausser, ***Le Corniaud*** se faire bananer, ***Le Mari de la coiffeuse*** se faire coiffer.

Je m'éclipse sur la pointe des pieds, derrière l'écran de mon PC, derrière la page de mon cahier...

## LA JACTANCE AU PARADIS…

Quand Jean Rochefort  arrive au Paradis des Acteurs, Bernard Blier l'accueille :
– Y a comme qui dirait du beau monde. Toi aussi, t'as largué ta viande.. ?
Jean, encore tout ébahi par sa vertigineuse ascension, riposte :
– Y a comme qui dirait du Audiard dans l'air… La jactance, c'est comme l'alcoolisme, ça devient une addiction.
– Un art de vivre, Monsieur ! Une philosophie ! Nous, Monsieur, on tutoie les anges.
Jean fronce le sourcil… me rappelle quelque chose, ça… Ça lui revient :
– Dis-donc, ça serait pas une réplique du *Singe en Hiver*… ? Ce sont les seigneurs de la cuite qui tutoient les anges, ce me semble…
Bernard se marre. A perdu la vie, mais pas la mémoire, le Jeannot !
– Et celle-là, amateur de canassons, elle te parle ? Écoute : Aux courses, les petits tuyaux font les grandes misères. Alors ?
– Sais pas, je ne joue pas aux courses, mais je peux jouer aux devinettes. Celle-ci d'après toi : Mieux vaut s'en aller la tête basse que les pieds devant.
– Sais pas non plus, mais nous, on a fait l'inverse. Du coup, autant garder la tête haute.
Jean secoue la sienne, de tête. Nul ce dialogue. Audiard n'a pas fini de se bidonner s'il tombe dessus. Nous dirait encore que les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît. Son regard scrute l'espace. Là-bas, les potes discutent, rigolent. Il reconnaît Ventura, Blanche, Gabin, Meurice et tous les autres. La jactance au Paradis !
Il se retourne vers Blier :
– Dis, si on allait retrouver les autres, les tontons flingueurs, les caves, les barbouzes, les faisans, les pachas, les canards sauvages ?
– Oui, c'est pas parce qu'on a rien à dire qu'il faut fermer sa gueule !

*Dialogue inspiré par quelques répliques de Michel AUDIARD*

On m'a fabriquée exprès pour cette scène. Une machine énorme, pleine de rouages. On m'a déposée là, dans le studio. Quelques essais pour vérifier mon bon fonctionnement et depuis, j'attends.
Une porte claque, un machiniste arrive, une caméra m'observe…
Clap ! Action !
Ça y est, ça tourne.

Mes rouages s'ébranlent, les dents crantées s'imbriquent aux creux des rouages d'en face. Tout cliquette, gronde, vibre, crisse… un vacarme épouvantable ! Je ne suis pas très rassurée, certaine que mes boulons vont sauter, mes vis se dévisser, mes courroies déraper, mes pignons, mes pistons s'emballer... quand Charlot est arrivé. Ah ! C'est donc ça ! Je tourne avec Charlie Chaplin… Quel honneur ! Je suis ravie mais vaudrait mieux se dépêcher, je sens que je surchauffe.

Charlot s'approche. Salopette sale, godillots trop grands, informes, burette en main, clé à molette en poche, il entreprend de me graisser le rouage. Je pressens une catastrophe en gestation… il est si maladroit ! Mais je ne peux intervenir, je suis clouée au sol, je ne peux que subir. Mon rôle est simple, en fait : il suffit que je sois moi-même. Je continue donc à tourner, grincer, couiner, chauffer de plus belle pendant que lui s'active autour de moi, m'abreuve d'huile, serre une vis par-ci, un boulon par-là…

Puis, d'un coup, je l'ai avalé. Je ne sais pas comment s'est arrivé. J'étais occupée à maintenir l'unité de ma mécanique quand j'ai senti un truc me grattouiller les dents crantées. Le truc, c'était lui ! Happé par mes rouages, il circule, aplati sur le ventre comme une couleuvre, entre les éléments de ma structure. Je fais tout ce que je peux pour dilater l'espace, je ne veux surtout pas le blesser. Quand il arrive au-dessus d'un piston, je maintiens ce dernier à l'arrêt ; j'évite de respirer, gardant toutes mes valves en apnée à son passage. Je mets tout mon être au ralenti pour ne pas le brûler. Et lui migre, drôle et tranquille, de roues en roues, se faufile tel une anguille jusqu'à mon cœur. Là, croyez-le, croyez-le pas, il me remercie pour la douceur et la bienveillance dont je l'enveloppe malgré ma rude armature

métallique. Cela me touche, une larme d'huile m'échappe, s'écrase sur sa main. Il sourit, il me comprend.

Pendant ce temps, la caméra tourne. Faut la terminer cette scène. Il reprend la migration, ressort à l'autre bout de moi, éjecté par un petit rouage sur un petit nuage de poésie… Et moi, depuis, je suis devenue le symbole des *Temps modernes !*

Du moins, c'est ainsi que se le rappelle ma mémoire rouillée… Mais c'est si loin, je m'embrouille un peu, grippée, à l'arrêt, abandonnée depuis presque un siècle. Peut-être n'est-ce pas tout-à-fait comme ça que les choses se sont déroulées, peut-être vaut-il mieux, pour vous qui me lisez, aller voir ou revoir le film sur l'une de vos modernes machines... un ordinateur, je crois…
Moi, je préfère garder mes souvenirs vivants au creux de mon cœur mort.

**Et puis… Juste une clé à molette….**

Je relis mon texte. Peut-être quelques imprécisions… ? Vaut mieux que je visionne la scène de Charlot à l'usine. *Les Temps modernes* remontent à loin dans mon souvenir.
Ordi, YouTube, clic grand écran.
Charlot s'avance, démarche et silhouette reconnaissables dans le monde entier. Tout se déroule comme dans l'histoire racontée par la machine : elle l'avale, il suit tout le circuit des rouages, ressort… chez moi ! Là, debout devant moi, salopette maculée, clé anglaise dans la poche, moustache vagabondant sous le nez, Charlot !
Il me dévisage, sévère, me dit :
– J'ai lu ton texte, je ne suis pas d'accord. Cette *Mécanique sensible*, bourrée de bons sentiments, dessert mon propos. Moi, avec ce film, je veux dénoncer l'aliénation de l'homme à la machine. Si tu me la rends sympathique, comment veux-tu que je sois crédible !
– Mais... mais…
J'ai du mal à aligner deux mots et encore moins une idée. Toute ma salive s'est évaporée, je balbutie :

– Mon texte ? Mais personne ne le lit, et puis, c'est un hommage. Ton film est, et restera, un des grands films du XXe siècle. Ce ne sont pas les trois bêtises que j'écris qui vont changer quelque chose.
Il se radoucit, me sourit. Regarde autour de lui, découvre l'ordi… Froncement perplexe de sourcils…
– Où suis-je ? Qu'est-ce cela ?
– Un ordinateur, par lequel tu es arrivé jusqu'à moi. Tu es chez moi.
– Ce n'est pas mon monde ici, Renvoie-moi dans mon film.
– Ah ! Mais... c'est que je ne sais pas comment faire ! Je pensais que tu saurais repartir puisque tu as su venir.
– Non, je ne sais, je ne sais rien. Quel jour sommes-nous ?
– Le 7 octobre 2019.
– 2019 !? Ce n'est pas possible ! Mes souvenirs remontent à… Je ne me souviens plus..
D'un coup, je panique. Le caractère surnaturel de la situation explose dans mon cerveau hébété. Comment faire ? Je lui dis ? … Allez, en douceur :
– Heu… en fait, tu es mort depuis longtemps.
Il blêmit, s'évanouit. Pour la douceur, j'ai des progrès à faire ! Bon, comment réanimer un mort pour le renvoyer d'où il vient ? *COMMENT RÉANIMER UN MORT POUR LE RENVOYER D'OÙ IL VIENT ?*
Les mots prennent tout leur sens, je suis en plein délire !! Tout ça n'existe pas, n'est-ce-pas ? Je vais me réveiller.. ?!
– Tu ne rêves pas, tout cela existe.
Une voix résonne dans mon salon. Charlot ? Non, il est toujours dans les 'vap'. Un autre visiteur de l'au-delà ?
Une autre voix retentit :
– T'inquiète pas, on le récupère.

Mais je reconnais ces timbres ! Jean Rochefort et Bernard Blier, sortis tout droit de l'Éternité ! Pas le temps de synthétiser l'information que Charlot disparaît via la *Jactance au Paradis*, un petit ''script'' du présent recueil.
Dans mon salon, tout est calme. L'ordi s'est mis en veille, *Les Temps modernes* en sommeil.

Je n'ai rien compris à cette histoire, mais à côté du PC, il y a une clé à molette...

Journées Portes Ouvertes aux Studios de La Victorine aujourd'hui. Pour l'occasion, la fée-ciné m'a donné la parole. J'en profite pour vous raconter ce qui se passe autour de moi. Je n'ai jamais vu autant de monde ! Heureusement qu'une barrière empêche les gens d'entrer et d'accéder à mes vieilles machines. Elles sont à l'arrêt aujourd'hui. Le vacarme provient de l'extérieur, de la foule. J'attrape quelques bouts de phrases au passage … *ça sent bon le bois… il est grand cet atelier… alors c'est là qu'on faisait les décors… ?*

Hé oui, c'est là qu'on faisait les décors. Je suis l'atelier de menuiserie des Studios de La Victorine et j'en ai vu passer… Une grande équipe d'ouvriers pour scier, tailler, clouer, sculpter le bois. Les machines tournaient toute la journée. Je crois que le summum des décors, c'était pour le film *Les Enfants du Paradis.* On a construit toute une rue de façades imitant une rue parisienne. Des décors énormes, un travail gigantesque. Ah ! Elles ont souffert mes pauvres machines, et les ouvriers aussi. Un millier de figurants, une cohue gesticulante entre les panneaux de bois. Fallait faire du solide, croyez-moi ! De temps en temps, un élément du décor revenait vers moi pour restauration. Ah ! Quelle époque !

Dommage que ma parole soit inaudible. Les gens passent sans m'écouter. Quelques panneaux explicatifs les renseignent ; je doute qu'ils sachent transmettre l'enthousiasme, l'effervescence, le rêve, l'illusion qui émanaient de cette aventure. De ces aventures… Car il y en eu de beaux tournages à La Victorine ! Tiens ! Vous souvenez-vous de Brigitte Bardot dansant le mambo dans *Et Dieu… créa la femme ?* Le décor ? C'est moi qui l'ai fait. Le sol en damier noir et blanc, les escaliers, les murs, tout est issu de mes machines et de mes ouvriers… des ouvriers qui travaillent sous mon toit, je veux dire. D'ailleurs, certains se sont éclipsés lors du tournage de cette scène. Je devine bien où ils sont allés…

J'ai participé à tellement de films en cent ans d'existence. Si je devais vous parler de tout ce que j'ai abrité ici, cent autres années n'y suffiraient pas.

Le soleil décline déjà. De la foule compacte de l'après-midi ne restent que quelques quidams éparpillés. Les gens s'en vont. Bientôt la nuit, le silence, le repli derrière mes portes fermées.

Mais je garde l'espoir… Un jour, un nouveau décor s'élèvera...

# LA FÉE-CINÉ

Journées Portes Ouvertes aux Studios de La Victorine aujourd'hui. Charly se faufile dans la foule agglutinée devant l'atelier de menuiserie, contourne le bâtiment, s'assied là, pour jouir du paysage. Devant lui, le calme, la mer bleue. Les divers bâtiments de la Victorine sont investis par des hordes bruyantes… trop de monde… son âme s'éparpille. Il préfère s'éloigner de ce tapage, rêvasser, se retrouver. Sa main caresse l'herbe maigre auprès de lui, heurte un objet, une galette en métal… une bobine de film !
Que fait-elle là… ?
Son premier réflexe est de se précipiter pour la remettre à un responsable des studios. Il se lève… hésite… Pas de précipitation. Elle ne sembla manquer à personne cette bobine.. elle est vieille, sale… maculée de terre, un peu rouillée ; ça doit faire pas mal de temps qu'elle traîne derrière l'atelier de menuiserie, oubliée de tous.
Charly la glisse dans sa ceinture, referme bien sa chemise par dessus, repart en espérant se composer un air innocent, une présence transparente de badaud. Il évite de regarder les hommes de la sécurité, retourne rapidement vers la sortie, presque en apnée, franchit enfin le grand portique blanc, retrouve la faculté de respirer, ouf !

Dans la quiétude de son appartement tout proche, il peut prendre le temps de détailler la bobine. Pas d'indication, pas de titre. Mais il va vite en savoir plus grâce au matériel de projection hérité de son vieil oncle, projectionniste en son temps au cinéma *Idéal*, rue maréchal Joffre à Nice, cinéma dont il ne reste aujourd'hui que la façade joliment restaurée. Charly installe le matériel, tire les rideaux, charge la bobine. Un vieux film en noir et blanc, hachuré de zébrures, défile sur le mur du salon. Des personnages s'agitent en mode accéléré. Le film est muet. Soudain, Charlot apparaît, avance en gesticulant avec une clé à molette…

Tiens, ça me rappelle quelque chose… encore un extrait des *Temps modernes*.. ? Gros plan sur le visage de l'acteur, comme s'il cherchait à sortir de l'écran.. Ah, non ! Il l'a déjà fait ce coup-là quelque part dans ce recueil…

Charlot vocifère en silence, fixe Charly, cherche à lui dire quelque chose. Il lui montre du doigt un détail au fond de l'image, derrière lui… Un détail coloré dans le paysage en noir et blanc… Loin dans la perspective, un minuscule personnage traverse le décor. Vite, des lunettes, une loupe, quelque chose pour agrandir.. Zoom sur la focale du projecteur, l'image se précise.. Brigitte Bardot en bikini vichy rose se promène dans le film de Charlot ! Elle tourne la tête vers lui, lui adresse un clin d'œil mutin et disparaît derrière le bord de l'image. Sa silhouette s'enfuit des regards éberlués de Charlot et Charly, puis le mot ''FIN'' remplit l'écran. Charly se frotte les yeux… se gratte la tête… rembobine la bobine, revisionne… Il n'a pas rêvé.. scène identique. En voilà une énigme !

Le jeune homme lance une recherche sur Internet. Film BB - Charlot.. Aucun résultat, bien sûr ! Peut-être sur le site de l'Ina.. ? Que dalle ! Retourner à la Victorine pour avoir une explication ? Les Portes Ouvertes ne se sont pas encore refermées. Il a le temps de s'y rendre. L'essentiel étant de ne pas se faire prendre avec la bobine. Un comble ! Va falloir ruser pour la réintégrer dans le site ! La planque dans la ceinture du pantalon ayant fait ses preuves, Charly opte pour cette solution, risquée certes, mais moins que le sac à dos qui sera fouillé à l'entrée.

Le grand portique blanc lui semble menaçant à présent. Les palmiers qui l'entourent se penchent vers lui, inquisiteurs. Barrière.. vigile… sac à dos… c'est bon, allez-y… ouf !
Poussé par une énigmatique intuition, Charly repart vers l'atelier de menuiserie, le contourne, s'assied exactement au même endroit. Près de lui, la trace de la bobine, un cercle dans l'herbe couchée et jaunie. Picotement sournois dans la nuque, un drôle de truc se tortille dans son ventre… Bobine maléfique… Il la pose délicatement, comme pour éviter de la réveiller, dans l'empreinte qu'elle a laissée, décide de s'en aller sans demander son reste quand une voix murmure :
– Tu ne peux pas, c'est trop tard, tu en es à présent..
Cœur en vrille tombé droit dans les genoux, système pileux hérissé sur un frisson d'épouvante. Il scrute autour de lui. Il est seul. Seul derrière le bâtiment, cerné de crépuscule.
– Ne crains rien, susurre la voix, tu es juste de l'autre côté, du côté magique, irréel, fantastique du cinéma. Moi, je suis l'atelier de

menuiserie. Souviens-toi, dans le texte précédent, la fée-ciné m'a donné la parole pour les Journées Portes Ouvertes, mais ne peuvent l'entendre que ceux qui sont passés de l'autre côté, comme toi. Reprends la bobine, apporte-la à la régie, tu comprendras ton destin.

Charly, incapable d'une pensée rationnelle, obéit. A la régie, on l'accueille chaleureusement. La bobine est installée, le projectionniste jubile. Le film se déroule, Charlot arrive avec sa clé à molette, BB suit dans son bikini, puis... Charly s'avance, un canotier sur la tête, blouson en jean sur le dos.
– Eurêka ! On a trouvé notre détective ! s'écrie le projectionniste.
Charly, effaré, le regarde sans comprendre.
– Quel détective ? Je ne sais pas ce qui se passe. L'atelier de menuiserie m'a parlé, je suis dans la bobine, c'est quoi ce délire ? demande-t-il, la voix enrouée.
– C'est la fée-ciné. Elle rôde à la Victorine, en ce moment. Elle t'a choisi pour le premier rôle d'une série que nous allons tourner ici. Comme Colombo et son imper, ou capitaine Marleau et sa chapka, tu seras Charly, le détective au canotier et blouson en jean. La bobine, c'est sa façon de communiquer avec nous. C'est comme ça qu'ont débuté Charlot et BB. C'est à ton tour aujourd'hui.
– Vous me faites marcher.. !
– Pas du tout. Tu sais bien que tout est possible au cinéma. C'est comme dans les livres, tout peut arriver, il suffit de le décider… ou d'inventer une fée-ciné pour s'amuser… n'est-ce pas, ''écrivante'' de l'atelier ?

Zut, je suis démasquée. Je repars à nouveau sur la pointe des pieds derrière l'écran de mon PC, derrière la page de mon cahier...

## LES SCRIPTS DE RENÉE CHARTIER

### LE FAUTEUIL

Mon premier contact avec le cinéma fut un choc : j'avais cinq ans et je découvrais « Blanche Neige et les 7 nains ». Un délice jusqu'au moment où la sorcière offre cette pomme si appétissante à Blanche-Neige. Je fondais en larmes. Confortablement juchée sur un fauteuil rouge qui semblait m'avaler, j'ai été touchée par le virus et je demandais sans cesse à ma mère d'y retourner.

J'habitais dans un quartier populaire de Paris qui comptait quatre cinémas. Mais longtemps, c'est le REX COLONIE, où j'avais fait mes premiers pas de cinéphile en herbe, qui fut mon préféré.

J'y avais pris mes marques souhaitant m'installer au 4ème rang, 7ème fauteuil. Allez savoir pourquoi ! Il me semblait que ce fauteuil était un peu le mien.

Je m'imaginais bien plus tard un bavardage à bâtons rompus avec lui : il me parlait de Sylvana Mangano dans *Riz amer*, de Gérard Philippe dans *Fanfan la Tulipe*, des nombreux films de Laurel et Hardy que je ne manquais sous aucun prétexte, et surtout, il n'oubliait pas de me taquiner pour les 7 fois où j'étais venue voir Luis Mariano dans *Violettes Impériales*. Moi, je lui disais la tendresse que j'avais pour son velours que je comparais au pelage d'un animal de compagnie, ses accoudoirs usés laissant apparaître le bois comme de petites blessures. Il me semblait que j'avais grandi avec lui. Mais lui me racontait ses misères : des esquimaux qui fondaient trop vite et souillaient son velours, des brûlures de cigarettes (oui, cela semble insensé de nos jours), des pieds boueux qui se reposaient sur lui. La liste était longue et cela finissait toujours quand-même par la phrase « c'était le bon temps ».

J'ai quitté ce quartier pour faire ma vie comme on dit, et un jour je suis passée devant le REX COLONIE mais à la place il y avait un Franprix. Ainsi mon fauteuil avait dû finir sa vie dans une benne avant de se retrouver dans une décharge ! Quelle triste fin pour mon ami.

Non Pierre, je n'ai pas froid, garde ton pull.
Je croyais que tu voulais au cinéma alors pourquoi me proposes-tu maintenant quelque chose qui me ferait plaisir à moi ?

Bien, nous voici donc au restaurant. Tu m'as suivie pour un couscous alors que tu préférais l'Italien. Mais non, je te répète, je n'ai pas froid, garde ton pull. Non Pierre, je ne te comprends pas. Tu fais de moi une gamine capricieuse.

Pourquoi te plier sans arrêt en quatre pour me faire plaisir ?
Tu sais, « y parait que celui qui a inventé la bombe atomique, il aimait vachement les gens ! Alors arrête de me rendre service, tu veux ! » *(Viens chez moi, j'habite chez une copine)*

Voilà, enfin tu as compris. Nous devions partir en voyage en amoureux mais quelle destination ? Nous en avons parcouru des kilomètres penchés sur mon vieil Atlas. Nous avions des goûts opposés et là, je me suis aperçue que tu avais bien retenu la leçon. Tu n'étais pas prêt à céder. Je rêvais de soleil, toi de neiges éternelles, et surtout j'avais une exigence : éviter l'avion.

Alors d'un commun accord, nous avons décidé d'écrire chacun une courte nouvelle pour essayer de faire venir l'autre sur la destination convoitée. Et c'est là que Pierre m'a déclaré : « l'important ce n'est pas la chute mais l'atterrissage ». *(La Haine)*

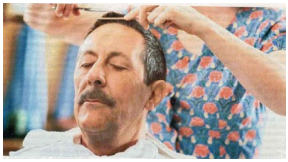
Je restais médusée. Parlait-il de la nouvelle ou du voyage en avion que je craignais tant ?

# LE BILLET DU CINÉPHILE

Le 7ème art qui vous ouvre la possibilité de réaliser un vieux rêve ? Qui n'a rêvé de revivre un évènement ou une période heureuse de sa vie ?

Bedos nous en offre l'idée dans son film *La Belle époque*. Ce film léger nous emporte en l'année 1974. Daniel Auteuil, personnage principal, prête son talent pour restituer les émotions qui ne manquent pas de l'envahir en se retrouvant dans un décor bien précis reconstitué pour l'occasion. Une Fanny Ardant toujours aussi belle et attachante y joue pourtant un rôle de femme aigrie. C'est cette femme, jeune, que Daniel Auteuil veut retrouver dans un temps reculé de 40 ans.

Les aléas de la vie les ont éloignés et pourtant après quelques mésaventures ce couple se retrouvera ou pas, selon l'interprétation que l'on peut faire d'un détail qui peut passer inaperçu. Je ne vous en dis pas plus. A vous d'en juger en allant voir ce film qui n'est pas un chef d'œuvre, certes, mais permet de passer un bon moment.
Et, croyez-moi, il vous incitera certainement à vous demander : « Et moi, à quelle époque voudrais-je revenir ? ».



Depuis son naufrage, il y avait déjà quatre ans de cela, ses cheveux n'avaient plus rencontré un peigne. Il faut dire que sur son île il n'y aurait eu qu'une arête de poisson qui puisse faire l'affaire.
Aussi, il était hésitant devant ce salon de coiffure mixte. Son retour à la civilisation s'annonçait difficile. Il finit par rentrer. La clochette d'entrée tinta gaiement. A ce moment, il se trouva projeté dans un monde qui lui sembla merveilleux. Il se félicita de ne voir aucun autre client. Toutefois, il s'étonna que personne ne l'accueille. Il patienta quelques minutes puis retourna ouvrir la porte pour faire tinter à nouveau le gai carillon. C'est alors qu'un ange lui apparut. « Oh, oh, je rêve ? Est-ce bien là un être de cette planète ? Quelle beauté ! Est-ce là la nouvelle race des coiffeurs ? »

- Monsieur, soyez le bienvenu, que puis-je faire pour vous être agréable ?
- Bien, je ne vous cacherai rien en vous disant que je viens pour des soins capillaires.
- En effet, ma question est superflue, mais dites-moi, cette toison n'a pas vu un peigne depuis combien de temps ?

« Oh, oh, je n'aime pas ce ton. Pour qui se prend-elle ? »

- Je suppose qu'on les coupe ? L'hiver est fini, vous n'avez plus besoin de cette parure… encombrante… si j'en juge les difficultés que vous avez à rassembler cette crinière.

« Calme-toi, elle te taquine, il faut dire que tu fais un peu peur à voir, non ? »

– Bon, il faut que je vous dise. J'arrive d'une île du bout du monde sur laquelle j'ai échoué voilà quatre ans. Effectivement, durant ce temps la nature a fait son œuvre et me voilà un peu dans le rôle de la bête.

« Bien, bien, si elle voulait prendre le rôle de la bête, je ne dirais pas non ! »

– Bon, allez-vous asseoir au lave-tête. Je pense que je peux transformer cette tignasse et vous rendre l'allure d'un homme de notre temps.

« D'un autre temps… d'un autre temps… elle veut me faire croire que je lui rappelle un homme préhistorique ? Bon, installe-toi et attends avant de t'énerver. »

Il s'installa alors avec des gestes gauches, l'habitude perdue. Elle commença alors le shampoing assez vigoureusement.

« Oh là ! je la pensais plus douce ! »

Puis au bout de trois rinçages, elle lui appliqua un démêlant expliquant que c'était pour faciliter la coupe. Enfin, elle se saisit de la serviette et lui frictionna son énorme chevelure avec douceur.
Elle le fit changer de place et l'amena sur un siège où il se vit dans le miroir, ainsi que cette femme qui lui était apparue comme un ange.
Il la détailla alors.
Elle se pencha et lui demanda à l'oreille :

– On coupe court ou on fait ça en plusieurs étapes.

Il avait senti son haleine mentholée et cela l'affolait.

« Bien, je lui réponds quoi ? Si je dis court, je ne la revois pas avant longtemps. Non, elle me plaît trop. Je vais choisir l'autre option. Mais ne t'emballe pas mon vieux ».

Elle sentit son hésitation et commença à couper quelques centimètres. Il fermait les yeux de bonheur. Il sentait les mains de son ange comme deux papillons virevoltant au-dessus de sa tête. Et peu lui importait maintenant qu'elle coupe deux ou dix centimètres.

A la question : «je suppose qu'on fait la barbe aussi ? » il ne put s'empêcher de répondre avec enthousiasme tant il se trouvait bien entre ses mains.

« Je sens que je deviens un nouvel homme, arrête le temps, jolie coiffeuse et fais de moi ce que tu veux. J'ai trouvé la bonne adresse. Je donne ma tête à couper que cela était écrit. Une sorte de toison d'or. »

## AU CINÉMA

Chaque fois que je suis au cinéma je suis heureuse. Même si le film est mauvais me direz-vous ? Cela ne m'est jamais arrivé figurez-vous. Soit je suis très bon public, soit je ne vois que ce qui est positif dans le film ou dans la vie d'une façon générale.
Ce sentiment de béatitude et de bien-être que je ressens dans une salle obscure remonte à très loin, souvenirs d'enfance, cela ne m'a jamais quitté.
Voilà, on y est, j'avance dans le couloir. Moi qui aime la lumière du jour et les grands espaces, je me retrouve dans un endroit étroit et confiné qui ne m'oppresse pas mais qui est, au contraire réconfortant. Le velours réchauffe les murs, la moquette adoucit nos pas, la pénombre nous enveloppe et nous emmène d'emblée hors du temps. J'aime me laisser aller complètement au fond du fauteuil moelleux en ayant une petite pensée pour mon voisin de derrière. En espérant que celui de devant aura la même délicatesse. Si ce n'est pas le cas, si une énorme chevelure frisée ou une queue de cheval surélevée s'interpose entre moi et l'écran je préfère changer de place : devant moi il est là, géant, imposant, en un mot royal : l'écran sans aucune impureté ou pollution visuelle.
Je savoure l'instant, mes doigts effleurent le fauteuil, mes yeux rivés sur l'écran ne voient plus rien d'autre – pas même les gens qui arrivent en retard et me forcent à me plier en quatre pour les laisser passer. Dès les premières images et le son puissant, je n'entends plus le bruit des pop-corn mâchouillés bruyamment par les enfants, je ne sens plus les coups de pied dans mon dos ni le parfum entêtant de ma voisine.
Je suis fin prête. Mon corps bien calé dans le fauteuil rouge, mon esprit, tout se tend pour ce voyage qui va m'emmener loin de la réalité pendant une heure ou deux.

# TITANICE

Calée entre les coussins, bien au chaud sous ma couette, je m'apprête à regarder pour la énième fois mon film favori « Titanic ». Je n'oublie pas de prendre la boite de kleenex et accessoirement le pot de glace au caramel salé. Ah dernière chose ! je mets mon téléphone en mode silencieux, il ne s'agirait pas que quelqu'un vienne interrompre mon tête à tête avec Di Caprio.

J'éteins la lumière et les premières images apparaissent sur mon écran de télévision. Instantanément, je me laisse happer par l'histoire de ce beau jeune homme qui obtient par le jeu son billet pour monter dans ce majestueux bateau. Les décors, les costumes, les péripéties des deux protagonistes m'enchantent, je suis l'action, je suis avec eux quand soudain j'ai froid aux pieds, je suis gelée. Je veux me lever de mon canapé pour aller chercher un gilet mais je n'y arrive pas, mes pieds se prennent dans la couverture, je trébuche et me cogne la tête sur l'accoudoir.

Quelques secondes pour reprendre mes esprits, j'ouvre grand les yeux et découvre avec stupeur que je suis coincée dans un couloir au deuxième sous-sol du Titanic. Des gens affolés crient et courent dans tous les sens. Je n'ai pas le temps de me raisonner et d'analyser la situation que je suis prise dans le flot grouillant de la foule qui me pousse dans les escaliers pour tenter d'échapper à l'eau qui monte inexorablement. Arrivée en haut sur le pont je reprends mes esprits. J'ai réussi à m'échapper des entraves du bateau, mais là dehors dans ce froid glacial, je réalise que je suis pieds nus et que je ne porte sur moi qu'une combishort en coton. Je comprends que le bateau continue sa descente infernale vers le fond de l'océan car c'est bien la vingtième fois que je vois ce film et je connais pertinemment la fin de l'histoire…

Quitte à mourir sur le Titanic autant que ce soit avec Jack… Fébrile, je regarde autour de moi afin d'apercevoir sa silhouette juvénile mais de nouveau la foule me happe et me transporte à mon corps défendant. Je grelotte, mes pieds sont endoloris, la foule m'oppresse, je suffoque… Quand tout à coup je le vois, en haut des escaliers, il

s’accroche à la rambarde alors que le bateau bascule de plus en plus. J’essaye moi aussi de m’accrocher à tout ce qui est à ma portée mais je glisse désespérément et j’essaye d’apercevoir une dernière fois Jack avant de me laisser aller dans l’eau glacée.

Ça y est j’y suis c’est la fin, je ferme les yeux… et lorsque je les rouvre je suis tranquillement avachie au fond de mon canapé. A la télévision en face de moi le film continue de se dérouler, Jack et Rose dérivent sur l’océan et moi, il me faut quelques minutes pour réaliser que je suis en vie. Heureuse, tellement heureuse. J’espère que la prochaine fois que je verrais ce film il se produira l’inverse : c’est Jack alias Léonardo Di Caprio qui sortira de l’écran pour venir se blottir dans mon canapé, contre moi…

# FIN DE VIE POUSSIÉREUSE

J’ai chaud, je suffoque, la poussière me brûle les yeux. Depuis combien de temps suis-je ici ? Des jours, des mois voire des années que je suis laissé de côté, que l’on m’a posé là puis oublié.
Quelle tristesse, moi qui ai connu la gloire…
J’ai été tant désiré, convoité et admiré. J’ai été capable de faire basculer la vie d’un acteur, du jour au lendemain, de l’ombre à la lumière, de l’anonymat à la notoriété. Merveilleux n’est-ce pas ? Tout ce potentiel en moi, magique et en même temps effrayant. J’ai le pouvoir de changer radicalement la vie de quelqu’un.
Après, à elle ou à lui de voir ce qu’il peut faire avec ce cadeau de la vie : se faire connaître, jouer avec les plus grands réalisateurs, multiplier ses cachets par dix, voyager en jet privé et manger dans les meilleurs restaurants du monde, que sais-je moi ? Faire tout ce qu’on a envie de faire quand on est une star.
Mais alors comment en suis-je arrivé là ?
On m’a fabriqué avec dévotion et on m’a fait briller, on m’a caché bien à l’abri pour me protéger. Puis j’ai été placé dans un coffre-fort dans le noir avec quelques autres de mes semblables. Ce ne fut pas la meilleure période de ma vie. Je suis claustrophobe.
Puis vint le grand jour de la cérémonie et j’ai revu la lumière, j’ai entendu la musique, j’ai vu la foule, j’ai ressenti l’euphorie. Tout le monde me regardait et m’admirait. Ce fut le plus beau jour de ma vie. Lorsqu’on m’a déposé dans ses mains ce fut l’apothéose, il me souleva très haut pour que tout le monde puisse me voir : il y eut l’éblouissement des flashs et le tumulte des applaudissements. Comme j’étais fier !
Puis la joie et la fierté de mon propriétaire ont laissé la place à la routine et à l’habitude. En quelques années j’ai changé de place, vitrine éclairée, déménagement, table du salon, déménagement, table du salon, déménagement, étagère dans l’entrée, déménagement, tout en haut au-dessus de l’armoire de la chambre. Plus personne ne me voit ni même ne m’aperçoit. Quelle triste fin de vie.
Mais il faut voir le bon côté des choses, j’ai été heureux, j’ai eu mon heure de gloire.
Merci à toi César de m’avoir permis d’exister.

***On ne peut pas faire l'amour du matin au soir, c'est pour ça qu'on a inventé le travail.[1]***

- Mais pourquoi ne pourrais-je pas faire l'amour toute la journée ? » me demande Emmanuel mon voisin de table.
  Je le regarde attentivement et je me dis qu'il est bien naïf ce jeune homme !
- Mais parce que c'est trop fatiguant bien sûr !
- Pfff, n'importe quoi, pas pour moi ! Trouvez-moi une autre raison, me répond l'insolant.
- Mais mon pauvre ami, il faut bien prendre le temps de manger quelquefois.
- Non, moi je pourrais ne vivre que d'amour et d'eau fraîche, me rétorque-t-il !

Mais quelle niaiserie ! Quelle naïveté !
Je lui réplique :

- De toute façon il faut travailler pour avoir un salaire et un logement. D'accord vous ne mangez pas mais pour faire l'amour il vous faut bien un lit tout de même !
- Mais quel esprit étroit ! Quel manque d'imagination !

***Certes, la médecine, le droit, le commerce sont nécessaires pour assurer la vie mais la poésie, la beauté, la romance, l'amour c'est pour ça qu'on vit.*** [2]

Je le regarde et m'étonne de tant de candeur pour un chef d'état.

***Les temps sont durs pour les rêveurs !*** [3]

[1] **:** *L'Homme qui aimait les femmes* de François Truffaut
[2] **:** *Le Cercle des poètes disparus* de Peter Weir
[3] **:** *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet

Marcel et Gérard n'en reviennent pas, ils sont éblouis, ils ne peuvent plus rien faire à part regarder devant. Ils se sont arrêtés de travailler. Jamais ils n'ont vu de si belles créatures, leurs cœurs battent à la chamade, leur respiration devient difficile, ils sont comme figés. Gérard, le grand costaud à la casquette, n'a d'yeux que pour la blonde : quelle beauté ! quelle grâce ! « Je crois rêver … comment pourrais-je faire pour l'aborder, pour lui parler. Je suis si insignifiant, jamais au grand jamais elle ne me regardera. » De son côté, Marcel lui, a un regard de conquérant. Il observe la brune et se dit que c'est la femme de sa vie. « Quelle superbe créature ! Il me la faut, vite ! »

A quelques mètres de là, deux femmes sont tombées en panne et sortent de leur voiture. Elles sont au milieu de nulle part et se sentent perdues. Au loin, elles aperçoivent deux gaillards en tenue de travail qui regardent vers elles. Elles sont dubitatives voire inquiètes. Ils sont peut-être leur porte de sortie, leurs sauveurs. Mais en même temps, ils les regardent bizarrement et cela les met mal à l'aise. La blonde a peur « Mais qu'est-ce qu'ils ont à nous regarder comme ça ? Qu'est-ce qu'ils nous veulent ? et s'ils nous attaquent ? » La brune elle, est moins craintive et plus décidée. « C'est qui ces deux ploucs ? Parfait ! Ils nous regardent comme deux merlans frits, on va leur demander de l'aide et ils vont se faire un plaisir de réparer notre voiture ou nous ramener à la maison. »

Non loin de là, dans un chalet perdu, une femme a tout vu : les deux femmes perdues et les deux hommes impatients. Elle a peur que les choses tournent mal… « Mais comment des femmes si distinguées, peuvent-elles s'acoquiner avec ces brutes ? Comment les prévenir de ne pas s'approcher ? » Elle décroche son téléphone et appelle la police. « Vite, venez vite, deux femmes sont en grand danger, elles s'approchent dangereusement de deux individus suspects. »

Et voilà. On n'en saura pas plus. Voilà comment se termine une éventuelle histoire d'amour avant même qu'elle ne commence.

## LES STUDIOS DE LA VICTORINE

Depuis toute petite les studios de la Victorine me font rêver. Le cinéma en général. Les stars, les costumes, les aventures ont bercé mes rêves de jour comme de nuit. Alors, quand j'ai appris que la ville de Nice proposait des journées portes ouvertes pour découvrir cet endroit mythique, j'ai foncé. Et là, en marchant sur ce sol auparavant foulé par d'immenses vedettes de cinéma ou de grands réalisateurs, la magie opère ! La réalité est telle que je l'avais imaginé : les caméras, les travellings, les éclairages, les micros, les claps et même les fauteuils de toile qui attendent les prochains acteurs. J'y suis… Je fais un bond dans le temps. Je m'imagine en starlette des années 60, évoluer avec grâce dans ce décor de cinéma. Je déambule dans les allées, je m'imprègne de l'ambiance, je scrute chaque pièce, chaque détail. J'en prends plein les yeux, rien ne m'échappe. Et là, derrière un fauteuil dans la salle de projection, je découvre avec effarement une bobine de film un peu rouillée, à même le sol. J'ai envie de la récupérer et de la mettre dans mon grand sac cabas car à ce moment-là personne n'est avec moi dans la pièce. Ha ! Si.. trop tard ! Un technicien des studios rentre et me surprend avec la bobine entre les mains.
« Mademoiselle où avez-vous trouvé ça ? Montrez-moi : aucune indication, je ne sais pas à quoi cela correspond. Venez, allons la visionner et ainsi, nous serons fixés. »

Je suis aux anges ! Je regarde avec intérêt le technicien monter, démonter, tourner, couper et enfin projeter le film sur le grand écran. Je suis sagement assise au fond du fauteuil, tellement impatiente que cela commence. Et quelle ne fut pas ma surprise... Alors que je m'attendais à reconnaître le générique d'un film connu des années 60 peut-être avec Brigitte Bardot ou Belmondo, je découvre avec stupéfaction le début d'un film en noir et blanc, et je regarde avec une certaine gêne, un homme au milieu d'une pièce sans aucun décor, sans aucun meuble, sans même de fenêtre. Un homme avec un par-dessus sombre. Il ne s'agit pas d'un film, cela ressemble plutôt à un documentaire. C'est comme si le personnage s'adressait directement au spectateur. Oui voilà, c'est ça : comme s'il me regardait moi, jeune fille recroquevillée dans son fauteuil. Il se passe

un bref moment sans paroles qui me semble durer une éternité, l'homme me regarde fixement et dit cette phrase un ton lugubre :
« Vous qui êtes en 2020, faites très attention quelque chose de grave va arriver ! » Et puis plus rien, un drôle de bruit comme une chaîne qui déraille et se casse. Le silence et le noir total. Je me liquéfie sur place. Quelle angoisse ! Quoi ? Qu'est ce qui va nous arriver en 2020 ? Le technicien ne semble pas du tout inquiet mais plutôt amusé. Je ne vois pas ce qu'il y a de marrant à ce qu'un homme du début du siècle dernier revienne de chez les morts pour nous annoncer un message funeste.

Aucune indication sur la bobine du film, je ne peux donc pas faire de recherche sur cet individu et ses descendants. Après moult questionnements avec le technicien, nous repartons bredouilles, lui avec le sourire, moi en état de décomposition. Toute la journée les images de ce film me reviennent en mémoire et viennent me troubler. Qu'a-t-il voulu nous dire, que va-t-il nous arriver en 2020 ? Ici à Nice, en France ou dans le monde ? Vite, il ne me reste plus qu'à réserver un voyage en navette spatiale direction Mars pour échapper à ce désastre. Le soir même je me couche angoissée en essayant de me raisonner, de me dire de ne pas y repenser, il ne s'agit que d'une mauvaise blague ! Malheureusement même dans la nuit ces images me hantent. Et je me réveille le lendemain matin en sursaut. Je regarde l'heure avec horreur : il est 10h du matin et je viens de rater mon rendez-vous mon rendez-vous d'embauche pour un super poste de directrice marketing.
Je n'arrive même pas à bouger dans mon lit car l'angoisse me paralyse entièrement. Au lieu de me précipiter pour téléphoner à l'agence de recrutement pour essayer d'avoir un autre rendez-vous, je reste figée et je revois encore et encore les prévisions de l'homme dans ce film aux studios de la Victorine.
Oui il va m'arriver quelque chose de grave en 2020, je n'aurai pas de boulot, pas de revenus pour payer le loyer de mon studio dans lequel je viens de m'installer et je finirais par dormir sous les ponts.

En fait le message de l'individu dans ce film ne s'adressait pas à tout le monde. Il ne s'adressait qu'à moi, Pauline, 20 ans, jeune fille crédule et angoissée.

## LES SCRIPTS DE MONIQUE EHRLICH

### JUSTE AVANT LE FILM

Enfin ! C'est fou le monde qu'il y a aujourd'hui à la cinémathèque ! Arrivée bien en avance, j'ai trouvé une file d'attente considérable et piétiné un bon moment devant les portes. Heureusement, il ne fait pas froid et j'ai aperçu quelques personnes de connaissance..

Ça y est, c'est l'instant magique de l'entrée, toujours renouvelé, chaque fois différent. Il flotte une vague odeur de camphre, peut-être un produit pour nettoyer ou éliminer les miasmes de la séance précédente.
Tout le monde se bouscule pour avoir la meilleure place. Une dame me marche sur le pied. J'émets un petit cri inaudible, elle continue sa progression, elle est déjà loin.
Claquement des fauteuils dont les ressorts semblent fatigués. La salle bruisse de mille conversations chuchotées. Mais beaucoup semblent happés par leur téléphone, yeux baissés, pouces agiles, tous ces rectangles lumineux forment comme des guirlandes.
En rangeant le mien, je trouve au fond de la poche du sac un caramel oublié. Petite madeleine des séances de l'enfance où l'ouvreuse, son panier accroché autour du cou, clamait « Bonbons, esquimaux, chocolats glacés ! » et où nous entamions les négociations. J'adorais regarder les publicités et obligeais mes parents à m'attendre, mi-agacés, mi-moqueurs, jusqu'au début de la séance suivante pour les voir encore une fois. Je déguste le bonbon un peu mou, le fais fondre lentement, cette douceur sucrée me régale, mes dents n'en raffolent pas.

Tout le monde semble avoir réussi à trouver une place, enfin. Les conversations peu à peu s'effilochent, les bruits sont plus étouffés, les téléphones rangés. On se prépare, on se met en condition. Les gens devant moi continuent de parler tandis que les lumières s'éteignent. Vont-ils se taire ? Je lâche un discret « chuuut » qui se veut, pour l'instant, amical.

Ici, pas de publicité et le film démarre à l'heure pile. Je me cale dans mon fauteuil, pas de chignon haut ni de couvre-chef imposant devant, je vais pouvoir m'appuyer sur le velours un peu râpeux du dossier. Mon voisin sent la transpiration, ou le corps pas très bien lavé. Il va falloir supporter car il n'y a plus la moindre place libre et je n'ai pas de pince-nez.

Heureusement, dès que la séance va commencer, comme à chaque fois, j'oublierai tout et plongerai tête la première dans le film. Une heure quarante de bonheur.

- C'est pas pour dire, mais on commence à s'emmerder ici, ma parole !
- Ben t'avais qu'à rester en bas ! Qu'est-ce qui t'a pris de te tirer comme ça ? T'étais pas bien où t'étais ? Personne a eu le temps de dire ouf et te v'la ! T'aurais pu faire ça plus peinard !
- Ouais, je sais, mais y avait plus rien dans le frigo et j'avais pas envie de faire les courses.
- Ben en v'la une raison qu'elle est bonne, t'as rien trouvé de mieux ? C'est qu'y en a dans c'te caboche !

[*Faut dire que moi, j'ai pas fait aussi classe, j'ai mis du temps, j'ai traîné des pieds, à quoi bon finalement ? De toute façon, tu finis toujours les pieds devant, alors autant y aller ! ]*

Bon, à vrai dire, moi aussi je m'emmerde, mais j'osais pas vendre la mèche tout de suite.

« **La vérité n'est jamais amusante, sinon, tout le monde la dirait. »**

- C'est ce qu'elle me disait, ma bourgeoise, y en a là-dedans, mais je la croyais pas, de toute façon, faut pas croire tout ce qu'elles racontent, les bonnes femmes.

  Bon, c'est pas tout ça, si on en trouvait deux autres pour faire une belote ? Ça nous ferait passer les temps. L'éternité, comme dit l'autre, c'est vachement long.
- Et encore, t'as pas tout vu…
- Ah bon, y a quoi d'autre à voir ?
- J'sais pas, Dieu par exemple, ou la Sainte Vierge.
- Non, tu déconnes ! Ils existent en vrai ?
- Y en a qui disent que oui, pour ma part je les ai jamais vus. Mais on dit que d'y croire, ça aide à passer les temps, alors...

[*Il commence à me courir, le nouveau, avec toutes ses questions ! J'aimais mieux avant, j'étais plus peinard ! S'il faut tout expliquer à chaque fois, va falloir que j'embauche une secrétaire ! En plus, ça me coûtera que dalle ! ]*

- Ah oui ! C'est qui qui disait « Faites semblant de croire et bientôt vous croirez » ?

- Oh là là ! Déjà, je me rappelle plus de mes répliques, j'en ai dit des milliers, alors celles des autres…
- Mais non ! C'était pas dans un film ! C'est un philosophe, je crois.

[*Il se la péterait pas un peu, celui-là ? Moi aussi j'ai tourné dans plein de films, mais je la ramène pas comme ça, j'en fais pas un fromage ! Tout ça pour finir tous au même endroit ! ]*

- Un quoi ?

[*D'où qu'il me sort, ce gonze ? ]*

- Un mec qui pense, quoi ! Qui dit pas que des conneries, forcément.
- Bon, je crois que finalement, on va la faire, cette belote, là, j'ai le cerveau qui commence à trop chauffer, j'ai plus l'habitude !
- Allez, c'est parti ! Mais on triche pas ! Ici, y a plus rien à gagner, de toute façon.

## UN VISITEUR UN PEU ENCOMBRANT

Ce qui m'arrive est à peine croyable ! Jusqu'ici, je coulais des jours tranquilles dans ce bel appartement de Manhattan. Je faisais partie des meubles, pourrait-on dire et du décor plutôt chic et luxueux de cette grande pièce aux larges baies vitrées. Contrairement à la plupart de mes semblables, je ne servais pas à entasser toutes sortes d'objets que l'on veut cacher à la vue des visiteurs et que l'on se promet de ranger un jour ou l'autre. J'étais quasiment vide. J'étais là pour la qualité de mon bois, le raffinement de mes ferrures, mon volume en harmonie avec l'ensemble de la pièce. Recouvert d'un joli tissu qui servait parfois de nappe, j'accueillais cocktails, apéritifs et autres collations auxquels étaient conviés des invités élégants, courtois et discrets ; parfois aussi on déposait des boîtes à cigares, des cendriers, des briquets, même plus rarement des clés ou autres bricoles ordinaires dont on vidait ses poches et que je n'appréciais guère, car elles me semblaient trop triviales pour moi.

Mais ce soir, mon destin a basculé. Brandon a invité Philip et David, ses camarades d'université et a réussi à persuader Philip qu'ils pouvaient commettre le crime parfait en assassinant David. Ils l'ont étranglé avec une corde, une scène atroce. En outre, il s'agit d'un acte parfaitement gratuit, destiné à mettre en pratique les enseignements de leur professeur de philosophie et à gagner ses faveurs. Brandon a voulu illustrer la théorie nietzschéenne du surhomme qui reconnaît aux êtres supérieurs, dont bien sûr il pense faire partie, le droit de tuer les êtres inférieurs, dont David lui apparaît comme un représentant. Philip, fasciné par Brandon, n'a pu faire autrement que s'associer à cette exécution.

Que faire du corps ? J'ai tout de suite compris : j'étais la cache idéale, personne ne viendrait y chercher David. Le corps a lourdement chuté et mon couvercle a été hâtivement refermé. Je me sentais vraiment mal à l'aise d'être impliqué dans cette macabre affaire, comme si j'étais complice de ce crime horrible. Dès lors je n'ai souhaité qu'une chose : que l'on ouvre mon couvercle et découvre la vérité. En aucun cas je ne voulais être associé à cette sinistre entreprise.

Mais je n'étais pas au bout de mes peines : Brandon, dans son scénario diabolique, avait décidé d'inviter à un cocktail les parents de David, sa fiancée, ses amis et bien sûr, le professeur de philosophie. Ils ont remis la nappe et disposé verres en cristal, assiettes en porcelaine, couverts en argent, car tout devait être parfait pour cette soirée exceptionnelle. Je me sentais de plus en plus mal.

La mère de David s'est brièvement inquiétée de l'absence de son fils, mais Brandon a aussitôt trouvé les mots pour la rassurer, en apparence du moins, évoquant quelque obligation qui le retenait à l'université.

Tout le monde semble jouer un rôle dans une mauvaise comédie. On boit, on grignote, on papote, mais le cœur n'y est pas. L'ombre du doute plane sur la petite assemblée. Brandon, pervers cynique, est sûr de lui et de son acte et ne montre aucun signe d'inquiétude ou d'agitation. Philip, c'est autre chose. Beaucoup plus fragile, visiblement dominé par Brandon, je dirais même soumis à son emprise, il est bourré de remords, rongé par la culpabilité. Très nerveux, il a du mal à cacher la panique qui le saisit par moments. Brandon, très volubile, circule parmi les invités, sert à boire, passe les assiettes garnies de petits fours, ose même quelques plaisanteries. Philip est plus taciturne et réussit à grand peine à se donner une contenance.

La soirée s'étire. Je sens qu'il va se passer quelque chose, je ne sais pas quoi, mais la situation va se retourner, j'en ai la conviction. Certains invités sont déjà partis. On commence à débarrasser. Bientôt, on va enlever la nappe. Le professeur –lui, bien sûr- semble se douter de quelque chose. J'attends.

*Texte inspiré par le film **La Corde** de Alfred Hitchcock*

Je suis retournée à la cinémathèque voir ce film que je connais presque par cœur. Pourquoi ? Parce qu'il possède cette qualité si rare au cinéma : la grâce. Le film est presque terminé. Catherine a louvoyé de Jules à Jim, de Jim à Jules. Elle a eu d'autres amants. Elle a eu une petite fille avec Jules. Tout est triste et gai à la fois et je sais comment ça va se terminer. Mais non ! Ça ne va pas se passer comme ça, ce n'est pas possible ! Je ne le supporterai pas une fois de plus !

Je surgis de mon fauteuil, faisant fi des remarques agacées et autres grommellements des spectateurs. J'avance, bras tendus devant moi comme un somnambule. L'écran s'ouvre avec une facilité déconcertante. Je suis avec eux, tous les trois, ce trio improbable, invivable et si joyeux. Ils ne semblent même par surpris, on dirait que je fais partie de la scène.

Ça y est, Catherine monte dans la voiture, elle va inviter Jim à la rejoindre. Je hurle noooooooooon ! Je crie à Catherine « Tu ne peux pas faire ça ! Tu as deux hommes merveilleux qui t'aiment *« quoi que tu fasses, quoi qu'il arrive »*, ils t'ont entraînée dans le tourbillon de la vie, vous êtes jeunes, vous êtes beaux, ta fille est encore petite. Ne fais pas ça, je t'en prie ! La vie est belle, tu n'as pas le droit ! »

Catherine me dévisage curieusement, on dirait qu'elle sort d'un rêve, ou peut-être d'un cauchemar. Elle lâche le volant, tourne la tête lentement vers les deux hommes, son regard va de Jules à Jim, de Jim à Jules. Elle serre le frein à main. Soudain, elle part dans un grand éclat de rire comme elle seule en a le secret. « Mais c'était pas pour de vrai, qu'est-ce que tu t'es imaginé ? Je jouais ! La vie est un jeu, tu ne le sais pas ? ». C'est bien une pirouette de Catherine, comme elle en a fait tant de fois !

Je ne sais pas si je dois la croire, mais j'ai réussi à éviter le pire : qu'elle monte avec Jim, qu'elle roule jusqu'au bout de ce pont en ruine et qu'ils disparaissent ensemble au fond de la rivière.

Catherine a rejoint ses compagnons. Je m'éloigne à reculons des trois comparses. L'écran s'ouvre à nouveau, je me retourne et regagne ma place. Un murmure parcourt la salle. Que vont dire les spectateurs ? Vont-ils m'embrasser ? Me lyncher ? Ai-je trahi l'œuvre de Truffaut ? Réalisé leur plus secret désir ? Je ne suis pas tranquille. Mais j'ai fait ce que j'avais à faire, j'ai ma conscience pour moi.

## LES IRRÉDUCTIBLES DU TAPIS ROUGE

**Comme chaque année à Cannes, les inconditionnels de la montée des marches sont de retour.**

**Reportage**

H-3. Derrière les grilles qui entourent le saint des saints, l'escalier au tapis rouge, cernés par les inévitables agents de sécurité, en grand nombre cette année – contestation oblige – le petit peuple des anonymes, des fidèles pour la plupart, s'est installé avec tout son équipement, sièges pliants, thermos, jumelles, appareils photo, rien ne manque pour passer plusieurs heures à patienter. Leur espoir ? Le temps d'un regard, d'un sourire, qui sait d'un mot, d'un autographe même, d'une des stars de ce soir, entrer dans le cercle magique de la célébrité.

Odette, cheveux gris permanentés, formes opulentes, trône sur son fauteuil de camping :
« Moi, je viens depuis trente ans, depuis que j'habite à Cannes, enfin au Cannet, c'est pareil. Pour rien au monde je ne raterais ça. L'an dernier, il y avait Kate Blanchett, sublime ! Elle avait une robe en lamé et des talons de douze centimètres. Je me demande comment elles arrivent à marcher avec ça ! Mais je me souviens encore de Catherine Deneuve, pourtant ça date pas d'hier, la classe, une princesse ! »

Ivan, lui, ça ne fait que quatre ans, il est jeune, moins de trente ans :
« Moi, je vais jamais au cinéma, je regarde des séries sur Netflix. Je sais même pas le titre du film qui passe ce soir. Ce qui me fait kiffer, c'est de voir des stars, des gens célèbres. Des fois, j'arrive à les prendre en photo et je les mets sur Insta, trop fier, mes abonnés sont verts de jalousie, mais il paraît qu'on a pas le droit. Et il faut faire vite, ça défile sur les marches et quand ils posent, c'est pas pour nous, c'est pour les pro »

Alice, sept ans, est là avec sa mère. Il n'y a pas d'âge pour les fans.

« Ce soir, y a en une que j'aime trop, comment elle s'appelle déjà, je me rappelle plus, tu vois qui maman ? mais elle est tellement… tellement… »
Les mots lui manquent tant elle est émue. Sa mère lui tend un sandwich « Mange un peu ma chérie, on est là pour un moment, tu sais ? »
Mais la petite écarquille les yeux et ne détourne pas la tête, au cas où son idole passerait juste à cet instant-là. Un bel avenir de fan devant elle…

Ainsi va le festival, d'année en année, rien ne semble décourager le petit monde des irréductibles, ni la pluie, ni le vent, ni les heures d'attente. Ils font partie du folklore de Cannes. Ils nous rappellent que derrière les paillettes, les flashes, les smokings, les bijoux hors de prix, les robes de grands couturiers, il y a aussi les « vrais gens », ceux qu'on ne voit ni n'entend. Qui sait ce que serait le festival sans eux ?

*Monique*

Ils sont tous penchés laborieusement sur leurs copies. « Interro surprise » a annoncé le professeur. Rédaction : racontez un souvenir qui vous a marqué, exprimez vos sentiments, détaillez les péripéties. Les stylos courent sur les feuilles. Seul Antoine s'est immobilisé, sa plume à quelques centimètres du papier, les yeux levés vers le plafond. Dubitatif ? Contrarié ?

*Tu parles d'un sujet ! Les souvenirs qui m'ont marqué, je risque pas de les raconter ! C'est les raclées que m'a flanquées mon père, les engueulades de ma mère, je vais pas leur parler de ça, merde alors, mais qu'est-ce que je vais écrire ? Il m'emmerde, il m'emmerde ce prof, c'est peu de le dire, de toute façon déjà je pouvais pas le sacquer, alors là… Un souvenir, dans tes rêves !*

Et puis finalement, l'inspiration commence à venir. Le seul de la famille qu'il aime vraiment, qui l'aime vraiment, ceci explique sans doute cela, c'est son oncle Benjamin. Un original, dit-on dans la famille avec une légère pointe de désapprobation, on n'aime pas trop les gens qui sortent des cases. Il est vrai qu'il ne ressemble à personne, et ne fait rien comme les autres et c'est ça qui plaît à Antoine.
*Ah ouais, ça y est, j'ai trouvé ! Je vais raconter le jour où il m'a cambalé sur son vieux Vélosolex, j'ai trop kiffé, on avait même pas de casques ; il s'en fout tonton, moi aussi d'ailleurs, on roulait le nez au vent, en zigs zags, il conduisait n'importe comment, prenait les*

*sens interdits, brûlait les feux rouges. Tous les automobilistes klaxonnaient et lui criaient dessus. « Non mais ça va pas ! Danger public ! Et avec un gosse en plus ! C'est une honte ! » Et moi je me marrais comme un fou, c'était trop bien* !

*Ou alors, si je délirais complètement ? J'invente tout, qu'est-ce qu'on en a à faire ? J'aurais des lunettes magiques, des grosses lunettes un peu comme celles qu'on met au ski, mais bleues. Elles me donneraient des super pouvoirs. Je pourrais voir ce qui se passe sur d'autres planètes, je partagerais la vie des extra-terrestres, ça c'est super comme sujet ! Je suis sûr que personne y a pensé !*

« Doinel, il faudrait peut-être que vous vous y mettiez, l'heure tourne et vos camarades ont presque fini ! »

*Je sais pas quoi choisir, y a trop d'idées qui tournent dans ma tête. Et qu'est-ce qu'il vient me perturber en plus, celui-là. Il me coupe l'inspiration ! C'est bon, là !*
*Bon, je crois que je vais parler de tonton, je l'aime trop lui et puis le coup des lunettes magiques, le prof va encore me dire que je suis hors sujet. Ça va pas le faire.*

Antoine pose enfin son stylo sur le papier pour commencer son récit…
« Terminé ! Je ramasse les copies ! »

*Ben merde alors ! Je commençais juste à trouver la première phrase. L'écriture, ça vient pas comme ça, les autres, je sais pas comment ils font à gratter comme ça, comme des malades, moi y me faut du temps. Je vais encore me taper un zéro et à la maison, ça va être ma fête ! Je crois que je vais appeler tonton.*

## LES SCRIPTS DE HERVÉ FARCY

### CINÉMA EN AMAZONIE

Pluie diluvienne. Chaleur poisseuse. Je transpire sous cette cataracte. Tu le crois ça ? Non, tu le crois pas, moi non plus !
Mais qu'est-ce que je fais dans cette jungle amazonienne ? Si ma mère me voyait. Mes baskets trempées pataugent, clapent dans la gadoue. Vaillamment je porte mon sac sur le dos. La caméra, le projecteur 16mm, un film noir et blanc de Laurel et Hardy, le poids d'un âne mort. Je me dirige vers la sortie du village, vers le grand carbet ouvert aux quatre vents, vers l'école.
De là, une vingtaine de faces rigolardes m'observent trébucher, rêvent de me voir glisser et, secret espoir, me casser la margoulette. Serre les dents petit blanc, tu es porteur de la civilisation occidentale, de son immense sagesse, de sa capacité à promouvoir le savoir universel dans un environnement écoresponsable et solidaire.

- Chers élèves bonjour !

Je dégouline, je m'imagine, grand dadais, la cascade de Gairaut.

- Bonjour Patron ! répondent-ils en cœur.
- Non, pas Patron, Charles suffira.
- Bonjour Patron Charles.
- Ok, ok, j'ai dit Charles suffira.
- Suffira c'est ton nom ? Tu es français ?
- Non,
- Tu n'es pas français ?
- Oui.
- Oui, non, oui non, c'est qui celui-là ?
- Bref, je m'appelle Charles, je suis français, avec moi vous étudierez les TIC, omniprésentes dans le monde d'aujourd'hui.

La classe explose littéralement.

- Moi, mon chien en est couvert, biodiversité dit Maman.

- Le grand Charles, patron, c'est toi, tu es général ? Maintenant tu combats les tiques d'Amazonie, même ceux qui ne sont pas allemands ?
- Wéhé, n'est-ce pas incompatible avec le pilier environnemental ?

Je me calme, làààà, cooool.

- TIC l'acronyme de Technologies de l'Information et de la Communication pour l'Enseignement, nous allons parler aujourd'hui de cinéma.
- Acro quoi Patron Charles ? demande un malin

A quoi la petite spirituelle répond :

- Accro…che-toi aux branches !
- Banania toi-même !
- Pop, pop, pop, un peu de silence.
- Ciné quoi Patron Charles ?

Au fond de la classe une jeune fille délurée intervient :

- Patron Charles veut te parler de « sine qua non » le logiciel qu'utilise le prof de math pour tracer des courbes.
- Comme tes fesses ?
- Oh, oh FêteNat tu te calmes. Cinéma, si je dis film, cela évoque quoi pour nous ?
- Youporn ! Mais nous n'avons pas le droit de parler de cela à l'école, Patron Charles.
- Arrête de m'appeler « Patron Charles ».
- Oui Patron.
- Le cinéma est un médium qui offre des possibilités infinies d'apporter la culture dans votre pays.
- Ah, j'ai compris. Tu mets le cinéma dans un champ, il laboure, il sème, il fauche, il tourne les meules et pendant ce temps là… Voilà l'agriculture raisonnée.
- Mais non, bougre de…

Ok, ok je me calme, làààà, cooool.

- Zacharie, je ne parle pas de la culture des champs mais de la culture de l'esprit.
- Culture de l'esprit, wéhé le marabout va te marabouter petit blanc Patron Charles. Le sorcier a seul le monopole de l'esprit.

Un instant mon esprit déraille, je me métamorphose en grenouille. Mon égo s'insurge, en bœuf alors, bof pas mieux.

- On verra, on verra. Revenons au cinéma. Tout commence par la réalisation du film. Le film raconte une histoire, les acteurs interprètent cette histoire et le cameraman enregistre les images dans une caméra.
- Waouh, dans une chambre ?
- Une chambre ? Une chambre noire alors.
- Patron grand blanc Charles, je fais italien deuxième langue et caméra c'est une chambre et dans une chambre…
- Victor je parle français.
- Mais que va dire le pasteur ?
- Alphonsiiine, le pasteur n'a rien à voir là-dedans.
- Là, dans la chambre noire ? Wahou, dans la chambre noire il y a le diable. Mes frères, mes sœurs il nous faut quitter là, vite, vite !!!

Tous se lèvent, roulent des yeux effrayés, hurlent à tue-tête :

- Y a le diable, y a le diable dans la boite de la chambre noire et Patron petit blanc Charles est son attaché de communication !

Cette brutale réaction interpelle le citoyen respectueux de l'environnement, coopérant béat et pourtant écolo-maniaque que je suis. D'un bond je bloque la porte, nonobstant le chahut clame à haute et intelligible voix :

- Calmez-vous, asseyez-vous, crénom de Zeus !

Le brouhaha s'estompe peu à peu.

- Je parle d'une caméra de cinéma. En voici un exemplaire.

Fièrement je présente ma Pathé Wébo à une tourelle avec trois focales, dont je suis très fier d'être l'heureux possesseur.

- Mais Patron petit blanc Charles tu n'as pas une GoPro hero5 Objectif 2", Écran LCD - Argent ?

In petto je pense « pauvre kinkajou », si tu crois que le ministère de la culture nous fournit des GoPro. Je ravale ma fierté, ne suis-je pas le passeur de la connaissance éclairée, occidentale, en recherche permanente de naturalité. Il faut que j'en finisse, nom d'un petzouilli !

- Qui parmi vous a déjà été dans un cinéma ? Taisez-vous ! Personne. Je vais donc vous montrer un film.

Laborieusement je déballe mon projecteur, transpire d'énormes gouttes, installe la bobine du film Laurel et Hardy, merde, putain de

moustiques, veux brancher le projecteur, où est la prise ? Le gros dégourdi s'approche :

- Charles Patron il faut te brancher sur la rallonge qui va au générateur du village.

J'obéis, enclenche le contact, les premières images… Non rien.
Devant mon air dépité le dégourdi me confie à l'oreille :

- Charles Patron le village est loin, il faut un peu de minutes pour que le courant arrive.

Han, han, s'il faut un peu de temps, Patron Charles attend. Oui, facile.
Une longue jeune fille délurée m'interpelle :

- Ce grand bwabwa te dit des âneries Patron Charles. Le courant circule dans un fil de cuivre à la vitesse de deux cent soixante-treize mille kilomètres à la seconde, le village étant à mille deux cent vingt-huit mètres le problème n'est pas là. Le problème c'est le générateur.
- Ha ! Voilà autre chose et qu'a-t-il ce générateur ?
- Des travailleuses détachées d'Astrie sont chargées de pédaler, évidemment elles sont moins chères que les locales mais moins efficientes. Elles posent sans arrêt. Tu vas voir Patron Charles.

La gamine glisse deux doigts dans sa bouche, émet un sifflement suraigu, déchirant. Quelques poignées de secondes plus tard le projecteur ronronne, les premières images…

- Wéhé, Patron petit blanc Charles, c'est quoi ce film en noir et gris. Ton gros truc là, il ne capte pas YouTube, Netflix, Canal Plus ?

Porca miseria, je vais immédiatement faire un rapport à l'attaché adjoint de la direction régionale d'Amazonie de la direction générale des médias et des industries culturelles du ministère de la Culture, crier haut et fort : *Le tiers monde n'est plus ce qu'il était !*
**…/**

## IMAGINEZ UN DIALOGUE

*Imaginez un dialogue “à la Audiard” entre deux acteurs morts, là-haut, au paradis des acteurs. Entrecoupez de quelques monologues intérieurs ; inventez si vous pouvez les dialogues dans l’esprit Audiard et incluez aussi quelques répliques de films.*

- « Inventez si vous pouvez » Pas un énoncé, une sentence !
- Ho, ho, l’hère, l’ire l’air d’haïr vous donne.
- Ben ça alors, ben ça, tu me la copieras !
- Ho hère, mon brave, dites-moi.
- T’es qui toi ?
- Marcelin-Henry de Saint Guodillo, sociétaire de la comédie française de son vivant, âme damnée maintenant. Si j’osai…
- Ose mon pote, « **les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît.** » (*Les tontons flingueurs)*
- Con, moi, Marcelin-Henry de Saint Guodillo ? Brave hère « **vous savez quelle différence il y'a entre un con et un voleur ? Un voleur de temps en temps ça se repose.** » (*Le guignolo)* et là je me repose… pour l’éternité. Oui, vivant j’ai volé, volé des mots, d’esprit ou seulement bons parfois, plus souvent vulgaires ou simplement grossiers, volé des tirades interminables à de piètres auteurs, de lyriques envolées à d’antiques poètes hellènes, des rires à de gros nigauds pleins de frics, des larmes à d’adorables minois désargentés. Alors voleur oui, con je ne vous le permets pas. J’attends des excuses.
- Te fâche pas collègue, des excuses, tout de suite les grands mots, remarque bien « **je suis pas contre les excuses je suis même prêt à en recevoir.** » (*Les grandes familles)* mais n’empêche, moi je dis que c’est une sentence, pas un énoncé.
- A quels écrits faîtes-vous allusion ?
- L’énoncé de l’exercice de l’atelier d’écriture.

Marcelin-Henry s’assoit confortablement sur un petit cumulo-nimbus onctueux, blanc, entreprend la lecture du fameux texte objet de mon ire.

- Fichtre ! Ce n’est pas un énoncé mais une sentence !
- Comme je te le dis, y va m’entendre le gros Père.

- Le gros Père ?
- Saint Pierre, chaque semaine sa nymphette nous donne un devoir sur table à faire pour la semaine suivante, nous faire passer le temps qu'elle nous dit, comme si on savait pas que l'éternité c'est pour tout le temps. T'es nouveau ici ?
- Oui, hier. Celle-là tu la connais ? « Il remontait la rivière à contre-courant » Entendue à la télé, juste avant de partir.
- Pas mal, mais moi tu sais « **je suis ancien combattant, militant socialiste et bistrot. C'est dire si, dans ma vie, j'en ai entendu, des conneries.** » (*Un idiot à Paris)* C'est pas tout ça, je vais y causer du pays au ventru.
- Calme hère ami, d'haïr cesse, réfléchissons, « **deux intellectuels assis vont** plus **loin qu'une brute qui marche. »** (*Un taxi **de** Tobrouk)* Positivez, rencontrez notre bon père, souriez-lui, explicitez votre déconvenue…
- De quoi, de quoi « **mais pourquoi j'm'enerverais ? Monsieur joue les lointains ! D'ailleurs je peux très bien lui claquer la gueule sans m'énerver ! »** (*Le cave se rebiffe)*
- Arguez de votre talent, expliquez votre mécontentement, insistez sur le fait que « **la justice c'est comme la Sainte Vierge. Si on la voit pas de temps en temps, le doute s'installe.** » (*Pile ou face*.) Enfin n'oubliez pas « **Il vaut mieux s'en aller la tête basse que les pieds devant.** » (*Archimède le clochard)*
- Les pieds devant, c'est fait !

**\..../**

# MARCELLIN

*Synopsis S.F.*

A douze ans Marcelin est un orphelin rêveur, chasseur de champignons dans la forêt de Montrency. Il sait où les cueillir, ceux sont ses maigres ressources une fois échangés aux bourgeois de la ville contre une écuelle de soupe épaisse ou quelques piécettes.
Alors qu'il s'apprête à couper une trompette de la mort, il est surpris par un terrible bruit, un sifflement inconnu, venu d'un autre monde. « Dieu rappelle les siens » est sa première pensée. La terre tremble, les chênes, les hêtres s'entremêlent en tombant dans un vacarme assourdissant, les bouleaux blancs zèbrent les ténèbres. Chevreuils, blaireaux, écureuils fuient en tous sens hurlant des cris déchirants.
Brusquement, un silence d'outre-tombe à peine troublé par le bruissement des derniers fuyards dans les fourrés ; un épais voile de suie noire couvre toute la nature, et lui aussi. « Dieu est en deuil » est sa deuxième pensée, la troisième « de son étoile, maman ne pourra plus me voir, sans sa protection je vais mourir ».

Lové contre la souche d'un frêne cassé, Marcelin se réveille lentement. Dans sa main il serre toujours la craterelle. Une douce chaleur remonte le long de son bras engourdi, il sent le champignon, maintenant pourpre étincelant, palpiter au rythme de son cœur. Mais la chaleur augmente, les battements s'accélèrent, la forme évolue, grossit, oblongue. Il se lève pour s'apercevoir que les tremblements s'atténuent, l'ardeur diminue, rouge puis rosée, la couleur devient opalescente. De cette gangue éclot une sirène d'une taille égale à la sienne. Sa chevelure rousse éclabousse ses épaules jusqu'à ses seins en fleurs de lotus. De son ventre replet part sa queue de poisson vert de gris. Elle baigne dans un limbe de pure clarté.

Marcelin a peur, une bulle se forme autour d'eux, imperceptiblement elle s'élève dans la nuit fuligineuse. Mélusine tente de l'attirer, veut le rassurer, Marcelin trépigne, tape contre la paroi, La fée se fâche, explique que ce n'est qu'une fragile bulle de savon, qu'ils ne sont pas encore sortis de l'attraction terrestre, qu'une explosion les ramènerait à leur point de départ. Marcellin s'énerve, lève le bras

pour donner une gifle à sa co-bullée. La colère déforme le joli minois, elle lui balance un formidable coup de queue dans un endroit très sensible de l'homme qu'il deviendra plus tard. Prostré, Marcelin coince la bulle, l'empêche de poursuivre son ascension, d'un second coup de queue il est remis à sa place initiale. La progression reprend sa course. L'aube du premier jour interstellaire les surprend, endormis dans les bras l'un de l'autre.

Alerté par son septième sens, Mélusine se réveille en sursaut, aperçoit au loin un vaisseau de guerre spatial aztèque, un ancien modèle datant de moins huit cent avant J.C. Heureusement, il est mal placé alors qu'elle a du champ. Rapide, elle suit sa première intuition, pique vers la lucarne formée par les rayons de deux lunes. Le vieil engin n'en a pas suffisamment dans les chaussettes, il tire un antique boulet. Mélusine rit, elle leur fait tout, elle sait que toutes les minutes qui passent lui sont favorables. Assis, Marcelin se demande comment faire pour récupérer ses champignons, il a faim, et sans sa cueillette pas de soupe. Compatissante la sorcière lui explique qu'ils sont sur le chemin de Compostelle, une bourgade située à quelques années lumières sur Andromède où il retrouvera sa Maman.
En l'an de grâce mille deux, quatre jours avant la fête de Pâques, une météorite heurte la terre dans la région des puys. Il faudra un long temps avant que ne repoussent les champignons.

Clap de fin !

\---/

## LA PAIRE

Nous sommes jumelles et avons eu un destin commun et quelle destinée ! Moi qui suis née la première je peux vous dire que nous avons été vernies, peu, il est vrai, une fine couche, peut-être, mais suffisamment pour être remarquées.
Belles, fines, élégantes nous avons parcouru le monde, tenu le haut du pavé, battu tant de trottoirs. Quelle vie ! Une longue histoire pleine de rebondissements que vous n'avez certainement pas envie d'écouter.
– Oh si, si !
– Qui a dit si, si ? Moi, je dis non !
– Si, si !
– Vraiment vous voulez que je vous la raconte ? Et bien je vais vous la raconter. Si, si, complètement, en détail, sans rien omettre, ni les grands drames, ni les petites vétilles. Ah, ah ! Je vous sens moins enthousiastes tout à coup. Mais tant pis, ce qui est dit est dit, choses promises… pluie du matin mouille aussi les escarpins.
Aussi sec j'enchaîne :
Alors voilà, très tôt nous avons été exposées aux regards des passants. Certains pouvaient être envieux, d'autres plus concupiscents, aucun indifférent. Souvent on nous prenait en main.
– Touchez, quelle douceur, quel souplesse, disaient les unes.
– Very beautiful, amazing ! ajoutait quelque touriste anglophone.
Maintes fois nous finissions sur la moquette et là je ne vous raconte pas les allers-retours. Ce n'était pas le pied et nous recommencions, caresses, moquette, quel boulot. Un jour nous avons plus plu qu'à l'ordinaire à une riche héritière qui après nous avoir essayées nous a achetées. Paris, Londres, New York chaque fois nous pensions être arrivés à destination mais non, on peut dire qu'on nous a fait marcher. Nous avons même foulé le fameux tapis rouge, non pas celui de Cannes.. Kremlin, Moscou.. qui ne mène pas à une salle de spectacles, quoique, aux appartements privés de… chut, top secret !
Ainsi le temps a passé comme TGV en rase campagne, nous avons vieilli, perdu formes et éclat, mis au placard, sur *Leboncoin*, pour finir échangées contre trois places cinéma.

Aujourd'hui, si vous observez bien, vous pourrez nous apercevoir, avachies, aux pieds de l'ouvreuse du cinéma Gaumont Palace.

- Bon pied la route !
- En français, ça veut dire ?
- En Afrique, bonne route ! Un peu plus même, tu connais l'heure du départ, tu ignores celle de l'arrivée, la vie, la vraie.
- Tu as faim, soif, un besoin naturel ?
- Non pourquoi ?
- Tu deviens philosophe. Un autre concept ?
- Oui, pourquoi faisons-nous du stop sur un chemin vicinal ?
- Ce n'est pas un chemin vicinal mais une route départementale.
- Départementale mon cul, au rythme de la circulation actuelle, à midi on la saute et ce soir nous dormons dans le champ.

Le silence retombe, seuls les grillons laissent éclater leur joie de vivre sous ce soleil matraqueur. Quand j'y repense, l'autre blaireau qui la matait hier soir avec les valseuses en bandoulières. Si cette gourde lui avait consacré un tantinet d'attention nous aurions couché dans un vrai lit, petit déjeuné d'un bon café, nous nous serions gavés de viennoiseries. Pété de tunes le dadais dodu, ça se voyait. En plus, il nous aurait conduits à Paris, la bave aux lèvres, le laid.

- Oh, oh les garçons arrêter de mâchouiller vos idées noires, je sais ce que vous cogitez, mais il était vraiment affreux votre gogo.
- Affreux, affreux, c'est vite dit, disgracieux peut-être mais riche et dispendieux.
- Une sorte de beauté crésucienne !
- Je veux un homme pour moi toute seule, un homme qui m'aimera passionnément.
- Balancée comme tu l'es, quel manque d'ambition !

– Bon d'accord, s'il arrive un camion j'enlève le haut, une camionnette j'enlève le bas, une belle bagnole j'enlève tout.
– Et si ce sont les gendarmes, fais l'inverse.

Paris enfin ! Je me balade sur les Champs Élysées sapé comme un milord, à bout de sous, à bout de souffle, dans la tête une ritournelle « Allez venez Milord vous asseoir à ma table » ben voyons ! Mon estomac gargouille, ça doit tomber, il faut que ça tombe. Coups d'œil à droite, coups d'œil à gauche, tiens mate la petite bourge, de l'or là où il en faut, endiamantée léger, la classe. Les jambes arquées tout de même, normal elle doit monter à l'Ecole Militaire. Bon, quand il faut y aller, j'y vais.

– Bonjour Mademoiselle, vous connaissez Paris, je cherche…

Ses deux yeux pervenche, je la prends dans mes bras.

Restaurants, boites, boutiques griffées, voyages, croisières, vingt-deux ans plus tard fortune faite, nous vivons à New-York. Je l'ai maintenant sur les bras et ne sais comment me déscotcher.

– Ecoute Lucienne, tu dois comprendre, autant en emporte le vent.

**\..../**

Il a douze ans, pas un poil au menton. En ce temps-là l'ascenseur n'existait pas, il prenait l'escalier, haut lieu de convivialité où les locataires échangeaient quelques propos légers sur le temps, toujours pourri, la hausse du prix des pommes de terre, mais ça finira quand, ou encore cette foutue ampoule du troisième, il faudra une chute mortelle pour qu'il la remplace. Lui, il la guette, quand il l'aperçoit il se précipite, dégringole les marches pour être certain de la croiser à la pleine lumière du second, son amoureuse, la belle Victorine. Souvent il rêve qu'elle s'arrête stupéfaite, le prend dans ses bras, l'entraîne vers son nid d'amour, son studio sous les combles, le studio de la Victorine.
Il a vingt ans, métallo chez Renault en congés mal payés, il tournicote dans Nice au volant de sa quatre chevaux, il rêvasse, tout est beau ici, du bleu intense, du vert violent, qu'est-ce qu'il fout à Boulogne-Billancourt dans le gris sous la pluie. Soudain, il pile. Devant le capot une arche imposante, au fronton « Studios de la Victorine ». Bravo, elle a réussi, pense-t-il, il y a maintenant un « s » à studio. Curieux, il entre…

- Alors, tu me le donnes ton scénario ?
- Deux virgules à intervertir et tu pourras le lire. Que pense-tu du synopsis ?
- Un mélo à l'eau de rose. Où prévoies-tu de tourner ?
- Un, mon public aime ça, tous mes films cartonnent. Deux, aux studios de la Victorine évidemment.
- A Nice ? Mais cela va me coûter un pognon de dingue.
- Ceux sont de bons professionnels, tu raccourciras le temps de tournage.
- Celle-là d'histoire, je crois l'avoir entendu de la bouche de tous les metteurs en scène, de tous les scénaristes avec lesquels j'ai travaillé !

Depuis lundi nous tournons en intérieur les scènes dans l'escalier. Menuisiers, éclairagistes, décorateurs, patineurs ont fait un travail formidable. Le réalisme me trouble, je replonge en enfance, mon

cœur bat la chamade quand j'entends des pas monter, si Victorine m'apparaissait… La magie du cinéma.

- Stop ! On arrête tout. On plie bagage, ordre de grève générale !

Abasourdi, je regarde le réalisateur qui tourne la tête vers le producteur éberlué.

- Camarades, réunion de suite dans le local de l'intersyndicale.
- Réunion immédiate dans mon bureau, éructe le producteur.

Nous nous retrouvons dans le magnifique bureau d'angle de la villa Rex Ingram qui fut celui de Victor Masséna, 3ème duc de Rivoli et 5ème prince d'Essling, descendant du maréchal Masséna. Debout près de la fenêtre, je sirote un whisky on the rocks. Le temps est magnifique, le ciel uniformément bleu roi, la mer d'un gris d'argent scintille au loin... probablement là que les dieux conservent leurs diamants... quel pays extraordinaire !

Le producteur me tire de ma rêverie.

- Qui sait quoi ? Je n'ai plus vu de mouvements sociaux dans le cinéma depuis le joli mois de mai soixante-huit.
- Ils ont essayé de m'embringuer, répond la secrétaire de direction.
- Et ? Qui est le leader ?
- Pas simple de vous répondre. J'en connais au moins cinq. Victorine, l'habilleuse, est la plus radicale.

Victorine, Victorine, je t'adorais obsession sentimentale de mon adolescence, ne devient pas malédiction de mon âge adulte. Victorine, comment peut-on appeler sa fille Victorine, ridicule.

- Elle est suivie de près par Pierre-Henri, le coiffeur.
- Pierre-Henri ? Il vient de se faire jeter par son minet, son orgueil en a pris un coup, il doit vouloir retrouver son honneur perdu le travelo.
- Et puis, et puis, on avance, on avance.
- Marcel, le chef mécanicien fort en gueule, avec lui nous devrions pouvoir nous entendre. Enfin Christian l'éclairagiste et Mireille la costumière, ces deux-là suivront Marcel, aucune personnalité.
- Eh bien voilà, le vrai problème est Victorine. Quelle mouche t'a piqué pour exiger de tourner ici ?

- La nostalgie peut-être bien, et puis c’est le titre que nous avons prévu de donner au film, non ?
- Christine, priez donc Madame Victorine de venir nous présenter son cahier de revendications. Mais je veux être clair, s’il s’agit d’une augmentation des salaires, je n’accepterai pas plus de trente pour cent. Je n’en démordrai pas !
- Monsieur, le restaurant Studio de la Victorine nous appelle, le cuisinier va partir, il est aux trente-cinq heures, pas à la disposition de la production H vingt-quatre sept sur sept.
- Compliqué de travailler dans le midi, en plus je suis sûr qu’ils ne travaillent pas le dimanche. Comment je vais tenir mon budget moi !

Notre table est dressée à l’ombre d’un olivier noueux plus que centenaire. Comment peut-on fréquenter la cantine de l’usine Renault de Boulogne-Billancourt quand il existe de tels lieux ? Incompréhensible...

- Christine, commandez un repas léger, un après-midi de négociations nous attend.

Chère Christine, en entrée, poivrons à l’huile de truffe blanche, petits farcis à la niçoise suivis par une jolie daurade aux yeux bleus pêchée le matin même. Je me laisse tenter par une assiettée de daube avec ses gnocchis baignant dans sa sauce épaisse, un mesclun fondant croquant, un petit chèvre de Sospel, une part de tarte à la confiture des cerises du jardin, le tout arrosé par un chatoyant rosé de Bellet. Comme il nous est recommandé de rester alertes, je finis par un café fort et gourmand, j’adore les mignardises.

Il est bien seize heures trente quand nous regagnons d’un pied lourd le bureau du producteur pour une concertation avec nos partenaires sociaux. Avec tout le respect dû à nos hautes fonctions, Christine nous apprend que Pierre-Henri est parti à un rendez-vous coquin, Marcel et Christian à la pêche aux encornets, obligé c’est la saison, Mireille chercher ses enfants à la sortie de l’école.

- Déjà, partis, tous ! Mais comment je vais faire pour tenir mon budget !
- Ils sont en grève Monsieur !
- Victorine, Madame Victorine, est-elle encore là ? éructe le producteur.

- Oui Monsieur, elle attend dans la salle d'attente depuis quatorze heures.
- C'est fait pour ça une salle d'attente, non ? Faites entrer l'accusée.
- Oh ! s'insurge Christine subitement toute pâlotte.
- Je rigole Christine, je rigole pour ne pas pleurer devant mon déficit budgétaire.

Déboule dans le bureau une petite boule de nerf, brune de peau, noire de cheveux dressée sur des jambes arquées.

- Inadmissible Monsieur le producteur, inadmissible de faire attendre aussi longtemps un représentant des travailleuses et travailleurs toutes catégories socio-professionnelles confondues Nous avons fait le bilan…
- Bien sûr, bien sûr, l'interrompt patelin le producteur, ensemble nous allons explorer les voies d'un compromis rapide.
- Jamais, pas de compromis !
- Mon amie détendez-vous, conditions de travail, temps partiels subis, fins de carrière, tout est négociable.
- Rien à négocier, amplifier la mobilisation et la grève pour gagner !
- Mais enfin, soyez raisonnable, les travailleuses et travailleurs, comme vous dites, on besoin de revenus pour vivre.
- Pas besoin, la caisse de solidarité envers les grévistes y pourvoira.
- A propos, vous ne m'avez pas dit qu'elle est votre revendication, si c'est un problème de salaire, je peux faire un effort conséquent, trois pour cent d'augmentation immédiate et une prime de vingt euros à la fin du tournage. Pas mal, hein ?
- Rien à foutre !
- Alors c'est quoi votre p….. de revendication ?
- Nous n'acceptons plus de travailler les jours de beau temps !

Magie du cinéma, estomac gargouillant, œil baignant dans le rosé de Bellet, j'observe. Elle est où ma Victorine, elle est où ?

## SALLE 5, À L'ÉTAGE

L'insupportable piétinement en file d'attente face au guichet va enfin pouvoir cesser. Jambes lourdes, genoux engourdis, lombaires en miettes. Et cacophonie de parfums délicats mêlés de relents corporels. Il est grand temps de passer dans la salle obscure.
- Salle 5, à l'étage ; bon film
- Merci.

Les murs sont tendus de carmin dès le hall, comme il se doit ; l'escalier n'est pas en reste : seul l'or des barres en fond de marche brille sous les spots. On grimpe lentement, presque cérémonieusement, en effleurant du bout des doigts le rouge moelleux, le bruit des pas étouffés par cette débauche de velours. On revit son mariage ou on se rêve gravissant les marches d'un certain Palais des Festivals… Le sas maintenant, et ses portes d'accès à la salle. On ne sait jamais comment s'y prendre avec elles : faut-il pousser ? ou tirer ? L'obscurité croissante n'arrange rien à l'affaire. Le plus sûr est de suivre de près un autre spectateur en espérant qu'il aura la courtoisie de retenir la porte ou, mieux, de céder le passage.
Pénétrer dans la salle obscure est toujours une épreuve, parce qu'elle est obscure, justement, et remplie de pièges comme ces rangées de sièges sombres et ces marches en contre-jour, toujours trop larges et irrégulières. Le plus simple serait de se glisser illico dans la première rangée venue, au fond de la salle, oui mais voilà, le cinéma, c'est le grand écran, c'est fait pour en prendre plein la vue (sinon, autant rester chez soi devant son téléviseur, non ?). Alors il faut bien affronter courageusement l'épreuve des maudites marches.

Le choix de la rangée n'est pas simple. On jauge la taille de l'écran, on apprécie le recul, on évite soigneusement la proximité des spectateurs de grande taille, de ceux qui arborent des chevelures extravagantes, des enfants qui ne manqueront pas de bavarder et de

froisser leurs papiers de bonbons. On hésite un peu, pas trop, pour ne pas paraître indécis. Et on se glisse enfin à tâtons vers la place convoitée, en espérant ne pas être importuné par de futurs voisins indélicats.

Bientôt la musique de fond se tait ; la lumière tamisée diminue sensiblement sans toutefois plonger l'assistance dans le noir total. On se félicite de s'être installé avant ce moment fatidique. C'est le temps des publicités et des bandes-annonces : Jean Mineur s'envole vers un cinéma flottant dans les airs mais on regrette le temps où il projetait sa pioche « en plein dans le mille », sans transition une bouche gourmande couvre tout l'écran pour croquer un cornet de glace à faire saliver avant qu'un super-héros traverse une immense boule de feu dans un vacarme assourdissant, suivi d'un animal de synthèse qui jappe une réplique hilarante en ébouriffant son pelage plus vrai que nature. L'enchaînement rapide est abrutissant et n'a aucun sens mais cela fait partie intégrante du spectacle (car sinon, autant rester devant son téléviseur, non ?). On en profite pour basculer son mobile en mode silencieux.

Il fait maintenant tout-à-fait noir. Le spectacle commence par une succession d'animations aux couleurs des financeurs, pas plus censées et tout aussi agressive que l'enchaînement des publicités précédentes. C'est une transition nécessaire vers la magie du film qui va bientôt nous arracher larmes ou éclats de rire. On recherche la position idéale, on se cale dans son fauteuil, les sens en éveil. L'émotion est imminente. Chut…

Le silence envahit soudain le plateau. Lumières et cadrages sont au point. Toute l'équipe est prête à tourner. *Toute* l'équipe, oui. Les acteurs, bien entendu, et aussi les machinistes, éclairagistes, 'ingé-son' et autres perchman sans oublier nous autres, que le vocabulaire usuel relègue au rang *d'accessoires*, mais sans qui, croyez-moi, la magie ne pourrait se produire.
Le chef-machiniste m'agrippe, me griffonne à la craie quelques signes codés dans le dos, m'ouvre grand la gueule et m'intercale subrepticement entre caméra et décor de la scène. Ça, c'est mon petit frisson quotidien, même après toutes ces années. J'en avais tant rêvé, quand je prenais forme sur l'établi du menuisier ! Honnêtement, qui n'a jamais été tenté de s'imposer devant la caméra, comme ça, juste pour rire ou pour faire la vedette ? Observez donc l'arrière-plan des reportages télévisés en extérieur : comme ils se pressent, tous ces humains, pour envoyer un coucou au public !
Et bien, pour moi, voyez-vous, c'est mon quotidien, ça, apparaître furtivement en surimpression. Et après la formule magique traditionnelle, je claque des dents bien fort, disparais comme j'étais venu et la magie peut opérer.

A mes débuts, je claquais d'un '*clap*' propre et net, le signal idéal pour caler la synchronisation de la bande-son au montage. Mais aujourd'hui, je dois bien reconnaître que je me fais vieux, mes dents se sont un peu élimées à l'usage et ma mâchoire émet parfois un petit grincement de porte rouillée ; j'aurais juste besoin d'un peu d'huile mais personne n'y songe. Ah ! ça, c'est certain, si la vedette du jour a un tantinet soif, tout ce petit monde se précipite et se coupe en quatre pour lui offrir eau, thé, coca, ballon de rouge ou whisky, selon ses caprices. Moi, tout ce que je demande c'est un peu d'huile mais personne ne m'écoute ; c'est comme ça au rang des accessoires.

Je pourrais vous en conter sur le cinéma ; j'en ai tant vu, tant entendu, tant vécu. Je pourrais vous dire le claquiste débutant qui bafouille l'incantation et laisse choir maladroitement le clap, je pourrais vous parler de l'acteur indélicat qui me colle son chewing-gum entre les dents avant d'entrer dans le champ, ou encore le

réalisateur colérique qui hurle son *Coupez !* avant même la fin de la formule magique.
Mais voyez-vous, je me sens vieux et bientôt au bout du rouleau, je suis maintenant tout rafistolé, je sais bien que je finirai prochainement enfoui sur une étagère sombre du magasin général, une étiquette numérotée me clouant définitivement le bec. Tant pis ; je l'accepte ; c'est mon *karma*.
Mon grand regret restera d'avoir été si souvent filmé et jamais montré, toujours coupé au montage.

Allez, ciao, les ingrats du cinéma, je vais tirer ma révérence sans cérémonie, c'est mon destin d'accessoire, mais je vous aurai fait part de ma vie d'humilié.

*-*-*-*-*-*-*-*-*

Ce que ce clap ne pouvait savoir, quand il a jeté sa bouteille à la mer, c'est que les studios ont définitivement fermé après cet ultime tournage, et qu'il trône maintenant pour l'éternité derrière une vitrine du musée au-dessus d'une belle étiquette dorée « *Dernier clap utilisé aux studios de la Victorine* ».

# « QUELQUES JOURS À NICE » !

**Avec son dernier film, le réalisateur du célèbre**

**« Mado en bateau »**

**fait le pari de transporter le spectateur jusqu'au nirvana.**

**Dans « Quelques jours à Nice », le jeune réalisateur Benhache nous invite à partager son regard sur la Côte d'Azur et sa métropole ; et sur la vie. On découvre un Nice insolite où il fait bon vivre, ce qui bouscule bien des idées reçues.**

Avec « Mado en bateau », Benhache nous avait révélé une autre façon de pratiquer la mer. On se souvient de Mado ramant avec les pieds (selon une technique traditionnelle vietnamienne), ou Mado et ses pêches miraculeuses (qu'elle rejette en mer après une prière symbolique de pardon empruntée à un maître tibétain). On a tous en tête les images et les cadrages à couper le souffle ou encore la BO mêlant habilement sons naturels, bruitages et mélodies de handpan, qui caractérisent ce chef d'œuvre du 7° art.

## *Un 3° long métrage attendu*

Assurément, le jeune auteur-réalisateur était attendu au tournant de son 3° long-métrage. Et avec « Quelques jours à Nice », Benhache assure ! Comment qualifier ce film incroyable ? Documentaire ? Drame ? Comédie ? Tout à la fois ; ou rien de tout cela, c'est selon le regard que l'on y porte.
De Nice, il en est question, effectivement. Mais est-ce le sujet ? La mer ? Elle reste omniprésente, personnage à part entière, comme toujours chez Benhache. Et si Mado porte le film dès ses premières minutes, le personnage disparaît au 2° tiers du film. Le cinéma de Benhache innove.

### *Un spectacle total qui vous transforme*

Alors, de quoi s'agit-il donc dans ce long métrage inclassable ? Du bonheur, essentiellement, du bonheur de vivre, de vivre l'instant présent, intensément. Non pas un bonheur qui nous serait conté 'car « Quelques jours à Nice » ne *raconte* pas, au sens habituel, une histoire, mais le bonheur que le spectateur ressent immanquablement en étant immergé dans ce flot tranquille de saynètes aux images superbes, servi par des acteurs parfaits* et soutenu par une bande son inouïe dont le thème récurent reste en tête bien longtemps après le retour dans le monde réel. Et le monde apparaît soudain sous un nouveau jour. « Quelques jours à Nice », et nous voilà transformé !
Alors, courrez au cinéma ! Que le monde entier voie et revoie « Quelques jours à Nice » et ainsi bonheur et paix sur Terre ne seront plus des mythes !

---

* *La prestation exceptionnelle de Madeleine C. lui vaudra-t-elle le prochain Oscar ?*

Enfin, cinq minutes de tranquillité ; laissez-moi vous raconter. Les studios de la Victorine ont décroché le gros lot : une superproduction digne des meilleures années hollywoodiennes, un film fleuve de près de 3 heures, avec musique symphonique, décors grandioses, pyrotechnie, maquettes sophistiquées plus vraies que nature pour certains plans d'ensemble, trucages, incrustations et images de synthèse, dizaines de figurants et belle brochette d'acteurs, le tout au service d'un remake du fameux « Out of Africa » transposé dans les Alpes-Maritimes.
Les premiers rôles sont confiés par la production à deux acteurs à la mode, héros quotidiens d'une série télévisée à sketches diffusée après le journal de 20 heures sur une chaîne publique. De vous à moi, j'aurais préféré de vraies vedettes de cinéma mais, bon… Et pour la réalisation, moi, après le succès phénoménal de mon deuxième long-métrage « Quelques jours à Nice ».

*« Monsieur Benhache ?*

- *Ah ! Non ! J'ai dit cinq minutes de tranquillité ! Ca peut attendre, non ?*
- *OK ; on attend… Cinq minutes… »*

Un chantier et un budget colossaux, à donner des sueurs froides dès le réveil. Pour être franc, depuis six mois que je travaille sur le projet, je ne sais plus ce qu'est une nuit paisible et maintenant que le tournage a débuté, je tiens grâce au Tranxène mais, chut, cela reste entre nous, bien sûr.
Tous les plateaux sont réquisitionnés pour ce film. Une armée de charpentiers, menuisiers et décorateurs a créé les différents intérieurs. Ceux de la ferme m'impressionnent particulièrement ; je ne peux m'empêcher d'y ressentir la présence du beau Robert et de l'énigmatique Meryl. Et pourtant, il va bien falloir coller d'autres visages sur les personnages de Karen et Denys !

*« Oh ! Ben ! Tu es là ? On a un problème… ». J'hallucine ! Pas moyen de se poser cinq minutes…*

*-*-*-*-*-*-*-*-*-*-*

Bon, je reprends. Comme chaque jour depuis deux semaines que nous tournons les intérieurs, c'est l'effervescence dans les studios. J'ai beau être le chef d'orchestre, je reste toujours impressionné par le nombre de gens qui collaborent pour la réalisation d'un film : une vraie fourmilière en agitation effrénée ! Et cette agitation reste soudain en suspend, comme par magie, entre mes incantations « Moteur ! » et « Coupez ! ».
C'est fou tout ce qui peut encombrer un décor, hors champs ; le spectateur ne peut pas imaginer ! Caméras et projecteurs, bien entendu, mais aussi perches, micros et enregistreurs, ainsi que tables roulantes des accessoiristes et des maquilleuses, sans parler des chaises pour tout ce petit monde. Mais le pire, ce sont les câbles ! Les haubans soi-disant conçus pour stabiliser les pans de décor mais qui restent à guetter votre tête ou vos jambes dans chaque recoin sombre, et les fils électriques. Ah ! Les fils électriques ! Les kilomètres de fils électriques ! J'en ai attrapé une sueur plus froide que froide quand j'ai lu le poste « Câbles électriques » sur le budget du film. Incroyable ; à l'époque du « sans fil » pour tout et n'importe quoi, pour téléphoner, recharger un mobile ou écouter de la musique, le cinéma, lui, reste à l'ancienne, et les électriciens s'évertuent à étaler leurs spaghettis au sol comme autant de pièges pour les pieds distraits.

*« Monsieur Benhache ? On peut vous parler ; ça devient urgent…*
– *OK, j'arrive ». J'hallucine ! Quel métier de fou…*

*-*-*-*-*-*-*-*-*-*-*

Bien, revenons au tournage. Bon, aujourd'hui, c'était sans risque majeur : quelques scènes de liaison, deux ou trois dialogues en champs-contrechamps et les figurants à piloter dans les scènes d'ambiance ; ça devait aller. D'ailleurs, j'ai plutôt mieux dormi la nuit dernière.

*« Monsieur Benhache ?*
– *Oui.*
– *Je peux vous parler ?... On a un problème… »*

*Le ton de voix et l'hésitation de mon premier assistant me font frémir ; on doit avoir un gros problème…*
*« Voilà… En rentrant sur le plateau 3, pour préparer la scène 14, Monsieur Jean a trébuché dans les câbles…*
- *Et ?*
- *Et il a fait une mauvaise chute…*
- *Et ?*
- *Et il a entraîné trois projecteurs dans sa chute…*
- *Et ?*
- *Les projos, ça va aller, on a de la réserve… »*

*Les projecteurs, je m'en moque ! Mais à voir sa tête, je crains le pire.*
*« Et Jean ?*
- *Là, il est à l'infirmerie des Studios… C'est pas joli, joli…*
- *Mais quelle nouille ! »*

*Il a beau tenter de me ménager, ce brave assistant, sa dernière réplique me glace le sang. Je me rassieds prestement et respire à fond cinq fois avant de le suivre.*

*-*-*-*-*-*-*-*-*-*-*

Une vision d'horreur m'attend à l'infirmerie : l'acteur esquisse une grimace en guise de salut et s'avance en boitillant. Il arbore un magnifique œil au beurre noir et d'autres hématomes, sa pommette cramoisie a doublé de volume. Au premier coup d'œil, c'est un cauchemar pour les maquilleurs ! Jean bredouille quelques excuses, tente de me rassurer sur son état et me demande juste un peu de temps pour se remettre de son choc.
Je retourne dans ma loge, suivi de mon fidèle assistant qui a au moins le tact de garder le silence. Je me verse une bonne dose de whisky, mon remède de crise pour éviter le syndrome de la rate au court-bouillon. Que faire ? Tout le monde est déjà en place. Le budget du film avait jusqu'ici à peu près *normalement* dérapé, sans excès ; mais on ne peut pas se permettre quinze jours d'arrêt. Alors ? Adapter le scénario ? Changer d'acteur ? Mission impossible ! La production ne suivra pas ! Surtout, rester calme et réfléchir…

*« Monsieur Benhache…*
*– Attends. Laisse-moi réfléchir… »*

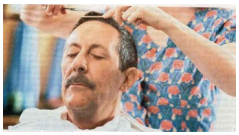
Tourner malgré tout les scènes du jour, mais sans contre-champs, histoire de ne pas sombrer dans le film d'horreur ? Non, rien de tout cela ne fonctionne. *Il me faut mon acteur, un point c'est tout* !
Pour éviter la panique, je me réfugie dans le scénario, je consulte fébrilement le planning, je jette un œil au budget, je brasse du papier ; c'est plutôt la brasse coulée dans les papiers…

*« Monsieur Benhache, on a peut-être une solution… »*

Mais on frappe à ma loge. Ce n'est vraiment pas le moment ! Je réprime un juron, me précipite à la porte que j'ouvre plus violemment que souhaité, prêt à déverser toute mon angoisse sur le premier venu.
Et je reste stupéfait. J'hallucine ! Ma détresse s'évanouit instantanément : devant moi se tient un Jean souriant, indemne de tout hématome et… rajeuni de… cinq ans peut-être. Miracle ou exploit des maquilleurs ?
« Monsieur Benhache ? Je ne suis jamais très loin lors des tournages de Jean. Alors me voilà ! Qu'est-ce qu'on tourne aujourd'hui ? Vous pouvez me passer un script, celui de Jean est tout taché… »
L'assurance désinvolte du personnage me déconcerte. Oui, bien sûr, physiquement, il pourrait convenir ; avec un brin de maquillage, le spectateur n'y verra rien. Mais… pour ce qui est du jeu d'acteur…
« Mais je me présente, Marc, le frère jumeau de ce maladroit de Jean. Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude, je le remplace de temps en temps. Et personne ne s'en est plaint pour la série TV… Vous pouvez me passer un script ? ».

*-*-*-*-*-*-*-*-*-*-*

Voilà. Quinze jours ont passé. La production a suivi. Le planning a été tenu. Le tournage s'est bien passé, c'est-à-dire jamais comme prévu mais avec des remèdes à tous les aléas. Les électriciens rangent leurs nouilles au mieux. Jean est maintenant maquillable ; il reprend son personnage. Et moi, je ne tournerai plus qu'avec lui… et sa doublure miracle. Mais, chut, cela reste entre nous bien sûr ; le spectateur ne doit rien savoir…



Dans la pénombre du studio, l'équipe technique s'affaire aux derniers réglages. Le décor est en place, les mouvements de caméras repérés ; reste à ajuster les lumières.
Jean regagne sa loge rudimentaire aménagée dans un recoin du studio pour se mettre en condition avant le tournage. Il répète mentalement ses répliques.
*Non, mon petit Jean, pas tout bas ; à voix haute, sinon ça ne vaut pas*. Jean se cale au mieux dans son 'pliant de star' et ferme les yeux pour mieux se concentrer, malgré la rumeur du plateau chargé d'invectives et de noms d'oiseaux. Mais on frappe à sa loge.
*Merde ! On ne peut donc jamais avoir la paix, ici ! Si c'est encore cet emmerdeur d'éclairagiste et ses problèmes de reflets sur ma tignasse, je te me le…*
« Ah ! Sophie ; c'est vous… Une petite beauté avant les sunlights ? Mais je vous en prie, entrez donc… ».

Jean offre sa chevelure aux mains expertes de la coiffeuse et laisse son esprit vagabonder à son gré.
*Scène 2. Le baiser. On plutôt l'étreinte infinie ponctuée d'un tout petit baiser riquiqui ! A quoi ça rime cette scène ? Où est-ce qu'ils ont vu une scène d'amour comme ça, les ploucs du scénario ? On ne tourne pas un remake de « In the moon for love », à ce que je sache ! On est dans l'action, ici ; de la vraie, avec des biscotos et ce qu'il faut de machisme ; et des filles à faire chavirer le spectateur. Tu crois qu'il va chavirer le cœur du spectateur devant une étreinte chaste de 5 minutes ? Et pendant ces 5 minutes, je fais quoi, moi, de mes bras ? Non, moi, je verrais plutôt un baiser de 5 minutes, un*

*fougueux, en gros plan, avec langue et moustache… Ouais, et ça serait pas désagréable de lui coller le baiser de sa vie à la jeune bombette qui n'a encore rien vu…*
« S'il vous plaît, Monsieur Jean, cessez de vous agiter, je vais finir par rater votre mèche.
– Oui, oui, Sophie ; pardonnez-moi. Je rêvassais… »

Le haut-parleur de plateau couvre soudain la voix du comédien :
« Interruption ! Interruption. Problème technique de lumières. Reprise à 15 heures. Tout le monde reste sur place, en silence. Et on ne touche à rien ! Merci »
*Et merde ! 2 heures à tuer, maintenant. Ah ! Je te jure, les petits budgets…*

Jean quitte sa loge, fin prêt pour le tournage et résigné à patienter. Il fait les cent pas dans le capharnaüm du studio, attentif à ne rien bousculer et à ne pas trébucher sur les innombrables accessoires et câbles électriques au sol. Inconsciemment, il se dirige vers le décor de la salle à manger, éclairé, d'où lui proviennent des sons feutrés. Il s'approche et jette un regard discret à travers les persiennes entrouvertes. Quatre figurants tapent la belote pour tuer le temps, sans bruit, mais avec une gestuelle théâtrale : les mains s'envolent, les cartes volent, sont projetées sur la table, les visages s'invectivent, les bouches articulent et apostrophent en silence.
*Merde alors ! Marius ! Ils refont la scène des cartes ! En muet !*

## LES SCRIPTS DE GÉRALD IOTTI

### ROMANCE INACHEVÉE

**Cette nouvelle a gagné le Premier Prix du *Concours de la Nouvelle Sénior* 2019 à Nice**

J'écris avec frénésie. Je tiens la fin de l'histoire. Je la proposerai au metteur en scène. Mon oncle m'a permis d'occuper son local. Lui est absorbé à ses réglages de projecteurs.
On frappe à la porte avant qu'elle ne s'ouvre brutalement :
-Benoît ! Mais qu'est ce que tu fais ? On t'attend studio 8 !

Mon oncle Benoît est chef éclairagiste aux studios de la Victorine à Nice et l'on tourne aujourd'hui une scène de la vie de Victor Point, ce héros de la croisière jaune réalisée en 1931/32 sur des chenillettes Citroën dans des conditions rocambolesques. Adulé par les foules ce jeune officier vit un amour malheureux avec une actrice de cinéma au regard de braise sur un visage d'ange, amie de l'écrivain Colette : Alice Cocéa.
Les décorateurs ont travaillé toute la nuit. Les rochers sont plus vrais que nature. On s'y croirait. Le désert de Gobi en 1931 avec ses monts arides accrochent le regard. Citroën a fourni un véhicule de son propre musée et quelques pièces détachées.
La scène prévue est un passage en corniche, à plus de trois mille mètres d'altitude, si étroit qu'il a fallu démonter les chenillettes et transporter les pièces à dos de mulet pour les remonter plus loin.

Moteur, Action !
L'acteur représentant Victor Point se démène. La scène est censée se dérouler en haute montagne, en bord de falaise, sur un sentier que seule une mule peut franchir. Emmitouflé malgré la chaleur du studio, il trie les pièces dans le vent et la poussière, pour faciliter leur remontage lorsque l'obstacle aura été dépassé. Les ventilateurs

modulables font merveille. Une pierre s'échappe, roule et s'écrase en fond de crevasse. Les bêtes se cabrent, la peur au ventre. Le réalisme est saisissant. Les guides reculent. Lui prend le mors du mulet de tête tire et franchit le passage difficile. Le suspens est au maximum, seul le bruit du vent et la poussière auréolent la scène. Les autres animaux suivent. Les projecteurs de poursuite accentuent les efforts du héros, éclairent les yeux exorbités des bêtes apeurées. Le passage difficile est franchi, le remontage des véhicules peut commencer. Une demi-chenillette donne l'illusion de l'épreuve de force. La dernière caméra filme la vraie chenillette « reconstituée » qui finit par s'ébranler. Le voyage continu. Les différents projecteurs fixent tous les détails.

Parfait, Coupez ! Le metteur en scène a tranché.

Les ventilateurs s'arrêtent, les luminaires s'éclairent, les figurants allument une cigarette. L'acteur vedette enlève sa canadienne et souffle. Une bonne douche l'attend. La vedette féminine est là. Elle apprécie la prestation du héros qu'elle est censé ne pas aimer.
-Bon pour aujourd'hui ! Décide le metteur en scène. Les décors pour la séquence au Palm-Beach seront prêts demain studio 6, rendez-vous à midi, la luminosité sera parfaite.
-Concentre-toi ma petite, précise t-il à l'actrice incarnant Alice Cocéa. Demain je veux ressentir aussi bien dans ton personnage que dans ton texte que décidément cet amour ce n'est pas ce que tu recherches.
-Et vous Benoît votre travail doit être irréprochable. Je veux du contraste pour mieux saisir les sentiments, vous me comprenez ?
-L'œil humain est plus tolérant grâce aux mouvements incessants de la tête. Il faudra me rendre cela avec l'éclairage, moi je m'occupe des travellings.

Benoît range son matériel, donne des consignes à son personnel électricien et s'isole dans son atelier.
Moi, je suis déjà là. Une légère tape sur l'abat-jour, la lampe se rallume et projette son halo sur la page griffonnée. Je relie mon texte, rajoute une phrase, améliore un dialogue, relie encore et décide de remettre mon projet au metteur en scène. Mon oncle est d'accord. Il s'en occupera.

Elle, est là pour le succès de sa dernière pièce. Le producteur a vu les choses en grand.
Les salons du Palm-Beach, palace historique des mondanités cannoises sont parfaitement reconstitués. Décors éblouissants. La limite entre fiction et réalité n'est plus perceptible. La vie a prit possession de ce décor artificiel. Tout est orienté vers le goût de vivre, le plaisir de la liberté, le besoin d'aimer. On sort de la grande guerre et malgré le krach de 1929 on est en pleines années folles.
Sur la Côte d'Azur, l'Amour a trouvé son décor naturel.
Les couples élégants se déplacent nonchalamment, discutent, glissent au son de la musique.
Un serveur circule entre les invités un plateau de coupes de champagne en main.
Elle, est dans son monde, rayonnante souriante. Lorsque la caméra saisit les deux anciens amants, le spectateur se dira : ils sont faits pour s'entendre ces deux là !
Mais le metteur en scène voudrait saisir la personnalité de l'officier, à l'aise lorsqu'il affronte le danger, sûr de lui après une parole donnée mais démuni face aux caprices de l'amour. Elle au contraire, la légèreté est son domaine. Ses amants l'ont aidé à construire sa carrière. La frivolité de la vie est son univers.
La prise de vue est maintes fois arrêtée.
-Stop ! On reprend dans quinze minutes !
Les figurants soufflent, encore ?
Le metteur en scène ne répond pas. Il n'a pas saisi ce qu'il voulait.
Moteur. Les figurants doivent discuter entre eux. Mais de quoi ? Débrouillez-vous, leur a précisé l'assistant réalisateur, vous devez donner l'illusion d'une soirée animée.
On reprend…
Le jeune officier dans son uniforme d'apparat ne se sent pas à l'aise dans cette ambiance. Flashback sur le baroudeur qui a réussit ce que personne n'avait réalisé auparavant. Plus de 10000 kilomètres sur des prototypes dont on ne connaissait pas la résistance. Les chinois qui pensent à des missions militaires déguisées et qui vont multiplier les obstacles. Le pays en quasi guerre civile. Victor, otage de guérilléros, libéré in extremis grâce à une idée de génie. Demande l'autorisation d'installer un mât avec le drapeau Français car ce 24 juillet est un jour important en France (invente t-il) et on doit le fêter. Profiter de

ce mât pour installer l'antenne radio de leur véhicule et diffuser « Parlez-moi d'amour » chanson a la mode qui a permit à un autre véhicule radio de le localiser et à ses coéquipiers d'intervenir. Bref, Une vie d'aventures comme on les aime au cinéma…
Dans la réalité, Victor a certainement bu car il ne supporte pas le rejet d'Alice. Comment en est-il arrivé là, lui qui a tout surmonté durant ce raid hors normes. Le metteur en scène compte beaucoup sur cette séquence où l'invulnérabilité de l'homme d'action se heurte à un problème que le spectateur anonyme connait : un amour non partagé. Et dans ces cas là qui souffre ? Celui qui aime le plus évidement. Il faudra rendre cela à l'écran.

Moteur, Action !
Sur une vision en diagonal, les miroirs du grand salon projettent l'image de Victor, mal à l'aise, s'appuyant sur le dossier d'une chaise, contrastant avec l'aisance d'Alice bavardant au centre d'un cercle d'admirateurs. Plongée en gros-plan sur la vedette féminine, souriante, séduisante dans sa robe longue échancrée sur une poitrine agrémentée d'un camélia, une étole nonchalamment posée sur ses épaules nues. Au doigt une magnifique bague émeraude et diamants. La caméra saisit tous les détails. Elle, gloire du cinéma muet, chanteuse de cabaret auprès de Maurice Chevalier, chanteuse d'opérette. Elle qui est passée dans des films au côté de Pierre Fresnay, Michel Simon, Harry Baur, devient Comtesse après avoir épousé le Comte de la Rochefoucauld, qu'elle quittera pour Victor, qu'elle oubliera ensuite… Mais qui se rappellera d'elle plus tard ? L'éphémère succès de la scène !
Les projecteurs suivent les deux personnages. Difficile équilibre entre ombres et lumières. Les décors sont caressés par un halo diffus. Une configuration de projecteurs très élaborée accentue le contraste entre profil torturé, lèvres tremblotantes de Victor et visage serein d'Alice. L'effet dramatique est accentué par des zones d'ombres sans aucun éclairage. L'impact de la rencontre est rendu par une caméra qui filme grand large alors que d'autres filment les visages des deux acteurs. L'harmonie se fera au montage.

Alice aperçoit Victor, écarte son cercle d'admirateurs et attend. Lui prend son courage à deux mains :
-Allons sur la terrasse, veux-tu ?

-Mais non ! J'ai besoin de réfléchir. Le regard fixe, le sourire inexistant est bien saisi par les caméras. Lui désespéré, le sourcil relevé :
-Demain peut-être ?
-Ah non ! Demain j'irais me baigner !
Tout est dit…

Parfait, Coupez !
La suite est connue. Ça se passera mal. La tragédie l'emportera. Un amour contrarié, ça fait pleurer dans les chaumières. Le metteur en scène le sait bien.
Il est confortablement installé dans sa chaise, allume un cigare. Benoît s'approche, lui remet mon papier. Le metteur en scène lit, relève ses lunettes sur son front et le fixe :
-ça alors… Présentez-moi ce jeune !

Moteur, Action !
Années 1950 sur la plage du midi à Cannes, un jour d'août.
La scène est filmée sur site avec des panneaux réflecteurs pour imprimer le contraste du contre-jour. Les maquilleurs ont eu très peu de travail sur des peaux juvéniles. Sur la route du bord de mer, bloquée pour l'occasion, en fait l'action sera tournée en juin pour ne pas trop perturber la circulation, de rares voitures, une quatre chevaux Renault, une aronde Simca et une traction avant Citroën qui se déplace permettant aux caméras après un panoramique de plonger vers la plage.
Une jeune fille nage une brasse parfaite, cheveux blonds étalés autour d'elle, s'approche du rivage. Elle sort de l'eau. Gros plan de la caméra. Son maillot bikini rose à pois blancs crève l'écran. Elle s'étend à même le sable, bras en croix, sel au coin des yeux, grains collés à la peau. Sur le sable, les figurants exhibent des tenues de bains dignes d'une collection vintage.
Un jeune homme en maillot-short déplace sa serviette, s'assied à côté et attend qu'elle ouvre les yeux. Elle, éblouie par le soleil ressent une ombre auprès d'elle, se relève, la main protégeant un regard interrogatif.
-J'ai trouvé cette bague prés de votre serviette, c'est à vous ?
-Oh oui, merci ! Un souvenir auquel je tiens beaucoup. Je la tiens de ma mère que j'ai très peu connue. La bague émeraude et diamants

brille de nouveau au soleil. La caméra saisit ce détail connu du spectateur.
-Vous êtes de Cannes ?
-Non, de Paris … Je suis ici en vacances. Je travaille chez Citroën. Moi aussi je n'ai pas de souvenirs de mon père. Il faut dire qu'il a laissé un nom, alors que moi…
-Ah bon ! Comment vous appelez-vous ?
-Bertrand Point. Mon père s'appelait Victor. Vous savez… La croisière Jaune…
L'expédition Citroën… La Perse, L'Inde, La Chine…
-Comme c'est surprenant, je m'appelle Virginie Coléa. Vous savez… Alice, la comédienne…C'était ma mère…
Zoom sur le visage du jeune homme.

Parfait, Coupez !
La reconstitution des différentes prises se fera aux studios de la Victorine.
Je suis debout derrière le metteur en scène. Il se retourne, me regarde et j'entends :
-Je n'ai pas déformé ton idée ?

« Et Dieu créa la femme » avec BB comme vedette. Je vous laisse imaginer le chahut de notre bande de copains dans la file d’attente du Gaumont Palace. En attendant l’ouverture des guichets, le monde de notre adolescence paisible et plutôt discret allait être traversé par une émotion aussi brève qu’intense.
Notre file fut secouée par une comète incongrue et fascinante arrivée de je ne sais quelle galaxie.
Telle une skieuse nautique en fin de parcours, elle s’immergea au beau milieu des futurs spectateurs et aussitôt les ondes de remous dévastatrices s’installèrent. Un silence, d’abord, qui en disait long sur notre tumulte intérieur, puis les basculements de tête pour savoir où elle se situait donnaient à notre colonne une impression de danse de Saint-Guy.

L’Alambiquée, telle que nous l’avions désignée, ne prêtait aucune attention au menu fretin qui s’était écarté, lui laissant une place que toute autre tentative aurait dégénérée en émeute.
Perchée sur des talons aiguille qui l’envoyait culminer dans les nuages de notre subconscient, la longue chevelure d’or ondulée avançait à petits pas mécaniques dans le calme plat soudain installé. Un vrai supplice chinois.
Plusieurs gouttes de parfum épicé bon marché emballèrent les éventuels râleurs nez au vent tentant de définir l’origine de cette provocation.

Nous, depuis longtemps conquis, attachions peu d’importance à cette recherche, l’ivresse nous ayant déjà submergée.
Lorsqu’elle eut enfin acheté son billet, elle se hâta lentement, à cause d’une jupe outrageusement serrée moulante jusqu’à la provocation, vers la porte d’accès à la salle. Le factotum fit tomber son ticket avant de le découper et fut surpris de l’attitude irritée de la personne suivante. Sa démarche toujours entravée par cette jupe si étroite, une poitrine généreuse mise en valeur par un tee-shirt visiblement d’une taille inadaptée, captait notre attention au-delà de toute mesure.
Arrivée à l’entrée de la salle, elle se retourna attendant un galant pour lui ouvrir le vantail, ce qui ne tarda pas !

La bousculade qui s'ensuivit répondait au calme artificiel qui avait précédé.

Nous découvrîmes alors des lèvres écarlates façon gyrophare, des yeux abondement cerclés lançant des éclairs digne d'une ligne d'infanterie. Nombreux furent les fauchés par la canonnade. Notre supplice n'était pas terminé. Les marches d'accès aux fauteuils furent empruntées avec un déhanchement impressionnant dévoilant ses genoux et nous estimâmes cette découverte voisine d'un sommet de l'érotisme.
Hypnotisés comme nous l'étions, personne n'osa s'installer aux côtés de ce python hypnotiseur en liberté.
Les lumières baissèrent, le spectacle s'installait.
A vrai dire, je ne me souviens plus très bien du film…

Gabin bichonne ses roses dans sa serre du paradis, Blier arrive avec une bouteille de Saint-Emilion sous le bras.
Blier : -Tu t'es recyclé dans les roses, tu vieillis mal mon vieux !
Silence de Gabin…
-Il me gonfle celui-là. Il ne voit pas que je tutoie le bonheur. Plus de stress, plus de rendez-vous, plus d'obligation, plus rien quoi ! Et lui qui vient me chercher avec sa tête de canard !
Tiens, ça me fait penser que lorsqu'on a une tête de canard, des ailes de canard et des pattes de canard, c'est qu'on est un canard. C'est vrai aussi pour les couillons !
Blier : -Alors tu ne réponds pas ?
Gabin : - Ecoute, on n'apporte pas de saucisses lorsqu'on se rend à Francfort !
Tu as regardé sous mes plantes ? Une cave à faire pâlir un ours polaire !
Blier se rend compte qu'il s'est fait moucher une fois de plus… même ici. Il déambule parmi les végétaux sans répondre.
Gabin : Tu boudes ? Et bien je vais te dire : Quand on n'a pas de personnel pour garder ses conneries et bien on s'empêche !
Blier sort de la serre et croise Audiard.
-Ah vous êtes là vous aussi ? Décidément vous vous êtes tous reconvertis aux feuillages !
Audiard ne répond pas et s'éloigne.
Gabin cogne à la vitre de la serre et fait signe à Blier de revenir. Les deux acteurs se retrouvent face à face.
Gabin : Tu sais, j'ai dit ça sans réfléchir. Il ne faut pas s'énerver. Il vaut mieux partir la tête basse que les pieds devant, ça suffit d'une fois.
Blier : Pourquoi je m'énerverai ? Monsieur joue les lointains, mais je peux très bien lui claquer la gueule au monsieur et sans m'énerver, ça ne sera pas la première fois.
Gabin : Ah toi tu n'as pas changé, la tête toujours aussi prêt du bonnet !
Blier : Toi par contre toujours aussi fêlé !
Gabin : Heureux soient les fêlés car ils laissent passer la lumière !
Ils se regardent tous les deux et éclatent de rire.

Gabin : Alors tu nous le fait goûter ton liquide ?
Le bouchon saute, les verres se remplissent et se vident aussitôt. Gabin recrache ce qu'il vient de tester.
-Pouah ! Il est bouchonné ton brouille-ménage. Tu nous as trompés avec l'enveloppe mais l'ivresse ne sera pas au rendez-vous !
L'œil brillant, le sourcil en bataille Gabin lève son verre vide et se laisse aller.
-Depuis Jésus avec Judas jusqu'à Napoléon attendant Grouchy à Waterloo, toutes les grandes affaires qui ont foiré étaient basées sur la confiance !
Par la fenêtre Audiard silencieux les écoute :
-Mince alors, je n'ai plus rien à leur apprendre à ces deux là !

Libre, mobile, conviviale, adorée, je suis la vespa dans « Vacances Romaines » 1953 avec Gregory Peck en reporter et Audrey Hepburn en princesse hongroise. Moi aussi je suis une vedette du film. Sans moi, est-ce qu'il aurait eu autant de succès ? Pourtant je n'ai pas eu d'oscar…
Bon, je me décide à vous raconter cette histoire.

Vous vous rappelez cette scène d'anthologie avec mon départ tremblotant piloté par Audrey ? A vrai dire je n'étais pas rassurée moi aussi. Heureusement qu'elle ne savait pas passer les vitesses et qu'on est resté en première !
Vous vous souvenez du marché traversé à contre-sens, les étals renversés, l'autobus qui s'écarte pour nous éviter, la poursuite par des policiers à motos, toutes sirènes hurlantes et l'arrestation mouvementée ? Moi qui incarne la dolce-vita, il fallait le faire. Évidement tout s'arrange. Je leur pardonne tout à ces deux-là.
Et puis le soir, Gregory qui nous conduit au Baletti du château Saint-Ange. Moi, garée près d'une grosse moto Guzzi. Ne voilà-t-il pas qu'elle incline sa roue vers moi quitte à me toucher ! Non mais ! ce n'est pas un gros bras avec ses allures mal dégrossies qui va me faire du plat. J'ai de l'éducation moi ! On me reconnaît et on s'écarte pour me laisser passer, moi.
Mais qu'est-ce que c'est tout ce bruit ? Voilà qu'ils recommencent ces deux-là, ils sont terribles. Gregory ne supporte pas les sbires qui essaient de raisonner Audrey, l'obliger à regagner son palais et cesser ses enfantillages. Fuite qui se termine dans l'appartement de Greg. Mais là on m'a tout raconté, moi j'attendais en bas bien garée.
-Qui on ? m'interroge une lambretta jalouse intéressée !
La femme de ménage pardi. Elle en était si retournée qu'elle en parlait toute seule dans la rue. Pensez, une femme dans le lit de son reporter chouchou, quelle histoire !

Mais en tout bien tout honneur. Audrey n'a pris qu'une douche et Greg a dormi sur le canapé du salon. Un baiser au réveil comme un goût d'interdit…

Moi je dis qu'il aurait dû l'emporter sa princesse, foncer vers l'inconnu au petit matin. Moi j'étais prête. Une vespa à Rome c'est sacré, on passe de partout, tout le monde s'écarte, on ne risque rien. Peut-être a-t-il eu peur des conséquences ?
Je rêve à tout cela et je me dis qu'il ne faut pas tomber dans la nostalgie. Tout est beau au pays de la nostalgie. C'est toujours mieux au pays de la nostalgie.

Le film est terminé depuis longtemps. On m'a déposé au musée du cinéma à Cinecitta avec une inscription « vespa pilotée par Audrey Hepburn dans Vacances Romaines ». Les gens me prennent en photo, essaient de me toucher.

Moi immobile, je rêve de parcourir Rome dans tous les sens. Revoir la villa Borghèse, la fontaine de Trevi, attendre mes passagers dégustant des « bucattini all'amatriciana » dans un restaurant du Trastevere et filer jusqu'au bout de la nuit. Mais non ! je vis dans mes souvenirs.

Finalement qu'est-ce que Gregory a dû lui suggérer lors de cette scène où ils se parlent sur un banc de la place d'Espagne, tandis que la musique et les bruits de la nuit Romaine couvrent leur conversation ?
Ils se comportent comme si le problème était réglé alors que de toute évidence il ne l'est pas.
Je voudrais sortir de cette grande léthargie pour en savoir plus ou peut-être replonger dans mes rêves pour découvrir la réponse à mes questions. Mais je n'y arrive pas.

J'ouvre les yeux et je constate que tout est éteint, nuit noire… Le musée du cinéma a retrouvé son silence… Mes personnages sont définitivement partis…
Je ne le saurai jamais.

Je me balade entre nuages, collines et routes poussiéreuses. Un tourbillon, c'est un plaisir. Le calme plat j'aime aussi, c'est du repos pour moi. J'attends. L'action ne va pas tarder, elle ne tarde jamais. J'adore le désert du Nevada, ses buissons que je déplace, ses rapaces que je fixe pour le plaisir de caresser leurs ailes, sa vie au ralenti.
Une voiture s'arrête, une valise s'écrase sur la piste. Une femme rondelette avec chapeau à plume en descend, bras ballants, désemparée. La voiture redémarre en trombe dans un nuage de projections. La portière claque, emportée par la vitesse.
J'entends : -Adieu Jasmine !
Je m'approche gentiment, une brise de jour d'été :
-Vous avez besoin d'aide peut-être ?
Elle, hagarde, me fixe sans me voir, ne répond pas…
Elle se décide à faire rouler cette lourde valise.
Je n'ai rien d'autre à faire, je décide de l'aider. J'envoie une bourrasque dégager l'horizon. Je sais qu'il y a l'auberge de Brenda un peu plus loin. Allons bon, le vent se soulève ! ll ne manque plus que ça ! Quelle ingratitude ! Je prends de la hauteur. A l'auberge aussi scène de ménage, claquement de portes (je n'y suis pour rien), haussements de voies.
Jasmine entre dans ce motel de quatrième zone, demande une chambre et attend que Brenda daigne lever les yeux.
J'interviens : un souffle envoi valser la pile de feuilles déposée en désordre sur un semblant de bureau.
-Ah bon sang, ce maudit vent, quel pays !
Brenda toise sa visiteuse :
-Vous voulez une chambre ici ? En cette saison ? C'est vingt dollars payable d'avance !
La rondelette au chapeau à plume paye et se dirige vers sa chambre sordide. Des cris, encore des cris.
Incapable de réparer la machine à café ? Le compagnon propre-à-rien de la logeuse décide de quitter le domicile conjugal. La vieille guimbarde s'ébranle porte ouverte. La fille adolescente du couple arrive au même instant, assise sur le dossier de la banquette arrière d'une décapotable hors d'âge, accompagnée de déjantés de la côte Ouest qui ne pensent qu'à la fête.

La logeuse effondrée n'arrive pas à pleurer. Jasmine dans l'embrasement de la porte de sa chambre a tout vu. Par la fenêtre, le soleil se couche dans un grand nuage rouge. Je décide d'intervenir…
La nuit est profonde. La fenêtre ouverte. Je m'infiltre, me glisse dans les courriers. J'ouvre les tiroirs. J'écris, je note les adresses, ne regardant que mes doigts qui filent comme le vent. Ma main esquisse ce que je sens être le futur de cette maison et chaque mot devrait porter. J'écoute la parole de mes aïeux, ces tornades qui soufflaient et pliaient tout sur leurs passages, inondaient les campagnes et favorisaient l'apparition du soleil qui succédait et tout recommençait.
Je note encore et je file. Je survole Bradbury, la Miranda, Monterey. Les gens dorment englués dans leurs rêves, j'y dépose la nouvelle.
Lorsque je m'arrête, l'horizon s'éclaircit…
La femme au chapeau a troqué son galurin contre un tablier Bavarois d'un effet identique. Elle s'installe à la cuisine et prépare des Bretzels, genre de pâtisserie salée, et des délicieux Bavarois au café avec sa petite cafetière de voyage, à faire craquer tous les adeptes de régime.
Des voitures arrivent, se garent n'importe comment, des jeunes, des moins jeunes en sortent.
-C'est ici ? demandent-ils.
Le brouhaha s'installe, les conversations fusent, les claques dans le dos résonnent, les rires sonores s'envolent de table en table.
-Mais qu'est-ce-que c'est ce Bazar ? s'interroge Brenda.
La salle se remplit, on en redemande.
-Mais c'est vrai ce qui se dit, c'est excellent ici !
Jasmine s'éponge le front.
-On va tomber en panne de café, il faudrait faire des provisions.
Brenda se dit qu'elle rêve, mais comment ont-ils su ?
Je m'éloigne. Un tourbillon sur la route 66 que personne ne perçoit. Je m'élève à la recherche d'air frais et de hauteurs.
Un rapace flotte dans le ciel d'azur, j'en profite pour lui caresser les plumes.
Ils n'ont plus besoin de moi. Il y a bien quelque part un endroit où je serais utile.
Je grimpe, je grimpe…

Je reste planté là. Sur cette étagère d'un brocanteur du vieux port une résurgence de ma jeunesse a accroché mon regard. Mon intérêt pour cette « chose » n'a pas échappé au vendeur.
-Il vous intéresse ? Un authentique Hollywood-Richardson 1930. Il vient des studios de la Victorine, vous savez !
Ça, je le savais ! C'était le compagnon fétiche de mon père Ernest Dubois, maître incontesté de ces sources intenses qui décident de tout !
L'art du cinéma, me disait mon père, est de rendre plus vrai que nature la scène que vivent les acteurs. Accompagner avec tendresse les mélos, laisser crier en pleine lumière les scènes d'action.
-Tiens, je vais te dire ! Tu te rappelles Jeanne Moreau et ses rides ?
Moi, je voyais très bien où il voulait en venir. Une photo de cette scène traîne encore dans sa collection de clichés mémorables qui résume une vie à elle seule.
Jeanne Moreau était apparue lors de cette séquence dans un clair-obscur qui la transformait en une jeune fille à la peau immaculée. Elle en avait embrassé mon père.
-Vous êtes un magicien, lui avait-elle dit.
Hollywood-Richardson n'était pas peu fier ! Voilà que tout me revenait, sans émotion, comme on sourit à un souvenir qui passe brusquement.
L'authentique « chose » semblait m'avoir reconnu. Il me fixait avec insistance. Peut-être encore présentes, mes empreintes sur ces formes rondes ?
Mon père me demandait souvent de l'assister dans ses réglages.
-Moins violent ! Couvre-le avec le « scène-ombré » là, à côté de toi !
Lui, sortait sa cellule Paillard et vérifiait.
-Parfait, tu as pigé !
L'environnement semblait obéir, la magie opérait. Le souci du détail juste nous conduisait à ce point crucial où l'on perdait le sens de la fiction. Je me sentais dans l'action.
-Ça fait vrai !
-Mais enfin fiston, si ça n'est pas vrai, personne n'y croira !
Est-ce qu'il savait, à cet instant, que trois ans plus tard Hollywood-Richardson allait figer la photo souvenir de mon mariage ?

-Vous m'écoutez ? reprenait le vendeur, une véritable pièce de collection !
-Oui, oui, je m'en suis rendu compte.
-Ah, monsieur est un connaisseur !
En fait, je me demandais comment cet accessoire indispensable à une mise en scène réussie avait pu atterrir ici chez ce brocanteur ?
Je rêvais à ce passé si loin. A cette manière que mon père avait de me communiquer sa passion, sa façon à lui de respirer, de faire corps avec le scénario.
Un vieux monsieur me fixait depuis un instant.
-Je vous ai reconnu, vous êtes Bertrand Dubois ! Toujours dans les pattes d'Ernest ! Je me trompe ?
L'espace d'un éclair, je revis ce visage plus jeune, juché sur une échelle, attentif aux instructions de mon père qui pestait :
-Bon sang Antoine, plus de flou, plus de flou !
-Vous savez quoi ? Cet engin c'est moi qui l'ai déposé ici !
Puis s'adressant au brocanteur :
-Il n'est plus à vendre monsieur. Il a trouvé preneur et pas n'importe lequel ! Je vous l'offre Bertrand !
Je m'éloignais avec Antoine, mon paquet sous le bras.

Le soleil s'était couché depuis longtemps. Nous nous étions attablés à un café de la place Garibaldi. Les verres se succédaient. Antoine parlait, parlait…
-Ton père disait toujours : on ne traite pas un drame comme on aborde une comédie. Coller au plus près quoi !
Les traces laissées par cet engin reprenaient vie.
Les scènes de « Mélodie en sous-sol » défilaient dans les souvenirs de l'assistant de mon père.
-Gabin le roc, Delon le petit voyou prêt à tout, prévoir un crépuscule dramatique. La scène finale avec des centaines de billets qui remontent à la surface de la piscine du Palm-Beach, se coller à la bienveillance d'une comédie aidé par la musique bien sûr.
Je regarde ce projecteur à côté de moi et je pense à ces tours de force qu'on lui avait demandé. J'écoute Antoine qui raconte, raconte…
Plus tard, j'essayerai de mettre en lumière tout cela avec des mots…

*« Ce n'est pas son jour, ce n'est jamais son jour »*[1]
Voilà ce qu'il pensait souvent en se regardant dans la glace le matin. Il ne s'était pas coupé en se rasant, pourtant… Ce n'est pas tous les jours vendredi 13 pensait-il. Ce jour, frappé d'interdit, il ne sortait pas de la maison, restait calfeutré, tout pouvait arriver et en fait, il ne se passait rien de plus que la vie avec ses hauts et ses bas.
Aujourd'hui c'est différent, tout se recoupait. D'abord l'horoscope sur le journal, plus que favorable. Cette participation à l'émission « La vie en toute simplicité » à laquelle il avait été convié la veille. Vous êtes un chanceux lui avait asséné l'animatrice, voyez les choses autrement. Et puis cette annonce, là, sous les yeux : « Studios la Victorine recherche figurants pour scènes de ville » ; c'est décidé, il ira se présenter, on ne laisse pas passer une occasion pareille.
Évidement, la queue à l'entrée des studios, c'est la rançon du succès futur.
Quelques mots échangés avec de possibles concurrents et voilà que ce bout de corniche, qui n'avait pas lu l'horoscope, décide de lui témoigner toute son affection.
L'instant d'après, il est allongé sur l'asphalte avec en bruit de fond :
-Ouvrez les yeux monsieur, ne vous endormez pas !
Il ne ressent plus rien.
*« L'important ce n'est pas la chute, mais l'atterrissage »*[2]

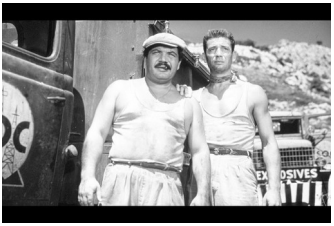
[1] : *La Chèvre* de Francis Veber
[2] : *La Haine* de Matthieu Kassovitz

Surpris de retrouver sur ce banc de jardin public Luciana son amour de jeunesse, Antonio ne sait que répondre :
-Et toi, comment vas-tu ?
Un gamin avec seau et pelle vient se jeter dans leurs jambes.
-C'est à toi ?
Elle, fait oui de la tête.
Lui a essayé de l'oublier après avoir tenté d'être son ami. Mais peut-on être ami lorsque le cœur s'emballe ?
Evidement, il y avait Gianni, le grand, le beau Gianni dont elle rêvait. Gianni qui la promenait sur sa bicyclette et qui l'embrassait dans le cou. Le jeune Ramolo aussi, l'inséparable troisième larron qui l'aimait en secret.
Un amour né lors des années de jeunesse peut-il s'oublier ?
Flashback où tous les quatre sont réunis autour d'une table dans un restaurant bondé, reflète le bonheur de vivre de ce groupe soudé pour la vie.
Et puis… les quatre se sont séparés. Et puis… la vie est passée par là, mariage des uns, décès ou séparation des autres, le lot commun rattrapé avec brio par le metteur en scène.
Le génie d'Ettore Scola sur une musique sensuelle à souhait.
L'harmonie plane sur nos têtes conquises.
Retournez voir « Nous nous sommes tant aimés » Le cinéma n'a jamais aussi bien mérité son appellation de 7è art.
C'est là qu'il faut être…

# QUELLE GALÈRE !

Est-ce que je sais moi ? La seule chose que je sais c'est que je ne suis jamais en retard ! Voilà ce que je vais écrire.
Le problème scintille sur le pupitre gravé dans tous les sens. Les autres élèves sont concentrés, On entend voler la seule mouche qui s'est perdue ici. Thomas préfère lever les yeux au plafond.
« Un enfant se lève à 7h15, il met 20 minutes pour faire sa toilette et ¼ d'heure pour déjeuner. Il part ensuite pour l'école où il désire arriver 5 minutes avant la rentrée qui a lieu à 8h30. L'école est éloignée de son domicile de 1,8 km. A quelle vitesse doit-il marcher ? Réponse en Km/h »
La cloche retentit, il rend sa copie. La note sera à la hauteur de son improvisation.

Amélie s'est procuré les sujets. Elle l'appelle d'un téléphone public, cachée derrière un poteau, elle insiste :
-Allô, allô ? Tu m'entends, c'est fastoche ton problème.
-Ah, il a encore oublié son oreillette ! Tu as de quoi noter ?
-Allô, allô ?
Une vieille dame quitte le marché, son cabas de commissions en main, la regarde interpellée :
-Vous parlez toute seule ?
-Ah ma pov'dame, le niveau-baisse, le niveau-baisse, si vous saviez.



Le camion chargé d'explosifs s'arrête sur la piste. Les deux chauffeurs sont descendus et regardent. En bas, dans la vallée, l'explosion a retenti. La fumée noire s'élève entre les falaises.
-Voilà, on y est arrivé ! C'est la quadrature du cercle.
-Bon sang tout a pété en bas, tu as entendu ?
-Tu ferais mieux de te taire et de gamberger.
-Gamberger, gamberger, je ne faisais que ça à l'école !
-Mouais, tu aurais dû faire autre chose, parce que là, avec cette piste qui descend, ces virages et ces bidons de nitro qui ne demandent qu'à imiter leurs collègues d'en bas, il va falloir calculer la vitesse du bahut, tu comprends ça ?
-Quelle galère ces histoires de kilomètre-heure ! Ça ne me quittera jamais ?
-Qu'est-ce tu dis ?
-Je dis que j'aurais dû avoir une oreillette le jour de mon certificat d'études.
-C'est bien le moment d'y penser. Ne quitte pas le compteur des yeux, on va improviser !
-Comme moi il y a trente ans.
-Tais-toi et embraye…

## LES SCRIPTS DE ILIOLA KORADO

### LA TRISTE HISTOIRE DE LA VOITURE DU CORNIAUD

Je suis – ou plutôt j'étais – le fidèle compagnon d'Antoine Marechal. C'était un modeste commerçant qui tenait sa boutique dans un quartier populaire de Paris. Pendant de nombreuses années, nous étions inséparables. Tous ses voisins connaissaient sa 2 chevaux. Le dimanche matin, quand son magasin était fermé, il me bichonnait, me lavait, me lustrait, ce qui faisait mieux ressortir ma belle couleur bleue dont j'étais si fière. Je lui rendais bien les soins qu'il me prodiguait. En toute circonstance, il pouvait compter sur moi. Qu'il pleuve, qu'il vente, je démarrais au quart de tour, et c'était pareil lorsque le thermomètre descendait à moins dix.

Hélas, un événement tragique a mis fin à notre belle amitié. Comme tous les ans, Antoine baissa le rideau de sa boutique le premier août pour s'accorder quelques semaines de vacances bien méritées. Vacances pour lui, heures sup pour moi. J'étais pourtant heureuse. Après avoir passé onze mois à Paris, entrecoupés par quelques petites escapades en Normandie, j'avais besoin du grand air, du Sud, du soleil. Nous partions sur la Côte d'Azur où une vieille tante d'Antoine nous attendait avec impatience. En échange du logis, Antoine effectuait des petits travaux. Dans une maison, il y a tant de choses à faire ! Nous voilà partis, moi toute rutilante, après une révision à fond, Antoine avec un chapeau pour le protéger du soleil. Nous cherchons notre chemin à travers un Paris encombré pour rejoindre la RN 7, bien connue comme la route des vacances. Profitant de notre priorité, nous traversons un carrefour, ou plutôt, nous tentons de traverser un carrefour, car en plein milieu, une Rolls Royce énorme, costaude comme un tank, me transforme littéralement en pièces détachées.

Tout hébété, Antoine reste là, assis sur la chaussée, encerclé des débris de moi, sa voiture. Mais rapidement, le conducteur du tank, je

veux dire de la Rolls Royce, arrive pour amener Antoine avec lui. Moi, je reste là, au milieu du carrefour. Naïve comme je suis, je m'attends à ce qu'Antoine s'occupe de moi, qu'il ramasse mes morceaux et qu'il m'amène dans notre garage habituel. Mais Antoine ne revient pas. Finalement, c'est un dépanneur, appelé par la police, qui s'est chargé de l'enlèvement de mon squelette pour m'amener au cimetière des voitures.

C'est là que je guette le retour d'Antoine, depuis des nombreuses années maintenant. Il ne peut pas m'abandonner. Mais, va-t-il me reconnaître ? Je suis toute rouillée. Presque rien ne reste de ma belle couleur bleue.

**LES SCRIPTS DE DANY-L**

## PROTECTION RAPPROCHÉE

*Sa copine va bien mieux. Elle tremble un peu mais elle dit qu'elle est étanche.*[1]

Elle aime, comme ça être bien protégée,
à l'abri des vents debout
mais parfois, entre deux portes, le courant d'air s'engouffre.
Elle est rigolote... un vrai petit bonhomme Michelin.

Elle aime faire son cinéma, elle change tous les jours la prise de vue.
Elle assortie les couleurs vives à son pétillant minois
et capuche ses cheveux crépus pour en cacher le tantinet rebelle.

Du matin au soir, elle ne veut plus le quitter
au cas où ils se seraient trompé dans leurs prévisions météo.

A la moindre averse, elle déroule prestement de son col
la protection résonnante de papier froissé et autosuffisante .

Elle déteste se mouiller.

Se mouiller aussi dans sa vie, jamais elle ne risque.
Si imperméable à tous et à tout, elle fait son chemin.

Elle ne marche pas non plus sur des malentendus,
toujours lovée dans son K-Way zippé.

*Une porte fermée à toutes les fenêtres.*[2]

...

[1] *:* Phrase inspirée par une réplique de *Marche à l'ombre* de Michel Blanc

[2] *: La vérité si je mens ! 2* de Thomas Gilou

**Hebdomadaire V O I S S I**
semaine du 18 au 25 Novembre 2019

# BRIGITTE B. REVIENT A SES ANCIENS AMOURS
## A près de 85 ans, notre BB nationale sort de l 'ombre.

Il y a longtemps qu'elle vivote avec chiens, chats, serpents et cacatoès dans ce grand appartement de la banlieue de Mantes-la-Jolie.
Comme la rumeur courre à Saint-Tropez de sa toute prochaine arrivée, notre confrère de Nice-Matin a été délégué pour enquêter sur le pourquoi de la venue de Brigitte, du comment, et surtout du quand.

Après avoir fait le tour du port et interrogé quelques uns de ses amis, enfin ce qu'il en reste ! ...
La nouvelle tombe : Brigitte rachète la Madrague.

On se pose quand même quelques questions.
Qui va financer un tel projet ?
A-t-elle retrouvé un richissime amant, à défaut, un nouveau mari ?
Nice-Matin a contacté au téléphone son syndic de Mante-la-Jolie.
C'est confirmé, BB n'a pas donné ni sa dédite, ni cassé précipitamment son bail de location.

Par ailleurs, nous avons reçu confirmation, par Emile, notre toujours fidèle rapporteur à la société des Plongeurs Réunis, que la plage de la Madrague est nue de toute âme qui vive.

Pour l'instant, nous continuons notre enquête et ne manquerons pas de vous tenir informés d'un quelconque ronronnement ou aboiement intempestif dans le secteur.

*Dany-L*

**6 heures** du matin, enfin presque.
On attend Titi Lupin, un parisien côté dans le milieu du cinéma, pour monter à la Victorine.

Sur les marches du Méridien, délavées par l'orage, un parapluie s'ouvre, noir.
Enroulée dans son écharpe de soie rouge* et lunettée Guess, Mélanie jette un regard vert et furtif sur la marche la plus basse, celle qui nargue le trottoir.

Titi Lupin, elle ne le connaît que par SMS.
Comme elle voudrait faire bonne figure, elle n'a pas maquillé son visage pour juste se montrer femme aux deux sourires*.
Par contre, elle a mis ses beaux talons aiguilles pour rehausser son petit moins que rien.
De son court pull mohair s'échappe le brillant de son piercing, cailloux d'un souvenir cuisant de son mentor.

**6 H 30** Mélanie reçoit un message de son metteur en scène.
Pas le temps de décrocher son portable, plus de batterie.
On va attendre encore un peu. C'est sûrement à cause des grèves.
Trop long. Mélanie a froid. Elle aurait dû mettre son joli manteau cerise.
Mais non, elle est plus sexy comme ça et surtout elle ne veut pas cacher son nombril.

Il paraît que Titi Lupin a beaucoup d'humour, un gentleman aux talents plein les poches, volés à son grand-père.

**7 H** Mélanie ferme son parapluie. Il ne pleut plus.
Combien de marches ? Elle en comptera 10 jusqu'à la dernière, vous savez celle qui nargue le trottoir.
Elle se sent obligé d'aborder tout de suite le problème.
Plus bas, elle pourra mieux distinguer le coin de la rue et apercevoir le taxi qui livre enfin notre cher Titi Lupin, à bon port.

Avec une attention toute particulière, elle commence à descendre les marches irrégulières et glissantes. Encore un coup d'œil à gauche et... ah le voilà !

Mais quel beau jeune homme tout en prestance et l'allant parfait du monsieur Je sais tout.
Mélanie en reste… là... sur le bord de l'escalier, elle bascule.
Adieu veaux, vaches, cochons et même les 36 chandelles.
Elle tombe dans des bras prêts à tout. Est ce que le hasard ferait des miracles* ?
Titi LUPIN réussira-t-il à trouver Larsen dans son percing ?

A SUIVRE…

**trois œuvres de Maurice Leblanc alias Arsène Lupin*

## COURT MÉTRAGE

A découvert,
Découpe le débit désuet du désert.

Plante ici le décor.
Puis, gonfle les pneus minéralisés
Aux caoutchoucs détricotés
Et grisonnants de la caravane.

Pose la chaise à porteur vide,
Les cages aux oiseaux des coins
Se décrocheront.

Ouvre.

Ils s envoleront des œufs.

Après, en toujours silence,
Soit tout chut.

La musique du sable joue dans les dunes
Tellement, tant, suffisante.

Alors, vite, arrête ton cinéma.
Coupe l’image-rétine …

ÉCOUTE…

## DANS LES LIMBES

Lui est entre les deux, installé en sénilité tranquille, après deux AVC successifs. Il rêve de l'autre monde.
L'autre est là-haut depuis un bail, la gouaille joviale, rêvant de machine à vapeur et de belles pépées..
La scène se passe entre deux nuages noircis d'une fumée épaisse, sortie d'entre les rails..

Lui
Dis-moi ... ça se passe bien là-haut ?
Ça bouge un peu au moins ?

L'autre
C'est un peu comme en bas, en plus léger.. ça manque de poulettes.. ou alors c'est mes yeux qui travaillent du chapeau, mais bon..
Ah tiens...V' la Marilyn.. quelle girouette celle-là.. mais une girouette plutôt Gironde, non ?

Marilyn
Mets la un peu en sourdine, Jeannot.. *dans la vie, faut être gentil avec les femmes... Même avec la sienne !*

Lui
Marilyn ? Tu vois Marilyn ? Il y a des bouches de métro aussi ?

L'autre
Ah ça.. des bouches il y en a plein.. ça cause à tour de bras.. j'en ai le tournis.. *Si la connerie n'est pas remboursée par la sécu, ils vont tous finir sur la paille..* ou au mitard !
Quant au métro.. c'est pas Paname ici, moi je vois plutôt la bataille du rail.. plein les mirettes, les yeux explosés, la fumée comme un maquillage..

Lui
Tu rigoles ? La fumette ? C'est plus de notre âge.. quoique.. ça me secouerait un peu les neurones, comme au temps de mes cascades..

Marilyn
Des cascades ? Où ça une cascade ? Et qui parle de bijoux ? Hum… Quelle couleur la cascade? Elle brille comment ?

L'autre
Quelle idiote celle-là, ou plutôt..quelle actrice ! En parlant bijoux, tu te sers encore des tiens, enfin je veux dire.. ceux de famille, comme ils disent.. dans ton EHPAD du cinoche, là en bas ?

Marilyn
Vous êtes pitoyables.. des histrions sur le retour, grave... et l'émotion, vous en faites quoi ? Les yeux qui pétillent et la voix qui frémit... ça vous dit quelque chose ?

L'autre
Calmos, la pin-up.. tu sais bien qu'on se la joue encore un peu, même là-haut.. *et les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît..* Toi en bas, JP, j'ai dans l'idée que tu t'emmerdes un peu, pas vrai ? La retraite dorée, c'est pas ton truc ?

Lui
C'est ça...c'est ça.. *plus tu as de pognon, moins t'as de principes*.. sans parler des impôts !

*Je crois que je m'égare un peu.. peut-être raté la gare de triage.. ou une intox au CO2..*

Maryline s'agite, Lui s'impatiente, L'autre rêve encore..

*Et moi.. je suis limite.. sur la taille des nuages qui s'effilochent au cours du temps.. Ils sont tellement bavards qu'ils m'ont fait zapper les phrases de transition.. mais bon.. Honneur au cinoche et au rêve, aux grandes gueules, d'amour ou d'aventure..*
*Aux belles images imprégnées dans nos têtes !*

Mon Dieu qu'il est lourd !
Un âne mort, qui se permet en plus de polluer l'atmosphère par des émanations nocives… C'est bien avant l'ère écolo..
Je toussote un peu, histoire de l'apitoyer.. penses-tu ! Il me chevauche fier comme un bar-tabac, c'est le cas de le dire. Et son nigaud de neveu qui me pèse sur l'arrière-train.. une vraie fête ! Je ne vais pas me gêner pour divaguer dans les rues au gré de mon humeur.. pétaradante ! Ce grand dadais qui me dénigre et croit me diriger. Je sens l'orage dans l'air..
Moi, j'adore le pavé mouillé qui brille dans la nuit.. on peut éclabousser le passant stupéfait, et ricaner sous la cape du grand chapeauté ! J'envisage avec délectation un virage mal négocié.. qui finit par une chute au fond du caniveau. Non mais quoi.. tant de mépris pour mon petit cœur souffreteux.. Je hoquette à fendre l'âme.. mais le petit rigole, et le grand s'en fout royalement. Moi qui pourrais avoir si fière allure dans les rues de Paris ! C'est pas parce que Monsieur est cinéaste qu'il doit se croire tout permis.
Et cette caméra qui nous suit sans cesse. J'ai presque envie de stopper net pour voir la réaction. Je pourrai toujours prétexter une panne de carburant.. ce crétin ne s'occupe de rien, sauf de garder l'air serein en toute circonstance.
Heureusement, l'équipe du film me bichonne.
Mais bon, ça commence à bien faire.. marre de tourner en rond pour des rushs au rythme saccadé. Imaginons.. Je pile net.. il se prend les bijoux de famille dans mon guidon et hop ! Pas besoin du couteau nippon de ce film pervers "*L'Empire des sens*".
Non, juste un cran au-dessous. Un coup de semonce.
Si au moins on changeait de décor. Ces rues désertes, ce quartier si morne.. dignes du plateau de "*2001 l'Odyssée de l'espace*".
Il manque la vie, un souffle d'air chaud, une bouche de métro, une robe qui s'envole, un brin d'érotisme !
Mais je le prédis.. je vais rester dans les annales des cinéphiles. On parlera encore de moi au siècle prochain. En mode électrique s'il vous plaît. Écolo, silencieux, toujours aussi élégant.. Apte aux rallyes dans le désert !

Des effluves d'encens sur le plateau..
Une table immense fièrement dressée, jonchée de plats et de couverts argentés.. les restes éparpillés d'un repas copieusement arrosé.. des taches de vin comme du sang sur la nappe d'une pureté excessive.
Christian se lève, le regard vacillant, s'éclaircit la voix, étreint son verre comme on s'accroche à une bouée.
Cher Père.. aujourd'hui tu as 60 ans..
Les sourires s' ébauchent sur l'assemblée des nantis.
Tu m'as choisi pour successeur à la tête de notre société. La tâche me semble lourde.. difficile.. trop ardue peut-être.. sans ma jumelle Christine.
Un Silence froid dans la salle. Il poursuit.
Christine ! Veux-tu m'aider à prendre en main ces rênes tortueux.. tachés de ton sang ?
La caméra se fige, se détache de la scène, remonte vers l'écran vidéo perché au-dessus du plateau.
Une incrustation fantomatique.. le visage de Christine se précise, nimbé d'un halo de brume. Ses yeux fixes regardent la salle.. une larme coule, traverse l'écran, se répand en un filet limpide sur la nappe immaculée.
L'assemblée se fige.
Impossible.. Christine, tu es...?
Christian reprend.
Oui bien sûr.. une apparition ! Pour moi.. toujours vivante pour moi !
Helge, le père, visage livide.
Christine ? Elle sourit.
Oui, papa c'est moi..
Le visage s'anime, prend des couleurs.
J'aurais voulu te dire.. comment as-tu pu ? Tes mains sur ma peau, ton odeur sur mon corps.. je vois encore la salle de bain. Toi, moi,et Christian.. comment as-tu pu ? Tes propres enfants..
La voilà, de chair et d'os sur le plateau. Une résurgence hallucinante.
Christian titube, lève son verre. Un toast à la Sainte Famille.. à toi maman, complice passive. À toi Michael, qui n'a rien vu. Et toi Hélène, trop ambitieuse pour dénoncer.
Un flash subit. L'écran s'éteint.

Christine a disparu. Une corde à ses pieds.
Christian lève les yeux vers l'écran, la scène.
Attends-moi..
Les plombs qui sautent. La nuit. La voix d'Hélène en coulisse.
Attendez.. je veux vous expliquer.. c'était un jeu.. pour moi !
La nappe s'est vidée de tout relief.
Cyril, le dramaturge, prend le porte-voix.
Et maintenant.. un spectateur sur le plateau s'il vous plaît. On reprend le repas.. avec les acteurs. Regardez-les.. ils sont perdus. Le chagrin, l'émotion.
Tu veux y aller ?
Il me fixe d'un air hagard, se racle la gorge.. tu veux jouer ?
Je me lève du fauteuil, regarde la salle, les spectateurs, puis les acteurs en suspens.. sur l'écran, le visage de Christine, à nouveau figé et souriant.
Linda.. elle s'appelait Linda ! Je susurre entre mes lèvres moites.
Christine, c'est moi. Je suis écrivaine !

# RÊVE DE FAUTEUIL

La lumière s'éteint... Je pousse un soupir d'aise, les bras ballants. Quelques silhouettes éparses dans la salle, une musique douce qui s'installe, l'idée du bonheur..
La bande-son qui me parvient titille mes oreilles. Un dialecte sud-américain qui fait chaud au cœur. Sans parler du thème abordé.. La Guerre des Clans en Colombie, à l'aube du commerce de la drogue. Près de moi, un ado hébété se prend au jeu et envoie vers le ciel des volutes odorantes.. un régal ! Mais.. pourvu que ses effluves n'imprègnent pas trop mes tissus.. ça pourrait dissuader de futurs clients !
Du coup, je m'envole..
La semaine dernière, malgré un gros balourd qui pesait sur moi et obstruait ma vision, j'étais au Kenya, me délectant des amours interdites de deux jeunes beautés blacks en tenue chamarrée..
Je voyage..
Oups ! Une mégère endimanchée s'est faufilée dans le noir, et s'assoit sur moi de tout son poids, me coupant le souffle, jusqu'à expirer un jet de poussière moite. Je peste en silence. Ses vertèbres gigotent et me chatouillent, mon champ de vision se réduit aux tresses multicolores de la jeune kényane délurée. Une désolation.
Trente ans plus tôt.
Je vis à Paris, la ville lumière, dans une salle obscure dédiée au film d'horreur.
Le Brady, au quartier latin.
La salle est pleine d'une jeunesse insouciante et fantasque, qui aime jouer à se faire peur, gloussant de joie et les yeux exorbités. Quant à moi, je suis squelettique, à peine recouvert d'un tissu sombre, très vite effiloché. C'est le temps des vaches maigres..
Plus tard, je m'impose dans une salle d'art et d'essai à peine plus confortable.. et reçois en mon sein d'augustes postérieurs, agrémentés de têtes bien faites.
Ah... Les intellos !
Bientôt peut-être, je finirai mes jours dans les studios rénovés d'un pôle mythique du cinéma. C'est du moins le rêve de mon directeur.

Aujourd'hui.… La Mégère semble avoir entendu mes soupirs furtifs.. après une série de vives contorsions, elle se dégage de mes bras comme si j'exhalais soudain un jet pestilentiel. Ouf..
Autour de moi, beaucoup de collègues sont vides, attestant sans doute de la désaffection des salles en faveur du home cinéma.. triste époque !
La salle est déserte...
L'image s'est figée sur une chaste étreinte des deux héroïnes africaines.
Dans mon dos une présence. L'ouvreuse vient contrôler l'état des lieux, et récolter les objets oubliés. Elle glisse sa main sur ma peau, me caresse doucement, décolle quelques cheveux abandonnés. Enfin on me cajole, on s'occupe de moi.. et de mes camarades. Juste retour des choses.. je suis le fer de lance du confort moderne. Moi, et mes amis de velours.
Une ode au 7e art..!

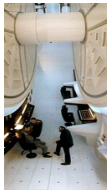
*"Dans mille ans, il y aura plus ni mec ni nana.. que des branleurs ! Je trouve ça g*énial.."[1]
Il dit ça d'un air entendu. En fait, c'est le thème du débat. Qui se passe dans un hall de gare plutôt désaffecté. Nous sommes attablés en rang d'oignons, entre une cafétéria self-service et des clients isolés en salle d'attente. Je connais Claude depuis longtemps, adeptes que nous sommes des cafés philo, où l'on débat de tout pour ne rien dire de nous.. ou bien l'inverse. À côté, Gil gigote sur sa chaise et lance une vanne de potache, pour signifier qu'il n'a rien compris au sujet. Rien de nouveau sous le soleil. Bernie se vautre sur sa chaise et dans ses pensées. C'est quoi un branleur au fait ?
"Et bien.. *c'est la porte ouverte à toutes les fenêtres"*[2]
Tu as froid ou quoi ? " On est pas venu pour beurrer les sandwichs"
Il vient ce garçon ? Ou plutôt la fille ?
Je veux deux cafés dans deux tasses séparées. Sans sucre et avec du lait. En poudre.. et c'est quoi cette musique d'ambiance ?
"Quand j'écoute Pergolèse, j'ai envie d'éteindre le soleil.. *les temps sont durs pour les rêveurs*."[3]
Le débat tourne court, les paroles se déchirent, nul n'écoute, et Claude en sueur frappe du poing sur la table.
Silence.. on reprend !
"Le monde se scinde en deux catégories non binaires : ceux qui causent et ceux qui casquent."
Chris se poudre le nez ou plutôt les narines, sourire ébahi. Chacun connaît ses soirées débridées en backroom, au terme desquelles il est rarement étanche. Une joyeuse mixture des errances urbaines...
Je les regarde. Ils sont moches. Et c'est rassurant. Mais.. moi je vibre. Je suinte de tout mon corps, endormi sur mon canapé, en état lamentable. Je soulève avec peine mes paupières. Face à moi.. un reflet plus que piteux. C'est donc bien vrai..
*"Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu plus avant de renvoyer les images.."*[3]*

[1] : *Trainspotting* de Danny Boyle
[2] : *La Vérité si je mens ! 2* de Thomas Gilou
[3] : *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet
[3]* : *Le sang d'un poète* de Jean Cocteau

*Amélie* a peur..
Elle a toujours eu peur, sans trop savoir..
Du coup elle aime se raconter des histoires. L'histoire des autres de préférence, rapport à son imaginaire cinéphile..
Ce matin elle a vu sa voisine sortir sous une pluie battante et se rendre *chez le Boucher*, Jean, séducteur pathétique et grande gueule aux accents violents.

*Mais qu'est-ce qu'elle va faire chez lui ? Encore une tombée dans ses griffes.. et qui va s'en mordre les doigts ! Elle a l'air plutôt gentille, face à ce malotru aux mains rouges. Je devrais peut-être avertir la police..?*
Jean se frotte les mains, qu'il a plutôt velues, tout en fixant sa cliente droit dans les yeux.
*Je l'emmènerais bien dans l'arrière-salle pour lui montrer les meilleures pièces.. direct sur l'établi !*
Les discours.. c'est pas son genre. Plutôt l'action..
Les rideaux sont tirés.. Amélie ne peut que rêver.. les images sucrées de ce film asiatique *In the mood for love* où se forme délicatement un couple face à l'adversité. Lumière sépia et musique sirupeuse.

Ou bien.. *L'Empire des sens*.. cette scène où la servante maîtresse, couteau de boucher entre les dents, va se couler dans un bain de sang..



*Je délire.. un viol ? Un bébé à grosse tête à la clé ? Du genre Odyssée de l'espace ?*
*Ils ne vont pas me croire.. avec toutes ces plaintes à la Me too..*
Amélie sort de la cabine téléphonique, les jambes flageolantes..

*Je vais aller chercher Victoria. On va prendre son cabriolet et aller fureter tranquillement sur Mulholland Drive, ça nous fera vibrer les neurones.*

*Amélie* prend son Solex. Le même que *Tati,*
la pipe en moins.
Victoria n'est pas chez elle.
*Encore en train de fleurir la tombe de sa mère..même pas sûr qu'elle soit morte...C'est une obsession chez elle depuis Volver ! Et pourquoi pas un voyage au Vietnam pour se brouiller les idées ? La guerre est finie non ? Ou bien sur la Lune ? SpaceX brade les voyages intersidéraux pour dépressifs.. ça pourrait coller !*
Amélie a les mains moites. Elle a presque oublié ses rêves de boucherie. Et aussi.. la crue soudaine de la rivière voisine, suite aux pluies diluviennes qui se sont abattues récemment. Elle voit au loin naviguer son Solex sur les flots impétueux, suivi de près par un zodiac rouge vif où s'agite un quatuor de joyeux pompiers.

Sans doute pour un remake de Délivrance, ils pagaient frénétiquement tout en jouant du banjo, comme pour se rassurer. Reste à savoir s'ils trouveront sur le fleuve un refuge où passer la nuit sans trop de soubresauts !

## CINÉMA, CINÉMA !

Je me souviens avoir entendu Jean-Luc GODARD dire lors d'une émission télévisée ou radiophonique :
« On ne va pas au cinéma pour se distraire mais pour avoir des émotions ». J'ai toujours, quand je m'assieds, cette phrase en mémoire avec laquelle je suis en parfait accord.
Je l'avais aussi entendu dire à la radio lors d'une interview :
« Jeune, j'avais fait du tennis. Mais quand je suis venu à Paris, en 1946-1947, j'ai tout arrêté. Puis j'ai repris, par période, petit à petit, en me rendant compte que c'était le seul endroit où quelqu'un me renvoyait la balle – dans les autres endroits, on ne me la renvoie pas, ou alors ils jouent avec, mais ils ne me la renvoient pas… Même en psychanalyse » ! (J'avais trouvé que cette phrase était du pur Jean-Luc Godard). J'ai vu son dernier film « Le livre d'images », mais je ne m'en souviens guère…
Je quitte Godard que j'ai adoré, si je puis dire, pour aller au ciné. J'aime être assise au début ou à la fin d'un rang car j'ai l'impression, si je suis entre deux personnes, d'être « prisonnière ». Au Gaumont à Nice, je préfère aller dans les petites salles ; parfois je suis seule et si c'est un thriller, ça m'arrive d'avoir des frissons de peur. Dès que j'ai mon ticket à la main, je me sens conditionnée. Hier je suis allée voir « Amour impossible », je suis ressortie très émue par ce film. Alors que j'attendais le tramway pour rentrer chez moi, j'ai entendu un homme à chemise à carreaux à manches courtes, dire à son copain « regarde c'est la femme de la porte d'à côté ».
M'ont-ils confondue avec Fanny Ardent ? Je plaisante !
Demain j'irai probablement voir le dernier Woody Allen « Un jour de pluie à New York ». J'aime en général beaucoup ses films malgré « la mauvaise réputation » qu'on lui fait désormais.
Ce soir je vais vite rentrer, faire les courses et préparer le repas, pourquoi pas avec « Une bonne soupe aux choux ». En la dégustant nous pourrions regarder le film avec Louis de Funès qui passe à la télévision, « Les aventures de Rabbi Jacob »…

Depuis que moi, Jean Gabin, je suis au paradis des acteurs, j'ai pu vérifier que la terre est ronde comme je le disais dans une de mes chansons sans trop y croire. Aujourd'hui un nuage de poussières semble vouloir nous ébouriffer les cheveux mais peine perdue car comme vous vous en doutez, nous n'en n'avons plus.

Au loin j'aperçois Fernandel qui passe son temps à rechercher son accent de Marseille et à prier Notre Dame de la Garde. Son leitmotiv :
« **La justice c'est comme la Sainte Vierge. Si on ne la voit pas de temps en temps, le doute s'installe** ». *(Pile ou face)* Il semble avoir beaucoup de respect pour les femmes et aime répéter :
« **Dans la vie, il faut toujours être gentil avec les femmes même avec la sienne.** » *(Série Noire)*
Moi aussi je me suis intéressé aux belles femmes dans ma jeunesse j'ai eu du succès auprès d'elles ; par contre le fuyais celles à l**a tête dure et la fesse molle.**

Voilà Simone avec son chat :
- Bonjour Simone
- Bonjour Jean. Polnareff avait raison quand il chantait « On ira tous au paradis".

L'autre jour j'ai aperçu Jean Blier sans flingue qui marmonnait :
**« Un pigeon, c'est plus con qu'un dauphin, d'accord, mais ça vole ».** *(Faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages)*
Je lui ai répondu en plaisantant :
« Vois comme Dieu fait bien les choses quelquefois ».
- Est-ce que quelqu'un sait ce que Dieu va faire de nous ? a demandé Yves Montand ?
- Le sait-Il lui-même ? a ricané Blier.
- Qu'importe, on a l'éternité devant nous ! Qui vivra verra, a ironisé Jean.

# LE CHAPEAU

Depuis hier, j'étais accroché à la patère de l'entrée où je m'ennuyais quelque peu.
Soudain mon propriétaire, excédé visiblement par le train-train de sa vie, m'attrapa et je remplis ainsi ma fonction première de couvre-chef. Je l'entendis murmurer en son for intérieur que nous allions au cinéma voir « le Mecano de la Générale » de Buster Keaton.

Le ticket en main, nous prîmes place et c'est ainsi que je me retrouvai sur un siège entre mon propriétaire et une jolie femme qui ressemblait à Annabelle, l'amoureuse de Buster.

Je ne voyais pas très bien ; alors, discrètement, j'allai sur un fauteuil du premier rang au moment de la séquence où le train déraille et où tout le le monde se retrouve dans le fossé, moi y compris… Je fus stupéfait : le chapeau acteur était mon sosie. Comment cela était-il possible ?

Au mot « Fin », mon propriétaire se leva, me remit sur sa tête et nous filâmes prendre le dernier train.

Quant à moi, pastichant Boris Vian, je me demande si je ne suis pas en train de jouer avec les mots. Et si les mots étaient faits pour ça ?

# FESTIVAL

Depuis 1946, j'habite au 1 Boulevard de la Croisette, à Cannes. Je suis un fauteuil, pareil aux autres, de la salle dans laquelle on projette les films en compétition du festival et ce depuis le 24 septembre 1946. Je me fais vieux, mes ressorts ont dû être révisés plusieurs fois mais j'ai toute ma tête. Que d'actrices, d'acteurs, metteurs en scène , écrivain(e)s ; etc. sont venus s'asseoir sur moi. Un jour alors qu'on passait un western, Gary Cooper est monté à cheval sur mon dossier et avec l'aide de son lasso a capturé et emmené une femme dont on ne connut jamais l'identité. J'ai bien cru à cet instant qu'on allait me mettre au rebut Mais non et nombreux sont celles et ceux venus s'asseoir sur mon siège.

Je me souviens plus spécialement de Georges Simenon, la pipe au bec accompagné du commissaire Maigret (à chaque séance c'était toute une histoire pour qu'il éteigne cette foutue pipe ). Plusieurs fois, j'ai eu chaud aux fesses, si je puis me permettre...
Je me souviens de Brigitte Bardot, une vraie vamp, accompagnée de Vadim. C'était agréable pour moi de sentir ses jolies fesses tressaillir de temps à autre pendant le film. Il me semble l'avoir aperçue, assise sur un autre fauteuil – Dieu merci pour moi – il y a deux ou trois ans, mais je l'ai à peine reconnue tant elle a vieilli.
Je me souviens d'Anouk Aimé avec Jean-Louis Trintignant, Claude Lelouch, venus présenter le film *Un homme une femme*, de Romy Schneider avec Alain Delon (qu'ils étaient beaux ces deux-là)et ils se tenaient si serrés qu'un fauteuil leur aurait suffi. Et tant d'autres…
Un de mes regrets c'est que Marilyn ne se soit jamais relaxée sur moi. Mais j'ai en ma mémoire à tout jamais l'affiche de 2012 ; je la revois au dessus d'une bouche de métro sa mythique robe blanche irrésistiblement soulevée.

Mes ressorts grincent, je suis fatigué et pourtant ma journée n'est pas terminée, Gérard Depardieu s'assoit lourdement. Dans mes oreillettes j'entends chanter Jacques Dutron *Un jour, tu verras...*
Une autre fois, je vous parlerai peut-être de Johnny, Bernard Blier, Jean Rochefort, Simone Signoret, etc.. qui, eux aussi, se sont assis sur mon siège.

*Si vous n'aimez pas la mer… Si vous n'aimez pas la montagne… Si vous n'aimez pas la ville… Allez vous faire foutre !*[1]
Tout çà parce que je lui disais que j'adorais aller à la campagne tout en lui chantonnant :
*Couchés dans le foin*
*Avec le soleil pour témoin*
*Un p'tit oiseau qui chante au loin*
*On s'fait des aveux*
*Et des grands serments et des voeux*
*On a des brindill's plein les ch'veux*
*On s'embrasse et l'on se trémousse*
*Ah! que la vie est douce..*
Sans doute avait-elle deviné mes mauvaises pensées mais bon, elle avait l'âge. Et puis *c'est pas son jour. C'est jamais son jour*[2] d'ailleurs, pensai-je. Depuis le temps que je la connaissais j'aurais dû le savoir. Se tournant vers moi, elle me demanda :
*– Ça vous ennuie que je me repoudre le nez ? Il brille mon nez... C'est pas comme mon avenir.*[3]
Plagiant Pierre Dac, je lui répondis:
*– Les prévisions sont difficiles, surtout lorsqu'elles concernent l'avenir.*
Et puis, j'ajoutai un peu agacé :
– Arrêtez de parler de votre avenir vivez le présent intensément, souvenez vous de votre passé.
– Parlez-m'en de mon présent, ça fait plus de six mois que je suis inscrite à Pôle Emploi !
Pour la réconforter, je lui proposai de prendre un café et, alors que j'appelais le garçon, je lui dis :
*– Les yeux dans les yeux, je vous le demande et vous supplie de me répondre : Voulez-vous du beurre sur le pain ?*[3]*
Je l'ai perdue de vue et n'arrive pas à me souvenir si elle met du beurre sur son pain.

[1] : *A bout de souffle* de Jean-Luc Godard
[2] : *La Chèvre* de Francis Veber
[3] : *Trop belle pour toi* de Bertrand Tavernier
[3]* : *Faisons un rêve* de Sacha Guitry

# SAGE FEMME

Je viens de rentrer tard après avoir vu le film avec Catherine Deneuve et Catherine Frot « Sage Femme ».

A peine couchée, je m'endors, mais mon sommeil est troublé par les cris d'un bébé. Je tends le bras et trouve lové contre mon flanc, suçant son pouce... Jean Rochefort Bébé.

J'ai à peine le temps de le prendre dans mes bras qu'Al Pacino me l'arrache en me disant qu'il va être son parrain et qu'il faut vite aller le faire baptiser. Monsieur a des principes. Comme il dit souvent « il faut ménager ses arrières »
Mado, une copine, sera sa marraine. Mais un grain de sable vient perturber nos projets : Mado doit aller à Bon Voyage animer un atelier d'écriture. On y va tous et Bébé attrape un crayon dans sa menotte . Derechef, tous pensent qu'il sera écrivain.

Pas de doute cet enfant est né sous de bons auspices. Soudain les cloches de l'église se mettent à sonner. Je me lève précipitamment pour aller travailler.

En retapant mon lit je remarque la trace d'une tête sur le deuxième oreiller...

## GRAND ECRAN

Comme d'habitude Pierre me dépose devant le cinéma pour aller garer la voiture. Comme d'habitude je fais la queue pour acheter les tickets… C'est banal d'aller voir un film.

Et pourtant quelque chose de très ancien remonte de l'enfance à chaque fois. Un mélange d'excitation (c'est un lieu dédié au spectacle) et de léger stress ; et s'il n'y avait plus de place ? Si tous ces gens, dans la file d'attente interminable, allaient voir MON film ? Et pourquoi ces deux-là, la grosse dame en rouge et le type à lunettes, essaient de me passer devant en regardant ailleurs alors qu'ils sont arrivés après ?

- « Deux seniors pour « Parasite »

Ouf ! J'ai mes laissez-passer. La phase d'inquiétude s'apaise. D'autant que mon chauffeur préféré arrive. Ridicule, cette inquiétude : la salle est à moitié vide, comme souvent. Une tiède odeur de renfermé, de transpiration et de parfum bon marché nous accueille quand nous descendons les marches de moquette noire où crissent quelques pop-corns…

Sièges de velours rouge, comme il se doit.

- «Décale-toi d'une place : mon fauteuil est défoncé »

Je jette un œil autour de nous : seniors, seniors, seniors… Il n'y a plus que nous pour aller voir en semaine les films sur grand écran. Les jeunes bossent et téléchargent.

Ah non, tiens, il y a un couple d'amoureux là-bas. Ses cheveux à elle brillent d'un auburn somptueux tandis qu'elle penche la tête vers son voisin…

Le noir se fait, les conversations s'arrêtent ou meurent en chuchotements. La présentation des films au programme s'annonce. Avec les jingles des compagnies de production…

Et je me précipite sur mon sac pour mettre mon portable en mode silencieux.

DIALOGUE D'ACTEURS AU PARADIS

HOMMAGE A AUDIARD

- « Tiens, cher ami, vous ici ? Je ne vous avais pas encore croisé depuis que la Grande Faucheuse est venue nous causer d' près à tous les deux… »
- « Ah, celle-là, on est sûr de la rencontrer au moins une fois, hein ? C'est pas comme la Sainte Vierge ! »
- Il lève les yeux au… enfin, encore plus haut, quoi ! Pas encore vue , elle. Des promesses, toujours des promesses… J'commence à m'poser des questions, j'dois avouer.
- « Sûr que la Sainte Vierge, c'est comme la Justice. Si on la voit pas de temps en temps, le doute s'installe ». (*Pile ou face)*
- « Et… Vous ne trouvez pas le lieu ennuyeux ? Avec tous ces cons qui s'croient tout permis depuis qu'ils ont gagné leur ticket d'entrée ? »
- « Les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît . Et ça ne s'arrête jamais. Vous savez quelle différence il y a entre un con et un voleur ? Un voleur, de temps en temps, ça se repose. » (*Les tontons flingueurs – Le guignolo)*
- « Quand même, je ne m'attendais pas à en voir tourner autant dans le coin… Quelqu'un a dû décider de les mettre tous sur orbite. »

Il se lève pour se rasseoir sur un nuage plus rembourré et soupire à se fendre l'âme. Ça va être long l'éternité .

**Une nouvelle ciné-aventure signée Nicolas Vanier**

Qui n'a jamais rêvé de décoller, tel Aladin sur son tapis magique, et d'aller "voir le bas d'en haut » comme le chantait Dutronc ?
Nicolas Vanier nous y invite avec son dernier film « Donne-moi des ailes » sorti mercredi sur les écrans.

**"Voir le bas d'en haut »**
Des images qui font planer le spectateur, invité à voir depuis le ciel - vive les drones ! - le parcours migratoire des oies sauvages de la Camargue au Cercle polaire. Une balade au long cours éblouissante et riche en péripéties. Que la terre est belle ! .. C'est bien sûr le message de ces images et du pitch construit autour de l'aventure écologique chère à Nicolas Vanier.

**Du gosse des villes au héros des champs**
L'histoire est simple. Des parents séparés. La mère, executive woman parisienne, le père chercheur rêveur qui file dès qu'il le peut dans sa cabane au bord des marais.
Et entre les deux un ado boudeur qui arrive pour les vacances dans le refuge de son père où, imaginez un peu l'angoisse, il n'y a pas de réseau !
Les personnages sont servis par des acteurs tous excellents, en particulier Jean Paul Rouve et le jeune et prometteur Louis Vazquez.

**« Ça y est, tu es sa mère »**
Couver de futures oies sauvages, les entraîner à suivre un ULM et les programmer en les accompagnant pour qu'elles migrent selon le trajet le plus favorable à la survie de l'espèce… On se prend carrément au jeu, comme Louis, quand il apprend - et nous avec - que l'oison adopte comme mère le premier être qu'il voit en se libérant de sa coquille. L'ado ne s'ennuie plus et se lance avec passion dans cette folle aventure de mater-paternité !

Du spectacle, de l'humour, de l'émotion, du rêve… Pour tous ceux qui ont envie de lâcher le quotidien et de prendre un peu de hauteur, un vrai feel good movie qui ravira les 7 à 107 ans !

Tout petit déjà Antoine était compliqué. Il avait beaucoup de mal avec l'autorité. A l'école il s'ennuyait, ne comprenait pas le but des exercices qu'on lui imposait, refusait la docilité que montraient ses camarades. Son champ d'excellence à lui, c'était la provocation, l'insolence. Il défiait le maître d'un regard noir où perçait une violence inouïe . « Si je pouvais, je le tuerais » semblait-il penser.
Rien n'y faisait, ni les heures de colle en classe, ni les punitions à la maison…
J'ai bien compris que ce maître, c'était l'image masculine à qui il en voulait tant depuis que son père était parti un soir acheter des cigarettes… Sans plus jamais reparaître.
Quelle déchirure dans notre vie, dans celle de ce gamin surtout, qui de ce jour a refusé d'en parler.

Pour comble de malchance, je n'avais trouvé pour gagner ma vie qu'un job de chanteuse de cabaret. A l'Ange Bleu. « Et Antoine qui va encore être seul à la maison ce soir »… Cette pensée m'obsédait, me culpabilisait. Mais je ne trouvais rien d'autre. Pas étonnant qu'il aie fait les quatre cents coups durant toute son adolescence.

Ensuite ? Ensuite c'est la découverte de l'alcool, des drogues. Quelles saloperies ces substances. Elles lui assuraient et lui assurent sûrement un soulagement mais il n'est que temporaire.

Et combien de fois ai-je dû aller le récupérer chez les flics ou aux urgences de l'hôpital… Et ça continue : il insulte médecins et infirmières, ingérable, semant dans un service déjà surchargé un désordre proche du chaos.
« Ma pauvre Lili Marlene, cette vie est un enfer, il va falloir trouver une solution… Alors, accepter cette lobotomie dont les médecins m'ont parlé ? Je n'arrive pas à décider ».

## DEUX PATTES QUI NE COURRONT PLUS

J'attendais, les portières béantes, de recevoir les sacs, valises et autres objets nécessaires en vacances, tant sur les sièges arrière que dans mon petit coffre. Mon chauffeur, que dis-je, mon maître, mon « Maréchal », est arrivé, appareil photo en bandoulière et avec l'aide de la voisine, le tout fut vite rangé.

Il a enclenché la vitesse et nous voilà partis, insouciants et rapides à travers les rues de Paris désertes à cette heure-ci. Quelques pâtés de maisons plus loin, j'ai senti dans mon arrière-train une poussée irrésistible qui m'a propulsée dans un fatras de meubles déposés par une entreprise de déménagement.
En moins de temps qu'il n'en faut pour que je reprenne mes esprits, je me suis ouverte comme une moule sous la chaleur, ou plus prosaïquement, comme un nénuphar flottant dans la mare d'un jardin japonais. Enfin non, la scène n'était pas silencieuse, un peu comme si tous les pétards du paquet de papillotes s'étaient déclenchés en même temps, faisant sauter tous les emballages des chocolats.

J'avais triste mine. Ma loupiote avant traînait par terre, semblable à un œil de verre sorti de son orbite. Mes quatre portières me rappelaient cette saynète de gamine en cours de récréation : « Je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément… ». Le capot était effondré et ne cherchait plus du tout à cacher quoi que ce soit. Mon état n'était pas brillant.
Et mon « Maréchal », au milieu de ces morceaux, tenait fermement dans sa main gauche mon volant, brutalement sorti de son axe. La bouche ouverte, il ne semblait pas bien réaliser.

Je ne sais toujours pas à quoi il pensait à ce moment-là : aux vacances foutues ? au malus de son assurance auto ? ou bien aux ennuis qui allaient commencer dès que le tout petit bonhomme au chapeau de charlot lui aurait adressé la parole ?...

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que je vais marcher beaucoup moins bien, forcément…

**Et puis… Deux Pattes merveilleuses...**

Je n'en croyais pas mon œil (celui qui me restait).
Mon maître, mon « Maréchal » était en train de traiter avec le petit bonhomme en noir au chapeau de Charlot, il avait même empoché sa carte de visite ! Quel ingrat ! Quand je pense à tous ces bons et loyaux services que je lui ai rendus.

Je ressassais ma rancœur lorsque j'ai entendu un petit « Psiiitttt » assez long. Oh là là ! Ça continue, un de mes pneus qui se dégonfle. Mais non, en fait le bruit s'arrêtait, revenait, s'arrêtait… Comme si quelqu'un essayait d'attirer l'attention.

Intriguée, je regarde au fond de la salle, c'était assez noir, juste la lueur de l'écran éclairait quelques têtes. J'aperçois un homme qui me faisait des grands signes me faisant comprendre de le rejoindre. « J'aimerais bien mais… suis pas trop en état en fait ». Et puis, cette personne qui se lève, traverse l'écran et entreprends de rassembler tous mes morceaux.
« Tu vas voir » me dit-elle.
« Oh ! Au point où j'en suis, je risque plus grand chose… »
Je me laissais faire, docile.

Il a rapporté tous mes morceaux dans son garage, il y en avait même sur la pelouse. Puis il s'est présenté : « Charly. Mécano, bricoleur, décorateur, passionné. Je vais faire quelque chose de toi ».
Ça a duré des mois, il a tout réparé, tout remonté, il m'a parée de belles couleurs, fait briller le peu de chromes que j'avais. Ses amis venaient régulièrement voir l'avancée des travaux, ça discutait ferme. Ils donnaient leur avis, ils avaient tous l'air de bien me connaître. Parfois je les entendais parler de « la virée ». Ils félicitaient Charly.

Ils tapotaient ma carrosserie, caressaient ma capote, effleuraient mes ailes… Je me sentais belle, enviée… J'étais flattée.

Et puis un matin, Charly est descendu avec un petit sac (rien à voir avec le barda de Maréchal) et il m'a dit « on y va, tu es prête ! ». Il enclenche la première en tirant à lui mon fameux levier de vitesse. Un tour sur la pelouse et en atteignant le portail, j'ai vu dans la rue des dizaines de « petites sœurs », des « deux pattes » comme moi, bichonnées, heureuses, merveilleuses… Un rassemblement de fans de ce modèle de la marque aux chevrons. Je les ai suivis, et puis ils m'ont laissée passer devant et nous sommes partis pour un grand périple, enfin une belle « virée » comme je l'avais entendu maintes fois, et tout le long de la route je croisais le regard des spectateurs émus, enthousiastes, rêveurs, envieux. J'avais l'impression de glisser sur la route, pour un peu j'aurais fermé les yeux pour me laisser aller à ce bonheur, mais non… je les gardais grand ouverts pour ne pas perdre une miette de ces instants heureux.

Quand je pense à mon « Maréchal » qui a préféré une Cadillac…. Je lui souhaite tous les ennuis du monde !

Ah ! On peut dire que j'en ai vécu des évènements, même si je suis un peu en retrait de la salle. Très en retrait d'ailleurs. Tout au fond en vérité. En en hauteur en plus ! Un poste d'observation génial, rien ne pouvait m'échapper !

La salle éclairée qui se remplit petit à petit, s'anime de conversations plus ou moins chuchotées. Il y a ceux qui arrivent et filent directement s'asseoir, un peu comme si leur place était réservée ; généralement des personnes seules. Et puis ceux qui hésitent, discutent, s'assoient, se relèvent pour aller plus loin, plus près, à gauche, à droite, si jamais un chapeau, un chignon ou une coupe afro vient à occulter une partie de l'écran devant eux.

Et puis les bruits habituels de papiers de bonbons froissés, de mains plongeantes dans les seaux de pop-corn ou encore des bips, des drings, voire des intro musicales ou jingles agressifs des téléphones dont les propriétaires ne connaissent toujours pas la fonction silence.

Ah ! Voilà mon moment favori : le lancement des bandes annonces, les pubs et la lumière qui décline jusqu'à ce que les premières images du film se déroulent sur l'écran. Une nouvelle histoire qui commence, c'est toujours un peu excitant. Les premières images dévoilent un certain évènement, un trait de caractère, un indice, clin d'œil d'une scène future.

Et puis, quelque soit l'histoire, les réactions des spectateurs. Certains, impassibles, fixent l'écran, totalement absorbés. Certains, sensibles, se recroquevillant lorsque l'histoire tourne au vinaigre ou que le héros se trouve en difficulté. D'autres dorment du sommeil du juste : ça c'est vexant, je l'avoue. Il y a ceux qui commentent ; ça, ça m'énerve prodigieusement. Et puis ceux qui ne regardent pas grand-chose à l'écran, occupés qu'ils sont à se bécoter consciencieusement. Généralement des ados… Oh ! On l'a tous fait finalement. Et puis des couples de petits vieux dont les mains s'entrecroisent sur l'accoudoir commun. Ceux que j'appelle les lucioles, occupés qu'ils sont à regarder l'écran… de leur « téléphone intelligent ». Mais

pourquoi ils viennent au cinéma s'ils ont peur du noir ? Le cours des choses de va pas faire basculer la planète le temps d'un film, alors pourquoi se priver d'une belle histoire ?

Moi j'aime quand la salle retentit d'éclats de rire francs. J'aime aussi quand les images, la musique ou l'histoire tirent des larmes. Il y a ceux qui sortent leurs mouchoirs sans honte, et puis ceux qui essayent d'écraser discrètement une larme qui perle au coin de l'œil.

C'est la vie le cinéma. Ça fait rêver. Ça fait rire. Ça fait pleurer. Ça fait peur. Ça fait du bien de s'échapper une paire d'heures.

Je vais vous avouer ce qui me fait frissonner, ce qui me met le plus en joie : c'est quelques applaudissements timides qui se transforment en ovation. Le générique qui défile peu à peu me rend lui mélancolique. Le bruit des fauteuils qui se replient lorsque la salle se lève alors que la lumière revient lentement sonne comme un au revoir.

Beaucoup sortent en silence, comme s'ils voulaient prolonger l'instant. D'autres échangent tout de suite quelques paroles et bientôt, le vide à nouveau…

Et moi je suis toujours là. La lumière de la cabine de projection s'éteint et je redeviens un simple petit trou noir dans le mur du fond.

## ENNUI OR NOT ENNUI ?

*« Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu avant de renvoyer les images. »*[1]

C'est ce que qu'aurait dû faire cette caméra, qui a filmé en un long travelling les aventures insensées du super héros qui en fait n'avait plus grand-chose de super et qui bientôt, sous peu et très prochainement allait être rétrogradé dans le fond du classement des héros du grand écran.
Un zéro.
Pointé.
Oui, c'est ce qu'elle mérite cette petite vidéo. Je ne peux pas appeler ça un film.
Un film ça fait rêver. Ça fait voyager. Ça nous emporte. Ça raconte une histoire, qu'elle soit belle, mystérieuse, romantique, dramatique, effrayante, comique, terrifiante, futuriste, qu'elle nous tienne en haleine, qu'elle nous interpelle, qu'elle nous fasse nous questionner, qu'elle nous captive quoi !
Mais surtout pas qu'elle nous agace, nous énerve, nous désespère à force d'attendre quelque chose qui ne vient pas.
Je me tassais de plus en plus au fond de mon fauteuil, à la limite de regretter de ne pas avoir acheté un pot géant de pop-corn, en manque terrible de fraises Tagada et de roudoudous à dérouler. C'est dire l'ennui qui me poussait à avoir des envies d'engraisser mon postérieur d'une manière aussi stupide. Je m'en voulais même de vouloir rester jusqu'à la fin, têtue comme je suis. Je me disais « C'est pas possible, il va bien se passer quelque chose »…
J'ai aussi pensé que j'aurais dû rester à la maison, « tranquillou-relaxou-avec-mon-chouchou ».
Ah mais non, j'y pense ! Si je suis venue au cinéma, c'est parce que lorsqu'il est rentré tout à l'heure, mon chouchou, il avait rapporté une nouvelle version des Walkyries…

*« Et moi, quand j'écoute du Wagner, j'ai envie d'envahir la Pologne ».*[2]

[1] : *Le sang d'un poète* de Jean Cocteau
[2] : *Meurtre mystérieux à Manhattan* de Woody Allen

Je ne parlerai pas aujourd'hui du premier anniversaire du mouvement des gilets jaunes.
Pas plus des « primaires » des prochaines élections municipales.
Encore moins de l'augmentation du chômage, savamment cachée derrière de nouveaux procédés de comptage.
Et surtout pas de la menace terroriste.

Non, ce que j'ai retenu de cette semaine, ce qui a enchanté ma dernière séance au cinéma, c'est la sortie de ce petit bijou « Il aurait suffit ». Premier film d'un jeune réalisateur, ce long métrage est prometteur.

Je ne vais pas vous raconter le scénario, façon bande-annonce. Non, je vais vous parler de ce bonheur que j'ai ressenti devant cette histoire tranquille, mettant en scène des personnages attachants. Une ambiance joyeuse tout au long du film, où les vraies valeurs trop souvent oubliées nous apparaissent comme des évidences. Une émotion qui vous prend aux tripes car dans notre quotidien, tout est fait pour nous éloigner subtilement de la simplicité.

Ce film est fin, délicat, enjoué, charmant. Un conte –c'est bientôt Noël après tout-. Mais ce conte-là ne traite pas de Bisounours. Ce conte-là met en scène des personnages que nous croisons au quotidien, sauf que nous sommes trop préoccupés pour les remarquer.

Alors avec ce temps maussade qui semble bien s'installer, courrez dans une salle obscure, qui fera toute la lumière sur des repères quelque peu perdus.

Et je vous donne mon billet qu'à la sortie vous aurez à l'affiche de votre visage un sourire détendu et au fond de votre cœur deux belles heures qui vont y rester.

Comme chaque jour, il y avait la queue devant l’échoppe de Monsieur Charles. Ils se tenaient l’un derrière l’autre, à part peut-être le petit Luca qui était bien évidemment sorti de la file. Ils attendaient sous le regard des soldats qui surveillaient pour éviter tout débordement intempestif. L’attente était bien longue, car les clients entraient un par un.

Pour le moment, c’était Jeanne qui discutait avec Monsieur Charles. Enfin, une discussion-diversion car ça faisait bien longtemps que l’étal de Monsieur Charles n’offrait plus ni saucissons, ni pâtés en croûte, ni côtelettes ou autres filets-mignon… Mais il était plein de ressources ce Monsieur Charles, et tout le monde savait (enfin, ceux qui avaient à le savoir) que derrière son comptoir, une fois la trappe relevée, quelques marches nous menaient au temple de la gourmandise.

Pour le moment, le client du sous-sol, un italien sans doute, vu sa façon de parler avec ses mains, était en train de donner quelque recette… et il prenait son temps le bougre. On se demandait quand même comment Monsieur Charles pouvait offrir autant de choix –à boire ou à manger- mais il valait mieux ne pas se demander comment ses étagères pouvaient regorger de si bonnes bouteilles, ses rayons de pâtisseries, tourtes et autres biscuits.

Pendant ce temps, dans la pièce d'à côté, Amélie -qui était au courant de tout- était en train d'appeler son beau-frère Jacques.

Celui-ci, aussitôt l'appel terminé, enfourcha son solex en attrapant au passage le petit Jeannot. Débrouillard comme il l'était, il ferait bien diversion dans la mission qu'Amélie avait confiée à Jacques.

En effet, le train rentrait en gare et aucun des passagers qui attendaient sagement sur le quai ne se doutait que sitôt arrêté, Jacques monterait dans le tender pour poser quelques grenades qui feraient inévitablement stopper le train un peu plus loin, pendant que Jeannot ferait diversion en restant sur le quai. Les collègues planqués un peu plus loin sur la voie n'auraient plus qu'à dévaliser l'avant-dernier wagon, celui qui recelait toutes les bonnes choses réservées aux troupes de l'Occupation et qui allaient faire le bonheur des clients du réseau parallèle de Monsieur Charles.

Pendant ce temps-là, dans l'appartement au-dessus de l'échoppe de Monsieur Charles, Marcel était en train de se demander s'il valait mieux couper à pique ou à cœur…

Ah la vie n'était pas un long fleuve tranquille en ce temps-là !

## LES SCRIPTS DE LOUIS NARDI

### CINÉMA, CINÉMA ?

Est-ce le cinéma qui fait les films ou les films qui font le cinéma ? Pourquoi me poser cette question, je ne suis pas sûr de pouvoir y répondre. Dans le langage courant, on dit : je vais au cinéma pour voir un film. Il me semble plus judicieux de dire : je vais dans une salle de spectacle pour voir du cinéma, par l'intermédiaire d'un film.

Encore que dans la rue, si l'on observe un peu, beaucoup font du cinéma, de bon ou mauvais goût, sans être filmés. Promenez-vous une heure ou deux, regardez autour de vous, vous assisterez à plusieurs séquences que l'on trouve dans des films : des piétons qui traversent au feu rouge, banal. Des voitures qui passent à l'orange même sanguine, ce n'est pas qu'au cinéma. Des groupes de petites gitanes qui voltigent autour de touristes qui se retrouveront sans leur portefeuille ou autres bijoux. Dans certains cas, la police intervient, mais nous retrouverons plus loin, un peu plus tard les mêmes fillettes virevolter autour d'autres personnes. La mésentente entre les piétons sur les trottoirs qui leur sont réservés et les cyclistes et trottinettistes qui les frôlent et même les bousculent. Ils s'en suit souvent des insultes et noms d'oiseaux.

D'autres séquences plus agréables sont visibles : un garçon et une fille qui éclatent de rire, qui s'embrassent goulûment avant de s'éloigner en se tenant par la taille. Deux grands mères assises à la terrasse d'un café refaisant le monde à grand coups de : de mon temps ceci, de mon temps cela, tout en reluquant sans vergogne le fessier d'un éphèbe passant à proximité. Vous vous asseyez à côté d'un groupe de jeunes, c'est fou les conneries qu'ils peuvent dire, pires que les miennes.
Arpentez la promenade du Paillon, vous profiterez des rires des enfants jouant sur les sculptures en bois. Traversez le Vieux-Nice, vous n'entendrez plus beaucoup parler le niçois, les commentaires de

Mado un peu dépassés, relatant un folklore récent, mais quelques boutiques valent de s'y arrêter : galeries de tableaux, antiquaires, brocanteurs, gargotes pour goûter aux spécialités culinaires niçoises.

Puis vous passez au bas de la rue du Malonat, rendue célèbre depuis que Jean Paul Belmondo l'a dévalée en voiture, et vous débouchez sur le quai des Etats-Unis avec, à gauche la colline du Château, à droite la vue panoramique de la Promenade des Anglais jusqu'à l'aéroport, le cap d'Antibes, et par temps clair le pic de l'Ours. Ces vues, des milliers de personnes les connaissent, elles ont été tellement filmées, photographiées, peintes.
Cela les a sublimées et elles sont autant reconnues dans le monde que les Champs-Elysées. Nice et les studios de la Victorine ont profité d'heures glorieuses dans les années cinquante.

Aujourd'hui, en 2019, il est fort probable que ces studios vont renaître d'une longue apathie et retrouver le lucre d'antan.

# CINÉMA

Ça se passe dans un pays ou l'heure est approximative. Il est 21h, il fait chaud. Encore loin du cinéma, j'entends un orchestre jouer sur des rythmes endiablés avec presque de la fureur qui sort des instruments, surtout des tam-tams. Au détour du sentier, je vois une foule en transe qui danse avec frénésie en attendant l'ouverture de la porte de la salle de cinéma. Beaucoup de Noirs dans ce quartier. En approchant, une forte odeur de transpiration me saute à la gorge. Ce n'est pas seulement l'odeur suave qui sourd des aisselles des filles. C'est palpable, âcre, presque visible. La sueur sort de toutes les pores de la peau et se propage d'hommes à femmes ou vice versa, comme une épidémie. Je me retrouve malgré moi dans cette foule, bousculé, touché, palpé par des mains inconnues, même embrassé par une bouche goulue. Je garde encore aujourd'hui le goût, la volupté, la sauvagerie de ce baiser.

21H 30. En retard d'une heure la porte s'ouvre, encore la bousculade car l'entrée est étroite. Bizarre, c'est un cinéma en plein air, pas de toit autre qu'un ciel étoilé. Re-bizarre, toute une enfilade de sièges non occupés car un palmier surprend là où on ne l'attend pas. Les autres spectateurs ne sont pas étonnés car ils connaissent ce cinéma. Nous sommes dans une oasis près de Dakar. Une fois installé, un narrateur s'exprime en français car ce soir sera diffusé un dessin animé muet. En deux mots qui lui prennent une demi-heure, il nous explique le rôle de tous les personnages : étonnant, rocambolesque. Enfin, la caméra, manipulée à la main, envoie les premières images… puis le noir. Le film s'est rompu et la séance est reportée à la semaine d'après.

Je suis né chanceux. Mes parents m'attendaient depuis longtemps. Ils ne rechignaient pas à la tâche. Ils remettaient souvent sur le sommier leur ouvrage. Je suis arrivé dans une famille aisée, limite bourgeoise. Un beau bébé paraît-il, 2 kg 9, tout en longueur. Mon père, une très bonne situation à la préfecture, était chef de… de plusieurs sous-chefs. Il fréquentait des personnalités de la ville, allait à des réceptions, recevait aussi. Ma mère, altière, un port de tête de reine, paraissait grande malgré son mètre soixante. Elle s'occupait de ses bonnes œuvres, recevait pour un bridge, buvait du thé parfumé au jasmin, cueilli à Grasse, n'oubliait pas de le préciser.

L'été, deux après-midis par semaine, nous allions nous baigner à la plage du Rhul, tout près du Palais de la Jetée. Il ne fallait pas trop s'en approcher car, semblait-il, une pieuvre avait élu domicile dans l'entrelacement des piliers de soutien. La plage de galets changeait parfois d'aspect selon le débit plus ou moins rapide des eaux du Paillon se jetant dans la mer. Les Allemands, venus occuper Nice, nous en éloignèrent car ils démontèrent le palais pour en récupérer la ferraille. Notre nouveau lieu de baignade fut la plage de Beau Rivage. Ce fut notre seul désagrément occasionné par l'occupation allemande.

Nous habitions un très grand appartement au sixième et dernier étage dans un immeuble bourgeois du Quartier des Musiciens à Nice. Au sud, vue sur la mer ; au nord, les montagnes de l'arrière pays avec le Mont Vial, et tout au fond la chaîne du Mercantour.

Tout allait très bien pour moi jusqu'à mon entrée, à sept ans, au cours préparatoire. Mon père descendait d'une vieille famille écossaise dont il en hérita le nom. Facétieux, il m'affubla d'un prénom particulier « Mort ». Sachant que le nom de famille était et est toujours « Mac Habée », je fus la proie de remarques pas toujours judicieuses. Pour mon âge, j'avais une taille et une musculature plus développées que les autres, donc les quolibets cessèrent rapidement. Passée l'adolescence, je devins un très beau jeune homme dont toutes les filles étaient amoureuses. La vie m'a vraiment gâté.

Puis je fis de grandes études : HEC, L'ENA. Je fis des apparitions dans divers gouvernements, j'embrassais la carrière de diplomate. Un très beau parcours dont je ne suis pas peu fier. Mes fonctions au service de l'Etat terminées, je m'inscrivis au tennis-club du Parc Impérial dont je devins l'un des meilleurs éléments. J'eus un peu plus de mal au golf, mais à force de persévérance, je progressais.

Maintenant, à plus de quatre vingt six ans, j'ai tendance à parler un peu trop de moi, et je crois fatiguer mon auditoire en invoquant ma vie et ma carrière lisses comme le lac Léman quand aucune brise vient friser la surface de l'eau. Je me suis inscrit à des cours de théâtre pour tenir des rôles de vieux niçois tapant la belote dans des anciens troquets de la vielle ville. Difficile pour moi. Niçois, je ne connais pas ma ville.

> Je suis d'accord avec Ben quand il dit que la vie est un film.
> Je viens d'écrire le mien !

# CASSE

Je descends la rue Borriglione à Nice. Juste après avoir traversé la rue Raiberti, je sens derrière moi un mouvement de foule, je me retourne et je vois deux hommes cagoulés sortir de la Société Générale, mitraillette d'une main, sac de voyage dans l'autre. L'un me fixe, tétanisé. Moi, je perds la notion du réel, je gravite dans une autre dimension, une espèce de flou m'environne, je deviens justicier. Donne le sac, je lui dis, ce qu'il fait sans réfléchir. Le plus naturellement possible, je le saisis et me dissous subrepticement dans la foule. Je ne comprends pas ma réaction ni celle du malfrat. Ils disparaissent avant l'arrivée de la police.
Le lendemain, dans le journal « Nice-Matin » un article relate le vol armé d'une certaine somme d'argent en espèces. Que vais-je faire de cet argent, je ne sais pas combien se sac contient, je ne l'ai pas ouvert, je l'ai jeté dans un coin, il me fascine, me fait horreur. Six jours plus tard, je reçois sur mon portable, une photo de moi, de trois quart de dos, avec un sac à la main, le sac contenant le butin. Une semaine après les faits, je ne comprends toujours pas ma réaction. Moi, plutôt discret, évitant au maximum les complications, de m'être projeté en avant, ce n'est pas moi. Pourquoi n'avoir pas amené le sac à la police, mystère ! Mes nuits deviennent difficiles, je dors très mal. De savoir cet argent caché chez moi, dans un sac de sport m'insupporte. Puis, à nouveau, une nouvelle photo avec un message : rendez-vous mardi 22h où vous savez ! Qu'est ce que cette histoire, il doit y avoir malentendu sur la personne. Pourtant, le message arrive sur mon portable, avec ma photo. Comment saurai-je ? Je ne sais rien ! Nous sommes samedi, trois jours, il me reste trois jours pour analyser la situation.

J'essaie de comprendre, de réfléchir. Je me remémore le trajet avant d'arriver sur la place. Un homme m'a accosté, sympathique, m'a rappelé vaguement quelqu'un, m'a beaucoup parlé d'une voie agréable, envoûtante dirai-je. Sans m'en apercevoir, il avait poursuivi son chemin, j'étais bien, léger, détendu. Pourquoi ai-je traversé à cet endroit, alors que d'habitude je change de trottoir pour aller vers le boulevard Joseph Garnier. J'étais téléguidé, Hypnotisé. Le voleur est venu délibérément vers moi, il savait que je serai là, j'ai été manipulé. Que m'arrive-t-il ? Jamais je ne me suis trouvé dans une

situation pareille. Il me faut aller à ce rendez vous. Je visionne ma vie à l'envers, les années défilent, 40 ans, 30 ans, 20 ans, 15 ans. J'ai une touche, entre 10 et 15, nous étions quelques copains à partir à la découverte d'autres quartiers. Au bout de la rue de la gendarmerie, un coin de colline encore sauvage, appelé la gypière avec des grottes désaffectées. (Ces grottes ont servi d'abris pendant les alertes de la guerre 39-45). Nous y allions souvent, c'était un nouveau terrain de jeux. Je me persuade que le rendez-vous est là. Je vais y aller quoi qu'il advienne. Le mardi à l'heure dite, je m'aperçois que le quartier a complètement changé, des immeubles ont poussé comme partout en ville. Pas un réverbère d'allumé, je suis dans le noir, blanc comme un linge, vert de peur. Je n'attends pas longtemps, une voiture arrive, juste les veilleuses d'allumées, un homme en descend, un masque sur son visage. Il me scrute de ses yeux froids, tend la main, je lui donne le sac, il l'ouvre, regarde avec une torche, et à l'intérieur, que des vieux journaux déchirés en vrac. Il ouvre la portière arrière de la voiture et m'ordonne de monter. Je me retrouve coincé entre deux hommes masqués, silencieux. Je tremble de trouille, nous nous arrêtons devant une maison isolée. On me fait entrer dans une pièce plongée dans le noir. Les lampes s'allument, devant moi, un buffet bien achalandé. Six hommes me font face. L'un après l'autre, ils enlèvent leur masque, et je reconnais, vieillis bien sûr, mes six copains d'enfance qui ont imaginé ce canular pour me fêter mes cinquante ans. Mes nerfs me lâchent, je pleure de joie, rassuré après les épreuves que je viens de subir et le plaisir de revoir mes six potes. On s'embrasse, se congratule, se donne des tapes dans le dos. Je parle de six amis, mais parmi eux il y a deux filles. Une est là, heureuse de ces retrouvailles. Après un certain temps de joyeuse pagaille, je demande le silence : Qui a eu l'idée de cette mise en scène ?

JEAN : C'est moi, Jean, avec la collaboration de Paule qui m'épaule. Tu te souviens de Paule, la moitié de la bande était amoureux d'elle. C'est moi qu'elle a choisi, pour notre bonheur. Il faut te dire que nous baignons dans le cinéma. Nous avons publié des courts métrages avec quelques scènes tournées à la Victorine. C'est grâce à mes connaissances que nous avons pu tourner ce simulacre de hold-up à la place de la Libération.

ANTOINE : Moi je suis l'hypnotiseur, tu as bien réagi, tu t'es trouvé juste à l'endroit voulu devant Mathieu. Pour la suite, rien n'était arrêté, nous n'avions pas prévu que tu n'ouvrirais pas le sac.

LOUIS (narrateur) : je n'ai pas bien compris ce qu'il m'arrivait, je suis resté deux jours dans un flou qui n'avait rien d'artistique  Vous m'avez fait passer quelques journées angoissantes. Puis le dernier message : rendez-vous ou vous savez, après réflexion, je ne voyais que cet endroit sans penser que cela pouvait être un canular. C'est vrai que jeunes, nous étions dingues de cinéma, de cowboys, le grand John, son nom m'échappe, tellement grand que son cheval semblait être un poney. Puis les guerres de Sécession, les Indiens pourchassés par le général Grant. Mais au fait, Madeleine n'est pas là, c'était bien Madeleine, nous l'appelions Mado il me semble.

GABRIEL : Nous étions trois à être amoureux d'elle, nous n'avons jamais su qui a été l'heureux élu, c'est bizarre qu'elle ne soit pas là, elle avait juste une petite course à faire. Ah, la voilà. Et bien Mado, nous commencions à nous inquiéter.

MADO : Je suis navrée, je n'ai pas trouvé ce que vous vouliez, tous les magasins fermés. Bonjour Louis, tu ne viens pas m'embrasser ?

LOUIS : J'arrive, et nous nous donnons un vrai baiser d'amoureux. Après quoi courrais-tu, il ne manque rien, il y a une super table, de quoi manger, boire. Je profite pour vous remercier de tout mon cœur, mais que manque t-il ?

GABRIEL : Les bougies.

Me dirigeant vers le sac abandonné dans un coin, je fouille dedans et j'en sors un paquet de cinquante bougies.

JEAN : Depuis quand tu sais ?

LOUIS : Le lendemain du vol, quand les vapeurs de l'hypnose se sont évaporées, j'ai revu à travers les ouvertures dans le masque, l'éclat des yeux bleus de Mathieu. Au fait, nous vivons ensemble avec Mado depuis cinq ans.

# RELÂCHE

Je me réveille avec envie de cinéma. Je n'y vais presque jamais, cette aubaine me satisfait. Je compulse la liste des films et un titre attire mon attention. Au Pathé cinéma sur l'avenue Jean Médecin, séance à 20h 30. J'ai un pot avec des amis à 19h, après, la soirée m'appartient. J'arrive devant la salle dix minutes avant le début du film, toutes les portes sont closes. Pourtant sur le fronton du cinéma, le titre du film est écrit en grosses lettres : RELÂCHE.… Relâche, bien sûr! Les vapeurs de la bière m'enfument, comment ai-je pu croire ! Le banc qui fait face au cinéma se libère, je m'assoie le temps de retrouver ma lucidité, j'étends mes jambes, je suis bien, une douce euphorie m'enveloppe. Je me trouve dans un no man's land entre souvenirs et rêves. Combien de films ai-je vu dans cette salle… Quelques titres me reviennent en vrac, sans ordre chronologique : La bataille du rail, Meurtre, Le virage de Fernandel, son premier rôle tragique après des années de comique troupier. Avant cela, me revient une réplique un peu fade sortie de son complexe : *tant plus il pleut bézef, tant moins il pleut longtemps.* Jules et Jim, Le pont de la rivière *‘‘kawa”*, Les Valseuses, qui a marqué un tournant dans le cinéma. Les 'Belmondo', les 'Pagnol' : Jean de Florette, Ugolin... Ugolin, j'ai un peu de tendresse pour lui. Amoureux fou de Manon, on l'entendait dans les collines quand il criait : je t'aime Manon, je t'aime. Un jour, il osa en parler au Papé qui lui donna quelques conseils.

PAPE : Manon est une fille de la ville, très belle, elle est courtisée par l'instituteur.Toi, tu n'es qu'un paysan moche.Tu as une paupière qui tombe, la bouche de travers. Tu te laves que quand il pleut, et puis, tu empestes l'ail à des kilomètres. Je vais te dire ce que je pense : Je connais à Marseille un toubib qui pourrait t'arranger ces petits défauts de la face. Le plus difficile, il faut que tu apprennes à t'exprimer. Je connais aussi le patron d'un bistroquet pas loin de la Canebière qui loue des chambres, tu feras des rencontres autres que des lièvres ou sangliers. Tu te méfieras car ils sont plus dangereux que ces bestiaux.

UGOLIN : Je partirai demain à l'aube, je regarderai Manon revenir de la source avec sa cruche d'eau sur l'épaule, puis j'irai à Marseille.

Le lendemain, très tôt, caché derrière un arbre, il voit arriver Manon, guillerette, remplir sa cruche à la source, la porter sur son épaule, et repartir en chantonnant vers son logis. Il esquisse deux pas pour la rejoindre, puis abandonne en pensant aux conseil du Papé. Il prend le chemin de Marseille, ce n'est pas la porte à côté. Il se rend de suite au bistro dont il a l'adresse, se présente en disant qu'il vient de la part du Papé. Au nom du Papé, le tenancier lui pose un tas de questions, s'étonne qu'il ne l'ait plus vu depuis longtemps. Il l'amène à sa chambre après être d'accord sur le prix de la pension. Le lendemain, sans perdre de temps, Ugolin va voir le chirurgien, qui après consultation, le rassure. C'est un nerf trop court correspondant à la lèvre et à la paupière qui tire l'une vers le bas et l'autre vers le haut. Une petite incision pour réajuster le nerf, dans un mois vous aurez un nouveau visage. Un mois, un mois, le toubib était optimiste, la plaie ne se refermait pas. Il avait la moitié de la face rouge, puis elle vira au noir. Un semestre plus tard, enfin une figure humaine, un léger défaut restant sur la paupière lui donnait un air coquin. Il fut pendant longtemps la tête de turc des clients du bar, rustres bien sûr, mais sans méchanceté. Il pris part à des parties de belote, laborieusement il fit des progrès. Son pécule s'amenuisait, il s'adressa au patron, lui demandant où il pouvait s'adresser pour trouver un travail de « bautchou », enfin de manœuvre. Le patron lui proposa de travailler pour lui. Il ferait l'ouverture le matin, un coup de balai, de temps en temps un coup de serpillière, il étalerait la sciure devant le comptoir, servirait les rares clients du matin, s'il avait le temps un peu de rangement. Il aiderait au service à midi, et à partir de quatorze heures, il serait libre jusqu'au lendemain. Une sieste l'après midi, puis il s'attabla de plus en plus pour des tournois de belote ou de tarot. Il jouait souvent avec les mêmes trois partenaires qui voulaient intéresser les parties. Il gagnait souvent, donc il se laissa entraîner à jouer de plus en plus gros malgré les conseils de son patron. Ce qui devait arriver arriva, les trois compères commencèrent à gagner, Ugolin ne vit pas le piège, de plus ils le firent boire, et Ugolin s'enfonça de plus en plus. Au moment de faire les comptes, Ugolin fut effaré de constater la somme qu'il avait perdue, et ne put faire face. Les trois lascars lui laissèrent trois jours pour être payés, avec une pénalité en plus, par jours de retard. Penaud de s'être fait avoir, il n'en dit rien à qui que ce soit, le troisième jour, les trois furent là, menaçants,quand Ugolin leur avoua qu'il n'avait pas l'argent. C'était

un subterfuge pour l'obliger à accepter la proposition qu'ils allaient lui faire : Un cargo avec quelques cabines pour d'éventuels passagers appareillerait de Marseille dans les trente-six heures. Un matelot malade devait être remplacé et Ugolin ferait très bien l'affaire. Le bateau devait rejoindre Tunis puis ferait du cabotage le long des côtes de l'Afrique du nord entre Tunis et Tanger. Ensuite le détroit de Gibraltar, Rabat, Casablanca, puis Dakar avant d'aller faire le plein de carburant aux îles du Cap-Vert, et finir le périple à Madagascar. Autrement dit, plusieurs mois de navigation. Un des trois truands l'amena le jour dit à l'embarcadère pour être sûr qu'il ne se défilerait pas. Ugolin trouva sa place sur le bateau et sa nouvelle vie, après quelques jours d'adaptation, lui plaisait bien. Un serveur étant resté a Dakar, il fut désigné pour s'occuper des passagers. Parmi ceux-là, il sympathisa avec une jeune femme, pas si jeune que ça, qui cherchait aventure, et il connut avec elle les plaisirs de l'amour. Pourtant, dans ses moments de solitude, c'était toujours Manon qui le hantait. Il se passa quatre années avant que le bateau revienne à Marseille, et ce, pour réparer quelques avaries. Il bénéficia d'un mois de congé et s'empressa de remonter dans ses collines. Sa première visite fut pour le Papé à qui il offrit une boite de cigarillo qu'il apprécia. Ils parlèrent du parcours d'Ugolin, qui lui, voulait avoir des nouvelles de Manon. Le Papé lui apprit le mariage de Manon avec l'instituteur. Leur bonheur ne dura qu'un an car l'instit devint jaloux sans raison, s'adonna à la boisson, et mena une vie infernale à Manon. Un jour d'ébriété avancée, parti à la chasse au lièvre, il butta sur un remblai en bordure de falaise et dégringola dans le vide pour aller s'écraser sur des rochers à quelques mètres d'un torrent. Depuis Manon avait repris sa vie d'avant, cultivant un petit lopin de terre, toujours accompagnée de sa chèvre Ugoline. Ugolin en eu les larmes aux yeux.
– Tu crois qu’elle pense à moi ? demanda t-il au Papé..
– C'est peut être un signe, lui répondit-il.
Ugolin décida d'aller le lendemain rencontrer Manon à son retour de la source. Comme il était en avance, il cueillit quelques fleurs des champs et s'avança vers elle qui ne le vit qu'au dernier moment car elle marchait le visage triste et la tête baissée.

Ugolin : Bonjour Manon, tu me reconnais… ? J'ai ramassé quelques fleurs pour toi.

Manon le regarde longuement et lui dit : Pourquoi tu es parti ?
Abasourdi mais tellement heureux, Ugolin met un temps à réagir puis ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Oui, je sais, j'ai un peu chamboulé l'histoire, mais moi j'aime quand les histoires finissent bien.
Pourtant, pourtant, la vie parfois perverse laisse entrevoir le bonheur, mais la vie est une kermesse qui joue avec les cœurs.

Manon avait retrouvé le bonheur, elle gambadait avec sa chèvre, pieds nus dans les fourrés, malencontreusement elle posa son pied sur un nid de vipères, elle fut piquée en plusieurs endroits et mourut dans l'heure.

## POÈME À GÉRARD DEPARDIEU

De loubard à Limoges
Il a bien évolué,
Dans les ruelles sombres
Il a souvent castagné
Quelques tronches bien moches
Qu'il a vite rectifié.

Le ciné l'a contacté
Après une garde à vue,
Il s'est de suite éclaté
Jouer, bien vite il a su.
D'embarquer toutes poupées
Il a fait un compte-rendu.

Avec Patrick Dewaere
Et la coquine Miou-Miou,
Les trois ont fait la paire
Et plus de quatre cent coups.
Avec son savoir-faire
Il est toujours dans le coût !

## LES SCRIPTS DE FRANÇOISE SIGNORELLI

### LE VELOSOLEX DE JACQUES TATI

La petite reine, vous connaissez ?? Tout le monde connaît bien sûr !!
Oui mais moi, je suis une « petite reine » améliorée, avec un petit moteur à l'avant… unique en mon genre. Un mécano de génie m'inventa pour véhiculer la jeunesse et surtout pour les jeunes filles qui ne voulaient pas se décoiffer, le casque n'était pas encore obligatoire et nous avions pratiquement toutes de magnifiques chignons super laqués. 25 km à l'heure, juste la petite griserie de la bise sur les joues, et puis il y avait le repose pieds, pour les deux pieds accolés ensemble, on n'avait jamais vu ça, les petites jeunes filles des années 60 m'adoraient, on ne parlait pas encore d'ados, juste une petite pincée de teen-agers pour faire américain.

Et comble du design, mon tout petit moteur était à l'avant et en hauteur, pour ne pas se brûler.. J'étais un petit bijou de technologie et d'économie, avec deux francs de mélange je vous baladais pendant une semaine !! C'est certain, c'était l'engin idéal pour tout le monde, plébiscité par la jeunesse et les parents…
J'étais le petit cyclo qui circulait partout, dans toutes les villes, ah ! j'oubliais de vous dire j'étais très chic, très smart, tout noir, sobre et élégant alors que toutes les mobylettes avaient des couleurs attendues : bleu, vert, beige, et qu'elles pétaradaient dans des gerbes noires au démarrage, moi, élégante, je gazouillait à peine, un petit brr,brr, la grande classe je vous dis.

Mais le succès, quelquefois, a des effets pervers et inattendus et c'est comme cela que je me suis retrouvée «star » dans un film « Mon oncle », un calvaire !! Moi, qui étais conçu pour promener de frêles jeunes filles, me voilà devenu la monture d'un certain Tati, Tati, quel nom ridicule, de plus ce Tati mesurait 1m90 et pesait au moins 95 kg, et le voilà en selle, il pédale un peu, allez trois tours de pédale, lâche le moteur, oui oui on lâchait le moteur, car au repos le moteur était

accroché au cadran, un bijou de technologie vous dis-je !! Il fallait donc que je prenne une respiration, que je l'insuffle dans le moteur pof pof pof et hop je démarrais… rien à faire.. Tati n'y arrivait pas… d'abord ses jambes étaient trop longues et puis pour attraper la boule noire de la manette qui libérait le moteur, il n'avait pas l'adresse, ce ne fut pas un bon souvenir, il fallut qu'un jeune accessoiriste me démarre gentiment, puis le Tati m'enfourchait et hop, on partait, je peux vous le dire maintenant, il a massacré cinq Vélosolex pendant le tournage !!! Pas un bon souvenir, non, non.

Pour Tati non plus ce ne fut pas un bon souvenir, et ce jour-là en bas de Montmartre, je n'en pouvais plus ; comment monter la côte ? La doublure de Tati commence à pédaler et m'emmène tout en haut, devant le manège pour enfants, Tati est là et attend lui aussi ; il appréhende la descente, nous voilà partis, moi je tremble sur les pavés et Tati, grandes jambes écartées, perd le contrôle et là je ne sais plus, Tati hurle ah ! !!!!!! le câble droit du frein casse, Tati avec ses trop longues jambes, freine comme il peut avec ses pieds, je me cabre et glisse sur le côté, Tati s'envole et s'écrase sur les pavés. Trois côtes cassées.

# LE FAUTEUIL ROUGE DU CINÉMA DISPARU

Vous la connaissez l'histoire du petit cinéma de quartier, tout le monde la connaît, on en a même fait une chanson, vous vous souvenez ?... *La lumière va se rallumer sur le petit cinéma de quartier, c'était la dernière séance, et le rideau rouge est tombé...* et bien le pire, c'est qu'il n'est rien devenu ce petit cinéma, mon petit cinéma, vous pouvez aller contrôler, à sa place il n'y a rien et pourtant je pourrais y retourner les yeux fermés et retrouver ma place, oui, oui, j'y avais ma place, une place adossée à un pilier ; qui avait pu imaginer cela dans un cinéma, des piliers !! Il y en avait deux, moi le mien c'était celui de droite, mon siège était là, en velours rouge, adossé au pilier, un velours rêche qui me piquait un peu les jambes.

Comme j'étais petite, on ne dépliait pas l'assise et on me juchait sur le dossier, c'était parfait !! J'étais presque aussi grande que Maman et je pouvais appuyer ma tête sur le pilier et ça c'était épatant surtout depuis que je m'étais rendu compte que j'étais la seule à jouir d'un tel privilège, car moi j'avais un siège avec un pilier appuie-tête. Je pouvais même m'endormir si le film ne me plaisait pas ce qui arrivait parfois, je dormais, là, bouche ouverte, la tête contre mon pilier. Il faut dire que lorsque j'étais enfant, on ne faisait pas tant cas des désirs des enfants. Les parents choisissaient un film et nous on suivait..
A cette époque, on pouvait pratiquement tout voir au cinéma, les westerns, les fils d'amours chastes et à l'eau de rose, les films historiques, les films policiers…. C'était souvent avec eux que je m'endormais, c'était souvent compliqué et je me passionnais pas pour ces histoires de grands…

Que d'émotions, que d'émois sur mon fauteuil de velours ! Chaque séance se déroulait de la même façon : d'abord il y avait les actualités, la politique : des messieurs sérieux qui disaient des choses importantes, je regardais Papa, il opinait du chef !! Moi, je remuais un peu parce que c'était long, j'attendais le dessin animé. Maman me donnait un rouleau de réglisse, c'était pas cher et ça durait longtemps. Ça y est presque, je reconnais cette musique qui devient

très forte : Jean Mineur vous présente…. Et là arrivait mon petit copain le mineur qui me faisait un clin d'œil ; pour me taquiner Maman me disait à l'oreille « c'est ton fiancé », je me sentais devenir toute rouge.. heureusement nous étions dans le noir !..

Après cette bouffée de honte sentimentale, c'était pour moi, le clou de la soirée : le dessin animé, quel bonheur, c'étaient des dessins animés américains… il n'y avait que là, au cinéma, qu'on pouvait les voir, on n'avait pas la télé à l'époque.
Juchée sur ce fauteuil, les jambes pendues dans le vide j'ai vécu de grands moments de ma vie de petite fille, je suis tombée éperdument amoureuse du crâne de Yul Brynner, et d'ailleurs cela ne m'a pas quittée, j'ai ri aux larmes avec Fernandel lorsqu'il jouait Don Camillo, je suis morte de peur devant l'arrivée inopinée des Apaches qui égorgeaient les gens dans des chariots lancés à toute allure sur des chemins poussiéreux, je me cramponnais à mon fauteuil, j'enfonçais mes ongles dans le velours, mais je le caressais lorsque Ginger Rogers dansait avec Fred Astaire. C'était magique, ils étaient très beaux et elle avait de belles robes. C'est décidé, je serai Ginger Rodgers lorsque je serai grande, et….

Je suis devenir grande, je ne suis pas danseuse, j'ai changé de quartier, de ville, les cinémas maintenant sont modernes, les fauteuils accueillants, mais quand même lorsque je vois un petit bonhomme assis sur le dossier de son siège et bien… je l'envie !!!!

## LES IMAGES DE BERNARD BRUNSTEIN

*Les tercets et haïkus qui accompagnent les tableaux ont été rédigés par les membres de l'atelier*

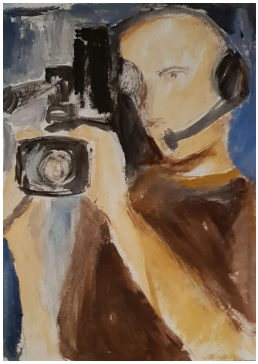
### Le tournage

LA PELLICULE

Envol de pellicule…
Telle une libellule
Couvre la Baie des Anges

LA VICTORINE

Victorine, ciel bleu
Menuisiers et patineurs
Cinéma d'antan



LE CAMERAMAN

Collecteur d’images
Il est l’œil du cinéma
Le cameraman

PRISES DE VUES

Caméras, gros plans
Preneurs de son et acteurs
Font le cinéma

**Quelques stars d’ailleurs...**

CHARLOT

Tous devenus fous
La planète part à vau-l'eau
Pleurer, rire, Charlot

CHARLOT... THE KID

Assis sur les marches sous une arche
Un petit chien près de lui
Charlot nous attendrit

LAUREL ET HARDY

Rire des maladroits, quelle libération
De nos propres failles, nos insuffisances.
Le cinéma, miroir de l’existence.

**… et d'ici..**

RAIMU

C'est comme ça qu'on dit
Que l'on est dans le pétrin
Sans faire du pain

FERNANDEL

Sourire chevalin, Provence des années trente,
Ou curé italien, ou Ignace qui chante,
Fernandel, c'est un petit nom charmant..

LINO VENTURA

Un cœur gros comme ça
L'aventure c'est l'aventure
Flingueur infarctus

MICHEL GALABRU

Zéro, c’est le Nord…
Acteur bourru
Tu manques encore

PHILIPPE NOIRET

Voix de basse,
Élégance et discrétion...
Philippe Noiret !

JEAN ROCHEFORT

A travers le tableau, se glisse l’élégance,
La douceur amusée, moustache frémissante
Du magnifique acteur, toi, Jean Rochefort.

JEAN-PIERRE MARIELLE

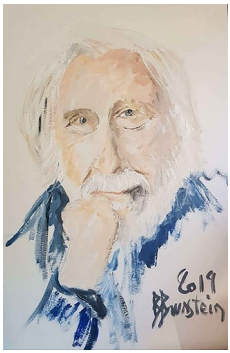
Allure de seigneur
Pour l’homme de Pont-Aven
A la voix profonde

JEAN-PAUL BELMONDO

Rieur séducteur
Guignolo, cabrioles folles
Jean-Paul Belmondo

BRIGITTE BARDOT

Et Dieu créa la femme
La France t'a faite Marianne, pétroleuse militante
Et beauté envoûtante

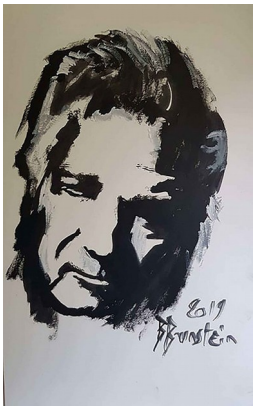


PIERRE RICHARD

Le grand blond marchait
Une chaussure noire
Cirée à son pied

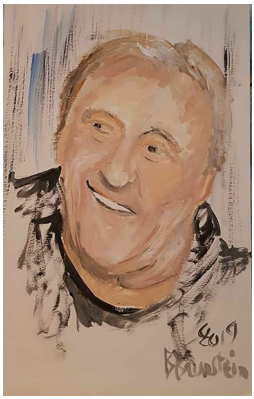
MIREILLE D'ARC

Là, sur le tableau
Le visage de Mireille –
Robe noire fantasmée ?



PIERRE ARDITI

C’est de l’art, dit-il -
Sur les planches du théâtre
Les trois coups sonnent



GÉRARD DEPARDIEU

Mince comme un fil
Cyrano bretteur habile
Dévie vers l'épais.

MARIE TRINTIGNANT

Marie mélancolique –
Vers quel ailleurs s’enfuit
Ton regard profond ?

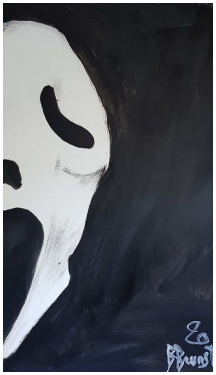
## Quelques personnages

DOC

Viens avec moi Doc
Retournons vers le futur
J'arrive Marty

LE JOKER

Sourire inquiétant –
Sous le maquillage de clown
L'homme est maléfique



GHOSTFACE

Sous le cri muet
L'horreur des tueries approche –
Frisson d'épouvante

ÇA

Il rit, le maudit
Fait pas peur, blancheur obscure –
Le monstre dévore

ÇA

L’ombre attendait
Le fou rasa les vieux murs –
Lumière  délirante

LE CHAPELIER FOU

Fantastiquement
Alice et son Chapelier –
Compagnons, duo

## La consécration

LE TAPIS ROUGE

Tapis rouge, symbole de cinéma
Y monter, en chemin vers la gloire
Chérissons encore ce doux espoir

## Fin

CLAP DE FIN

Clap de fin
Émotion rêvée –
Terminé.

**LES RECUEILS DE L'ATELIER**

édités par la Ville de Nice

*Nice couleur sépia, 2010*

*Ratatouille de mots, 2013*

*Carnets de guerre, 2015*

*Ballon rond et plumes d'azur, 2016*

*MéditerraNice, 2017*

*Arpèges et Arabesques, 2018*

*Ecotextes… à l'encre verte, 2019*

*Bon Voyage fait son cinéma, 2020*

**AnimaNice BON VOYAGE**

2, Pont René Coty
06300 NICE

VILLE DE NICE

AnimaNICE

L’atelier d’écriture c’est aussi :

- un blog :

http://un-atelier-d-ecriture-a-nice.over-blog.com/

- une page Facebook :

https://www.facebook.com/ecriturenicebonvoyage/

## *LES AUTEUR.E.S*

*Dominique AMÉRIO*
*Bernard BRUNSTEIN*
*Jacqueline BURDEKIN*
*Madeleine CAFEDJIAN*
*Renée CHARTIER*
*Leslie DA SILVA MARQUES*
*Monique EHRLICH*
*Hervé FARCY*
*Benoît HÉZARD*
*Gérald IOTTI*
*Iliola KORADO*
*Dany-L*
*Nadine LEFEBVRE*
*Françoise MADDENS*
*Brigitte MAZARGUIL*
*Bernadette MONTIGLIO*
*Louis NARDI*
*Françoise SIGNORELLI*

**H**uitième recueil de l'atelier d'écriture AnimaNice Bon Voyage, **Bon Voyage fait son cinéma**, inspiré par le centenaire des studios de la Victorine de Nice, se compose de textes, nouvelles, poésies et raconte des histoires de cinéma.

**D**es histoires drôles, tendres, farfelues dans lesquelles actrices, acteurs, objets, répliques, photos de films prennent la parole sous le stylo des scénaristes de l'atelier.

**S**'y ajoutent les photos de l'exposition de peinture de Bernard Brunstein et les tercets anonymes des auteur.e.s ci-contre, travelling immobile sur les lieux et métiers du cinéma, les portraits d'actrices et d'acteurs, les ébauches de quelques personnages jusqu'à la consécration sur le tapis rouge de Cannes.

***Ville de Nice***

*– Ne peut être vendu –*

AnimaNICE

VILLE DE NICE